

40 Année - No 6

Juin 1911

NOTRE ROMAN COMPLET

La Clairière des Morts

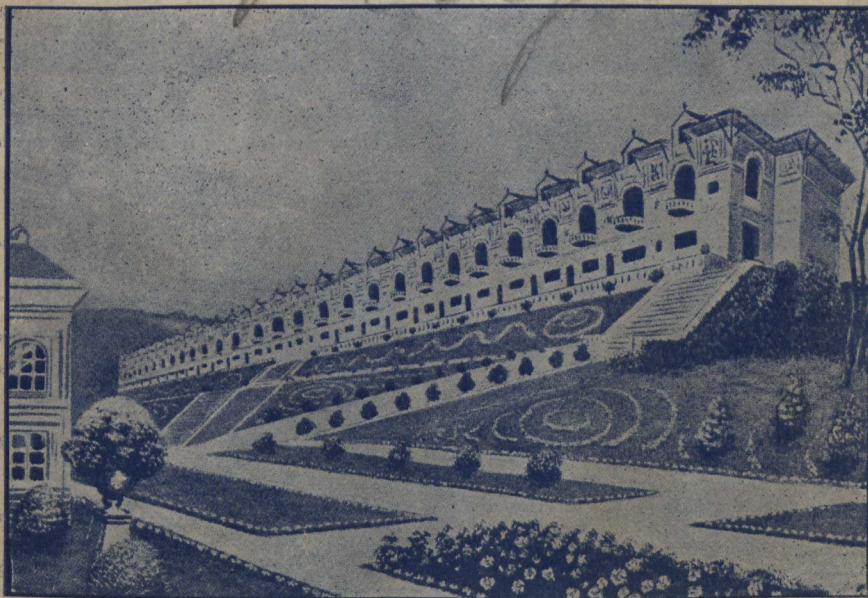
Par E.-G. PERRIER.

La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL

M. Liguier



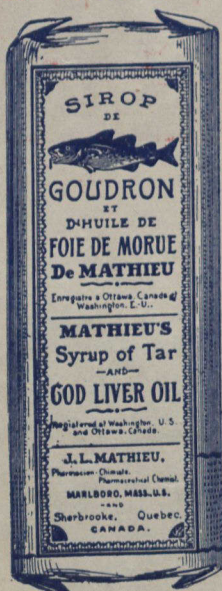
Logements pour le peuple. (Voir intérieur).

Sommaire: D'Argenson: Les fêtes nationales; Magali: Conte pour le 24 juin; L.-J. Doucet: Un Canadien Errant; F. de Verneuil: Le sacrifice; Mistigris: Où il est question de ponts; Le Chercheur: Ce que l'on trouve dans l'Arizona; A. Vandal: La Fête-Dieu à Beaune; L'idylle du reposoir; Une heureuse erreur; Ephémère mariage; Rire pour guérir; L'honneur le commande; De l'angoisse à la joie; La rosée de la St-Jean; Faire des heureux; Le bon huissier; Canadarama; Poésies spéciales, etc.

POIRIER, BESSETTE & Co,
Edit.-Props.
200 Bld. St-Laurent, Montréal.

Bronchite Chronique

¶ Cette toux sèche et pénible survenant à la suite d'un refroidissement est un avertissement de la nature qui réclame



une action immédiate. Faute de soins, l'inflammation s'étend aux grosses et moyennes bronches: c'est la Bronchite Aigue; puis, aux petites bronches: c'est la Bronchite Capillaire — toujours très grave; puis la Bronchite Chronique et ses complications: Congestion des Poumons, Emphysème, Dilatation des Bronches. Les microbes de la Consommation trouvent là un terrain favorable à leur multiplication—effrayante, tant elle est rapide. C'est le moment de recourir au

SIROP MATHIEU

au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue et autres Extraits Médicinaux.

Il vous apportera prompt soulagement et rapide guérison de l'inflammation et des lésions du poumon, prévenant ainsi le danger de la Consommation.

EN VENTE PARTOUT

Les Poudres Nervines de Mathieu,
exemptes de Morphine, de Chloral et autres
Drogues dangereuses, guérissent: Mal de
Tête, Migraine, Névralgie, Fatigue Nerveuse.
25 cts la Boîte de 18 Poudres Nervines

CIE J. L. MATHIEU, PROPRIETAIRE
SHERBROOKE, P.Q.



Un Buste
Bien Dessiné

fait valoir la
beauté, la
grâce de
la Taille

Les
Pilules
Persanes

de Tewfik Pa-
cha de Tché-
ran, Perso,

ont pour effet de développer le buste, de
corriger la maigreur excessive, de suppri-
mer le creux des épaules et d'effacer les
angles disgracieux qui déparent une jeune
fille ou une jeune femme.

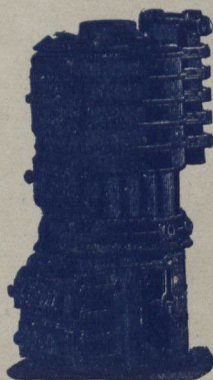
Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de pren-
dre la quatrième boîte de vos fameuses
PILULES PERSANES; l'effet est merveil-
leux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ des PRODUITS PERSANS
Nouvelle Boîte Postale 2675
Dépt. A., Montréal.

Raoul Lebœuf

ENTREPRENEUR PLOMBIER



Poser d'Appa-
reils à Gaz et
Eau Chaude

Réparations de
toutes sortes une
spécialité.

Brûleurs et Man-
teaux à Gaz à
bas prix.



NO 350,

RUE RACHEL EST,



GANTS PERRIN

par leur coupe, leur élégance, leur durée et leur qualité incomparables surpassent de beaucoup tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour. Etant les meilleurs à l'usage ils sont incontestablement les moins chers.

En vente partout

Exigez la marque ci-dessous qui est votre garantie.



The Canadian Advertising Ltd.

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

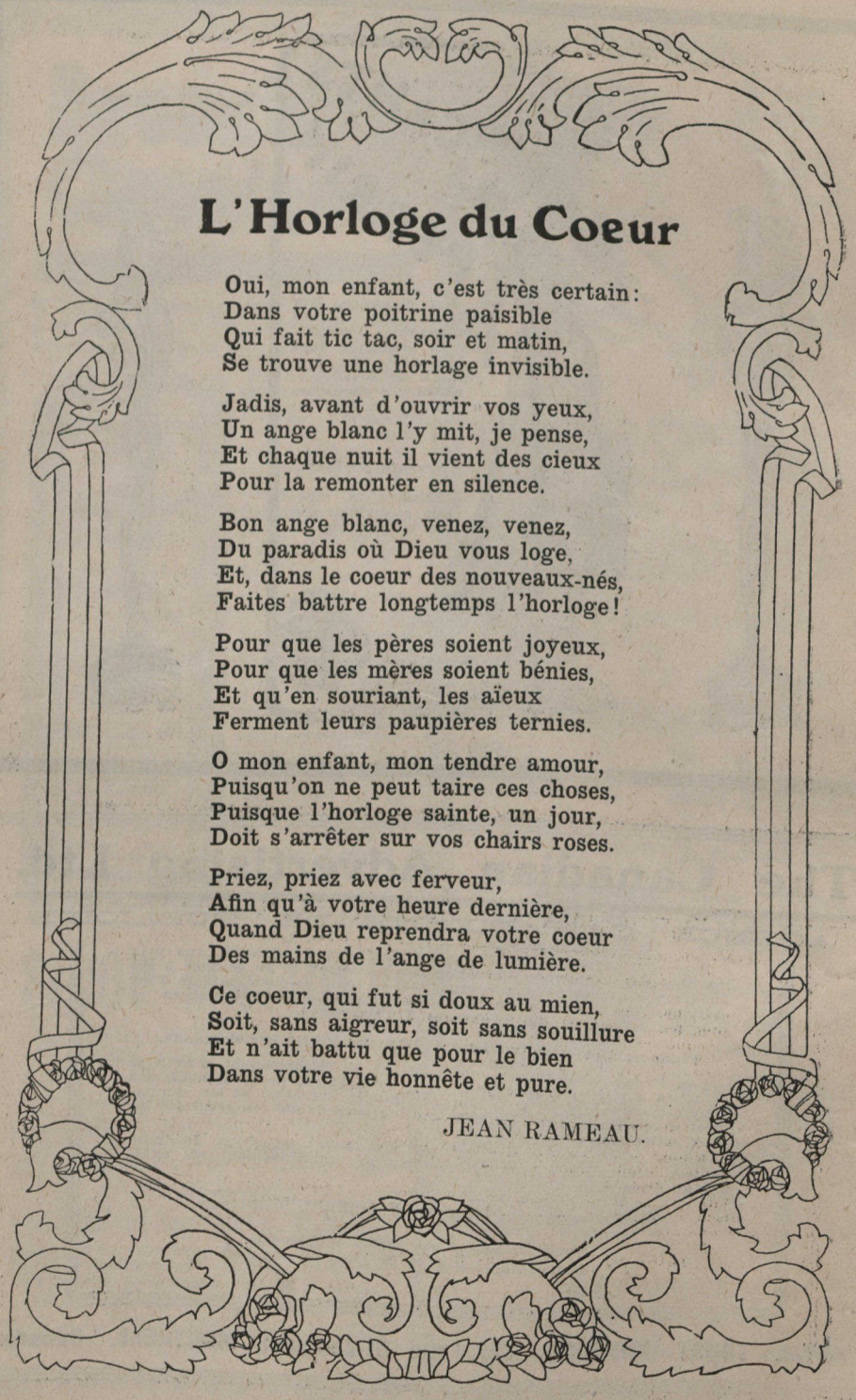
Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

Références: La Banque Nationale, Montréal.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

ROYAL TRUST BUILDING, 107, rue St-Jacques, MONTREAL, Canada

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns framing the text.

L'Horloge du Coeur

Oui, mon enfant, c'est très certain :
Dans votre poitrine paisible
Qui fait tic tac, soir et matin,
Se trouve une horloge invisible.

Jadis, avant d'ouvrir vos yeux,
Un ange blanc l'y mit, je pense,
Et chaque nuit il vient des cieux
Pour la remonter en silence.

Bon ange blanc, venez, venez,
Du paradis où Dieu vous loge,
Et, dans le coeur des nouveaux-nés,
Faites battre longtemps l'horloge !

Pour que les pères soient joyeux,
Pour que les mères soient bénies,
Et qu'en souriant, les aïeux
Ferment leurs paupières ternies.

O mon enfant, mon tendre amour,
Puisqu'on ne peut taire ces choses,
Puisque l'horloge sainte, un jour,
Doit s'arrêter sur vos chairs roses.

Priez, priez avec ferveur,
Afin qu'à votre heure dernière,
Quand Dieu reprendra votre coeur
Des mains de l'ange de lumière.

Ce coeur, qui fut si doux au mien,
Soit, sans aigreur, soit sans souillure
Et n'ait battu que pour le bien
Dans votre vie honnête et pure.

JEAN RAMEAU.

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

Par Poste - - - - - le No 15 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

Tél. Bell Main 2680

Vol. 4, No 6, Montréal, Juin, 1911.

Les Fêtes Nationales

A l'occasion de la nôtre, dressons une liste de celles de chacune des grandes nations. Pour la France, c'est, depuis 1880, le 14 juillet. En Russie, elle a lieu le jour anniversaire de la naissance du tsar et consiste surtout en danses et en jeux publics. Ce jour-là, le peuple et les municipalités envoient de nombreux et magnifiques cadeaux au souverain.

En Autriche, c'est également l'anniversaire de l'empereur qui constitue la fête nationale. Une autre fête a lieu spécialement en Hongrie, le 20 août, en mémoire de saint Etienne, qui fut le premier roi du pays. A Budapest, la capitale des Etats, une procession imposante promène par les rues une relique qui est le bras du saint. Un archevêque désigné spécialement par le souverain prononce un grand discours patriotique et la journée s'achève dans un banquet.

En Danemark, on célèbre le 5 juin la promulgation de la Constitution de

1849. Dans l'après-midi, le peuple se réunit sur les places publiques et l'on discute chaudement les affaires du pays.

En Grèce, la fête nationale a lieu le 23 mars, date à laquelle les Hellènes secouèrent le joug de la Turquie, en 1832. On célèbre aussi, le 23 avril, la fête du roi par un "Te Deum" solennel et des réjouissances publiques.

C'est en 1830 que la Belgique fut constituée en royaume. On en fêta l'anniversaire jusqu'en 1890, mais depuis la date a été changée, et c'est les 21, 22 et 23 juillet que les Belges se réunissent en des fêtes animées et joyeuses.

Aux Etats-Unis, le 4 juillet, on célèbre la déclaration de l'indépendance américaine. A Washington, on défile devant le Président de la République et, dans beaucoup de villes, on lit sur les places publiques, au milieu de l'enthousiasme général, l'acte qui stipule la scission entre l'Angleterre et l'Amérique, et on célèbre des offices d'actions de grâce pour le salut de la nation.

C'est encore la promulgation de leur Constitution que fêtent les Italiens, le premier dimanche de juin, par des revues de troupes, des régates et des illuminations.

En Suisse, la fête du tir fédéral, qui est la véritable fête nationale, se tient dans une ville différente chaque année.

Les Anglais et les Allemands n'ont pas de fête nationale. Les premiers chôment à l'anniversaire de la naissance du roi, et les seconds célèbrent, le 27 avril, la fête de l'Empereur. Il n'y a, cependant, aucune réjouissance publique.

D'Argenson.



Les civilisations de jadis

Ce que l'on Trouve dans l'Arizona

Par Le Chercheur

DE même que les hommes pris individuellement, les peuples ont leur évolution; ils ont leur jeunesse, leur adolescence, leur période d'activité après laquelle vient le déclin précurseur de la disparition.

Comme les hommes, dont seul reste ici-bas un squelette qui va, s'effritant au cours des années pour retourner en poussière, selon la parole de l'Ecriture, les nations disparaissent, laissant derrière elles des monuments qui, seuls, témoignent de leur grandeur passée.

Au cours de la période formidable pour nous des siècles écoulés, période infime dans l'éternité, l'Egypte, la Grèce, les Indes ont brillé d'un éclat que nous révèlent les ruines grandioses admirées de nos jours par les touristes; des peuples nouveaux ont surgi, mais les anciens sont bien morts.

Aujourd'hui, c'est la vieille Europe qui s'achemine vers le fatal déclin. Que l'on ne taxe pas cette proposition de pessimiste ou de hasardeuse, mais plutôt que l'on considère l'Orient en plein renouveau; que l'on jette les yeux sur

notre continent dont la vie va s'affirmant avec une rapidité prodigieuse. Il y a là une loi immuable, une loi de compensation qui accorde à tour de rôle la prépondérance des races et des pays les uns sur les autres.

Les peuples, cependant, ne meurent pas pour toujours; tels que le phoenix, ils renaissent de leurs cendres. Le sol de l'Amérique en est la meilleure preuve; il ne faudrait pas croire qu'avant sa découverte, par Christophe Colomb, datant de quelque quatre cents ans, c'était une région barbare n'ayant jamais abrité que des sauvages, des êtres primitifs ignorant tout de l'art industriel et de la civilisation.

Un coup d'oeil sur l'Arizona nous apprend tout le contraire.

Plus vieille que Babylone et que Ninive, plus âgée que les pyramides sans doute, érigée peut-être aux époques qui ont vu surgir le Sphinx, il y eut, dans l'Arizona, une ville dont les vestiges récemment découverts nous montrent à quel point la civilisation était arrivée dans cette région, pour dispa-

Les Civilisations de Jadis

raître ensuite en attendant le réveil d'activité intense dont nous sommes témoins aujourd'hui.



Poterie découverte au cours de fouilles

L'Arizona, longtemps oublié, ne fut signalé à l'attention qu'en 1825 par des chasseurs et trappeurs qui passèrent les hautes cimes des montagnes Rocheuses réputées jusqu'alors infranchissables.

Il appartient aujourd'hui aux Etats-

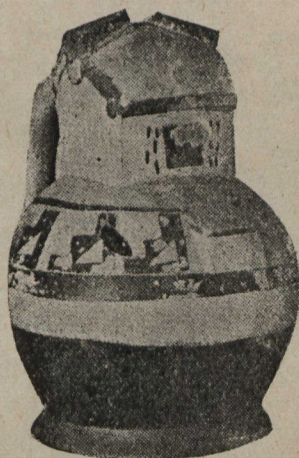


Autre poterie d'un travail délicat

Unis, à la suite du traité de Guadalupe-Hidalgo conclu en 1849.

Le sol de ce pays, riche en minéraux tels que l'or, l'argent, le cuivre, le plomb, le charbon et le kaolin, réservait d'autres surprises aux chercheurs; c'est ainsi que l'on mit à jour les curieux vestiges dont nos gravures représentent quelques spécimens.

On a trouvé des poteries dont le travail particulièrement soigné n'a pu être fait que par un peuple civilisé et ayant des notions artistiques indiscutables. Certaines présentent une pureté de lignes ou sont recouvertes de fines peintures qui nous déconcertent quand on réfléchit à la date reculée où elles ont été fabriquées.



Vase recouvert de dessins artistiques.

Elles ont été trouvées, en effet, à des profondeurs variant de dix à vingt pieds. Or, l'emplacement de la ville disparue est situé dans une plaine et l'épaisseur du sable qui recouvre les débris trouvés n'a pu être amoncelée par les vents que lentement au cours des siècles.

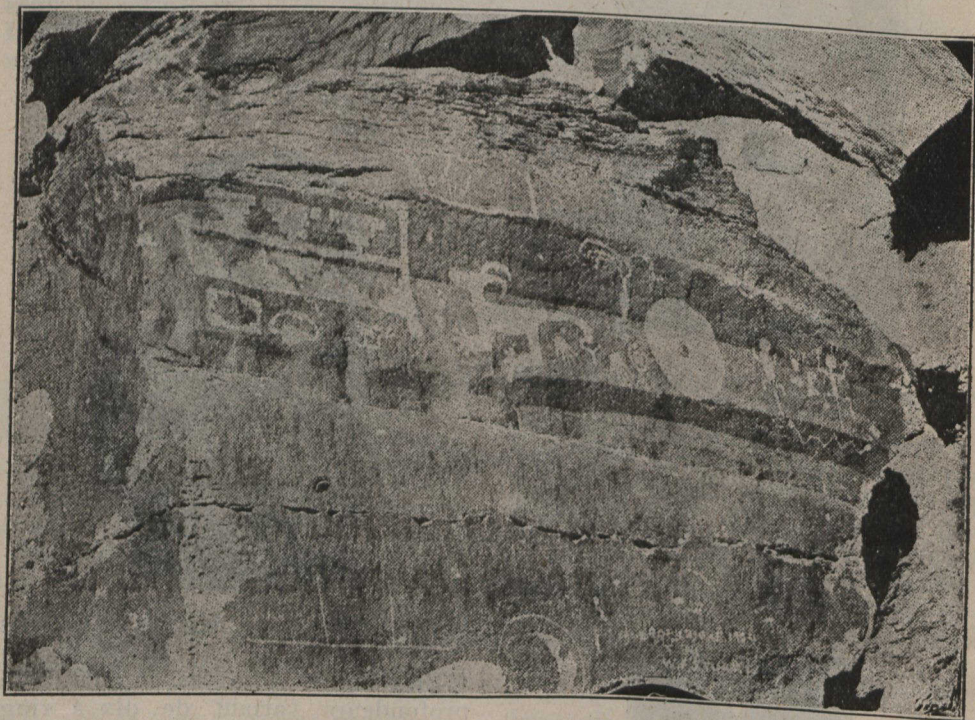
De sérieuses estimations à ce sujet nous reporteraient aux premiers âges de la création. Il faut noter également que la période de civilisation dont nous parlons a succédé, sur les lieux mêmes, à une autre période d'organisation primitive que nous révèlent d'autres objets plus grossiers tels que des haches

et des marteaux de pierre.

Nous remontons ainsi bien plus loin dans l'histoire du monde qu'en étudiant par exemple l'histoire des Gaules et des territoires limitrophes formant les seuls peuples connus des anciens dont les traditions nous sont parvenues.

Nous atteignons ainsi peut-être aux premiers temps de la vie humaine, à ces époques qui virent les immenses

autres du blé, chaque chose en parfait état de conservation. Or, même à plusieurs centaines de milles au-delà, la culture du coton est inconnue et aussi loin qu'on peut remonter dans la mémoire des hommes, cette culture est impossible. Il faut donc admettre que la ville en question existait à une époque où le climat était bien différent de la nôtre qui ne permet plus la culture des cotonniers en cette région.



Rochers finement sculptés au ciseau.

migrations des peuples de tous côtés sur le globe terrestre, peuples qui devaient s'ignorer plus tard à la suite de cataclysmes qui ont modifié la surface des continents et que la science géologique tend à affirmer de nos jours.

Une chose est certaine, c'est que la ville dont on a découvert les restes, n'a pu être édifiée qu'à une époque lointaine qui confond notre imagination. On a trouvé des boîtes, grossièrement faites, contenant les unes du coton, les

Non loin de ces ruines, on voit également un vieux pont, recouvert maintenant d'une énorme quantité de sable et de terre; ce pont n'est certainement pas un caprice de la nature, son architecture toute spéciale le désigne, au contraire, comme un travail fait par la main des hommes.

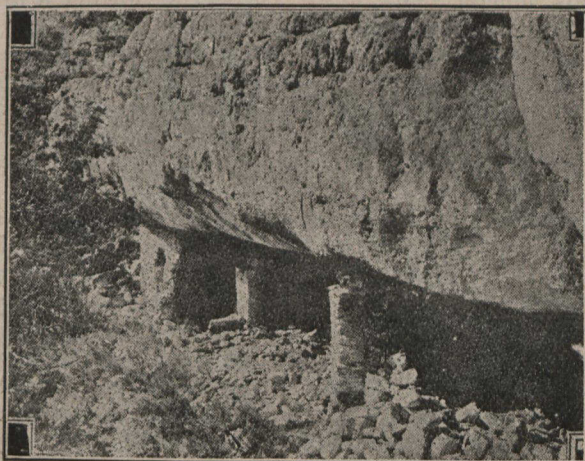
Contemporaines des objets en pierre, haches et marteaux, il existe également de primitives demeures taillées à même dans le roc et dont nous avons pu nous

Les Civilisations de Jadis

procurer une des rares photographies.

A remarquer également celle qui représente des sculptures curieusement travaillées dans ces rochers; on voit facilement dans ces ouvrages un réel talent. On évoque, à les considérer, l'histoire de ce peuple disparu et dont on ne devait plus se souvenir pendant de longs siècles.

On souhaite alors que d'autres fouilles, intelligemment conduites, soient opérées pour faire dire à notre vieux sol que la géologie affirme comme étant le premier qui ait surgi sur le globe, tous les efforts de l'ancienne civilisation.



Vestiges d'habitations en plein roc.

L'HONNEUR LE COMMANDE

A LA suite d'une discussion d'origine futile, j'avais tiré cinq coups de revolver sur ma belle-mère.

Que celui qui n'en a jamais fait autant me jette la première pierre !

... J'avais donc tiré sur la dame Balbine Ratagaud, avec une arme de précision dite "Perforax", du calibre de 11mm, que j'avais achetée deux jours auparavant, chez Coudognant aîné, le grand armurier de la rue Croulebarbe... La portée de ce magnifique revolver à double mouvement, détente cachée, chien rebondissant, était certifiée de 75 mètres ; les cartouches étaient à balles blindées et poudre sans fumée ; j'étais donc en droit d'espérer un résultat satisfaisant, et je comptais fermement que les cinq biscaïens, atteignant leur but, coucheraient ma belle-mère au tombeau, ou tout au moins la cloueraient pendant de longs mois sur un lit de douleurs, ce qui me permettrait de jouir enfin d'une quiétude bien méritée...

Mais, va te promener !... Était-ce maladresse, précipitation, énervement, ou défectuosité de l'arme ? Je ne fis à Mme Ratagaud que des blessures insignifiantes, quoique je lui eusse décoché mes cinq pruneaux à la distance maxima de 2 pieds !... C'était vraiment humiliant pour un tireur de première classe ; c'était surtout navrant pour un genre altéré de carnage !...

*
* *

Je fus quand même arrêté. La police me passa à tabac selon les règles de l'art, et la foule, ameutée, voulut me

lyncher, je crois, non point parce que j'avais tiré sur ma belle-mère, mais bien parce que je l'avais ratée... Les agents qui venaient de me battre, me protégèrent contre les horions de la populace, tout en déclarant, avec une noble grandiloquence, que la personne d'un inculpé était sacrée, et que nul n'avait le droit, sous peine d'être un lâche, de toucher à un cheveu de sa tête !... Je goûtai fort ce souci d'humanité, et je vous invite à le goûter avec moi... L'on m'incarcéra là-dessus, à peu près indemne, mais furibond de n'avoir pas réussi à exécuter mon noir dessein — c'est-à-dire la dame Ratagaud !

Mon crime était simple ; mon affaire était claire... Mais M. Vandelet, le juge d'instruction chargé d'y mettre bon ordre, crut y découvrir des origines mystérieuses, des ramifications étranges, des à-côtés imprévus, qui me stupéfièrent tout le premier... En dépit de mes aveux complets, cet ingénieux magistrat, voltigeant de déduction en déduction, comme un papillon de fleur en fleur, trouva moyen d'embrouiller ce qui était simple et d'assombrir ce qui était clair... Grâce à son zèle, à son flair et à sa perspicacité, ma cause, qui me semblait banale au début, prit un relief de tous les diables, au fur et à mesure qu'elle se compliquait... Je n'eusse jamais cru que le fait de tirer sur sa belle-mère, put se rattacher, même indirectement, à tant de circonstances, d'hypothèses, de motifs, de conséquences et de considérations saugrenues... Et alors, ce furent des perquisitions domiciliaires, des commissions rogatoires, des transferts de justice, des

enquêtes subsidiaires et des reconstitutions, et des confrontations, et des expertises, et des contre-expertises à n'en plus finir!... M. Vandelet m'interro-



J'avais tiré cinq coups de revolver.

geait agressivement, pendant des heures et des heures, sur les choses les plus imprévues et les plus funambulesques; cela l'intéressait, le cher homme, de savoir en quelle année j'avais été vacciné, quelles étaient les opinions politiques de mon coiffeur, et si mon grand-père portait des bottines élastiques... Et, finalement, je fus traduit en Cour d'assises.

C'est très émouvant d'être traduit en Cour d'assises, car qu'on soit innocent, légèrement coupable, ou profondément criminel, on ne sait jamais ce qui va vous arriver, attendu que, pour le même crime, les uns sont condamnés à six francs d'amende, et les autres à quinze ans de travaux forcés... Ça varie dans chaque département... Une vraie loterie.

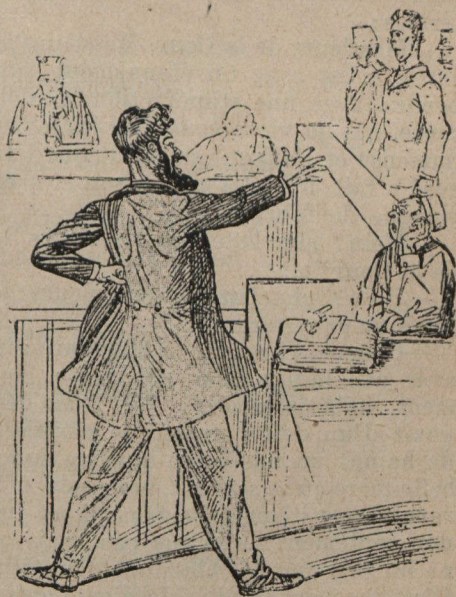
Aussi, j'avoue que j'étais perplexe : tentative de meurtre avec préméditation, cela pouvait indifféremment, selon le vent qui soufflait ce jour-là, me coûter quelques francs, ou me conduire en Nouvelle-Calédonie... Ce que c'est que de nous!

En de telles occurrences, il est permis de se livrer à des réflexions philosophiques sur la vanité des choses humaines, y compris Thémis, ses balances symboliques, ses poids et mesures... Mais je vous en fais grâce, parce que l'aventure tourna bien, et dans ces conditions, je suis d'avis que la Justice fut juste — agréable surprise à laquelle il ne faut jamais trop s'attendre!...

Mais n'anticipons pas, et parlons un peu de mon procès.

*
* *

Quoique la scène du drame se fût dé-



La déposition solennelle fut celle de l'armurier.

roulée sans témoins, une cinquantaine de témoins avaient été cités à l'audience, parmi lesquels : le pédicure de ma

belle-mère, la concierge, l'inévitable "fruitier du coin", un cocher d'omnibus et l'armurier Coudognan aîné qui m'avait vendu le revolver.

La plupart de ces témoins n'avaient rien vu, rien entendu, et ne me connaissaient pas... Le ministère public et la défense réussirent tout de même à leur faire dire des choses graves, importantes, décisives!...

Mais la déposition la plus sensationnelle fut, sans contredit, celle de l'armurier Coudognan aîné, inventeur breveté et seul fabricant du merveilleux revolver dit "Perforax"... A l'appel de son nom, il s'avança à la barre, le dos voûté, les lèvres pincées, l'oeil farouche... On devinait en lui une colère sourde et une douleur muette; et l'auditoire ne put s'empêcher de frémir à la vue de son air tragique.

Après avoir proféré, d'une voix caaverneuse, le serment de dire la vérité, rien que la vérité, Coudognan aîné s'étant recueilli un instant, déposa en ces termes :

—Messieurs de la Cour, Messieurs les jurés, c'est avec un étonnement sans bornes, avec une stupéfaction douloureuse, que je viens constater ici le tort immense et l'affront sanglant que l'accusé a fait, hélas! à ma maison et à ma marque de fabrique...

—Hein? chuchotèrent Messieurs les de la Cour"...

—Hein? chuchotèrent Mesieurs les jurés en se regardant...

—Comment! reprit Coudognan aîné avec une indignation véhémement, comment, voilà un misérable (et il me désignait d'un doigt chargé de mépris et de haine) un misérable qui tire sur sa belle-mère en se servant, pour cela, d'un revolver système "Perforax", et qui non seulement ne la tue pas, mais qui ne lui fait que des blessures dérisoires! C'est inconcevable!... Je n'entends pas qu'on jette ainsi le discrédit sur une arme provenant de mes ateliers, et je proteste énergiquement contre la maladresse impardonnable de ce meurtrier de pacotille!... En agissant de la sorte,

il n'a cherché qu'à m'humilier et à me causer du préjudice; mais je vous assure que si tout le dégât s'est borné à des éraflures, ce n'est ni de ma faute, ni de celle de mon excellent "Perforax" à 34 francs 75... C'est la première fois, Messieurs, qu'un revolver acheté chez moi crache cinq balles à bout portant, sans occasionner la mort de la victime —et je vous prie de croire que mes armes produisent, d'habitude, les résultats les plus satisfaisants: donc, sous prétexte que ce monsieur a raté sa belle-mère, il ne faut pas en conclure que je vends des articles défectueux... Sinon, j'intente une action en dommages-intérêts à celui qui a fait suspecter ma bonne foi et me prôité industrielle, et je lui réclame cent mille francs!

A ces mots, je me sentis dans de vilains draps: un procès criminel, ce n'est rien, il y a toujours moyen de s'en tirer; mais quoi de plus redoutable qu'un procès civil?... Alors, pour ménager l'amour-propre et calmer le chatouil-



De ce pas, monsieur, vous irez d'un seul coup du "Perforax" tuer votre belle-mère.

leux point d'honneur de l'irascible Coudognan aîné, j'avouai piteusement que si la dame Ratagaud était encore de ce monde, il ne fallait en accuser que moi seul, et non le fidèle "Perforax"... C'est pourquoi, à la suite de cette déposition accablante, et de cet aveu accablé, le jury m'acquitta à l'unanimité.

Coudognan aîné m'attendait à la sortie. Il me dit, d'un ton rude :

—Monsieur, si vous êtes un honnête homme, si à un degré quelconque vous

possédez le sentiment de la justice, de l'équité et des convenances, si, en un mot, vous avez une conscience, vous n'hésitez pas à réparer le tort que vous m'avez fait, le sanglant affront que vous avez infligé à mes armes. De ce pas, Monsieur, et non d'un autre, vous irez, d'un seul coup du "Perforax", tuer votre belle-mère.

Et comme j'hésitais, il ajouta :

—La loyauté, l'honneur vous le commandent !

Matin d'Eté

(Pour la Revue Populaire)

J'aime, un matin d'été dès que l'aurore chasse
Les ombres de la nuit du vaste firmament,
Entendre des oiseaux le joyeux pépiement...
Il n'est pas de concert plus charmeur, que je sache.

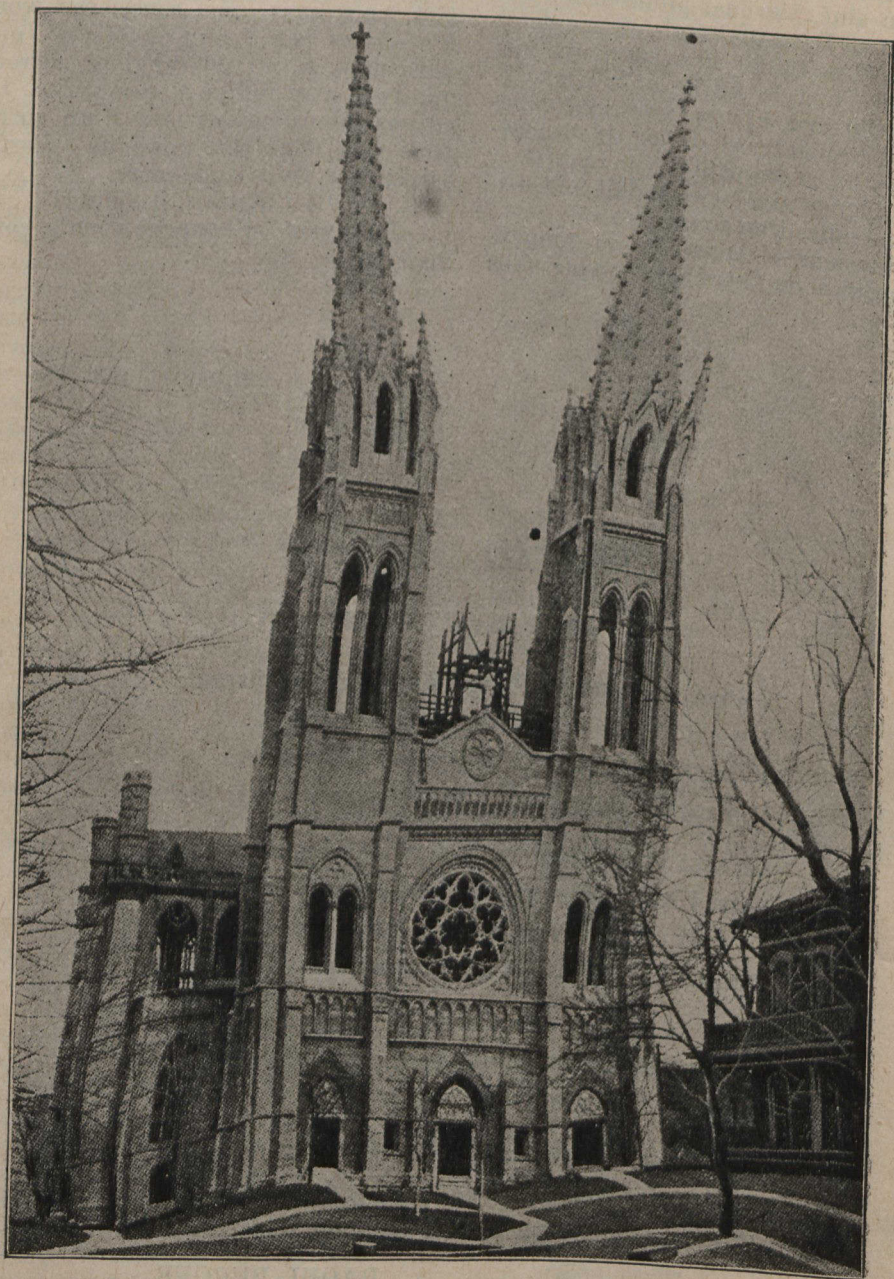
Ils sont là des milliers, le feuillage les cache :
C'est l'invisible orchestre harmonisant gaîment,
La voix aigre ou douce en un long roucoulement,
Qui piaille, qui crie et gentiment jacasse...

C'est un alléluia que chante au Créateur
Le petit oiselet au babil caqueteur.
Merle et fauvette, toute la gentille ailée,

Tous... s'unissent en un clair chant triomphateur !
Et dans les bois, sur chaque arbre de la vallée,
Une voix chante un hymne au divin Rédempteur.

RAOUL BERGER.

L'ALCOOL ET LA PHOTOGRAPHIE



Un humoriste américain, appelé à écrire une légende pour une gravure de ce genre traça ces simples mots: "Un autre méfait de l'alcool." C'était vrai; mais nous, nous serons plus explicite. C'est pour avoir ajouté quelques gouttes d'alcool au fluide développeur qu'un photographe obtint le surprenant résultat ci-dessus. Ce qui explique "scientifiquement" les titubations d'un grave édifice et donne raison à la remarque de l'humoriste.

La Rosée de la St-Jean

DE tout temps, la femme fut en quête de philtres précieux destinés à lui garder ou à lui conquérir la beauté, et, par elle, le pouvoir de faire naître ou de retenir l'amour. Elle ne fait en cela qu'être fidèle au rôle qui lui fut départi d'être tout le soleil et une grande part de la joie des hommes, en ce songe morose que, sans elle, serait pour eux la vie.

Ces philtres, nos Parisiennes les demandent d'ordinaire, à la science des chimistes ou des parfumeurs, quelquefois aux prétendus secrets des magiciennes ou des voyantes, alchimistes modernes qui ont vraiment trouvé la pierre philosophale, puisque "de rien" elles font de l'or. Nos provinciales, nos simples paysannes, perdues en leurs vallées profondes ou en leurs montagnes agrestes, ne sont pas moins désireuses de les posséder, croyez-le bien; et elles demandent beauté et charme à des pratiques singulières, que leur enseignent les vieilles traditions locales, et qui leur viennent elles ne savent d'où, du fond des siècles, sans doute, fidèlement transmises de générations en générations.

A cette aspiration, à ce désir vraiment universel chez la femme, se rattache une jolie et poétique croyance du pays de Bigorre, croyance que je veux vous conter.

Nous sommes en pleines montagnes pyrénéennes, dans ce massif élevé, aux sommets tantôt aigus et découpés en arêtes rocheuses, tantôt moëlleusement arrondis et vêtus du velours des sapins, qui s'étend sur la frontière espagnole, entre la vallée de Luchon et celle de Bagnères-de-Bigorre.

Dans les bas-fonds, à mi-hauteur, sur les pentes d'émeraudes des prairies, les petits villages, aux toits pointus d'ardoise, s'égrènent comme un vol d'oiseaux sombres, posés là pour quelques heures.

C'est la veille de Saint-Jean, ce soir. Dès le déclin du jour, de vagues lueurs sur les flancs des monts ou sur les sommets on troué, pareilles à des étoiles tremblotantes, la brume pâle du crépuscule. Ce sont les feux de la Saint-Jean, que chaque village ne manque pas d'allumer aux approches du soir. La nuit venue, chacun d'eux a un resplendissement d'incendie sur le drap funèbre de la nuit.

Autour de chaque feu, qui s'élève sur la petite place du village, non loin de l'église, une grande ronde réunit les jeunes gens, les jeunes filles, les enfants, et même les jeunes femmes. On tend les bras le plus qu'on peut, afin d'élargir la ronde, et d'éviter ainsi, autant que possible, l'ardeur des flammes; puis l'on tourne au son des chansons patoises, célébrant les vertus du feu de Saint-Jean, qui purifie et ne brûle pas, conjure les sorts et chasse les esprits malins. Enfin, on danse par couples, jusqu'à ce que le bûcher ne soit plus qu'un grand tas de braises pourpréses.

Or, il est une croyance profondément enracinée dans l'esprit de tous ces braves montagnards. La jeune fille qui désire devenir belle et posséder ce charme secret qui fait naître l'amour, doit prendre part à la ronde, et, tandis que ses lèvres répètent les refrains d'usage, sa pensée, tout bas, doit murmurer sans relâche le nom de celui qu'elle

souhaite pour époux. Ce n'est pas tout, certes. Quand le bûcher n'est plus qu'un grand disque de brises ardentes, sur lequel de petites flammes fugitives,



déjà mourantes, courent encore, elle doit le franchir trois fois de suite, avec de grands bonds de chevrete légère, en murmurant ces paroles :

Aime-moi, je t'aimerai
Comme l'agneau aime le pré ;
Aime-moi, je t'aimerai ;
Si tu ne m'aimes, je mourrai.

Enfin,—et ceci surtout est de rigueur —elle doit, le matin d'après, qui est celui de Saint-Jean, se lever de fort bonne heure, lorsque l'aube se dessine à peine en bande pâle sur le bord des pics sombres, sortir de sa maison en hâte, et, tournée vers l'Orient, tremper trois fois ses mains dans l'abondante rosée de la prairie et s'en laver le visage ; puis attendre le lever radieux de l'astre. Au moment précis où la première flèche éblouissante déchire l'étendue, elle doit prononcer l'invocation suivante :

Soleil mignon, soleil gentil,
Que je sois comme toi, jolie !

Puis elle demeure exposée à ses rayons jusqu'à ce que la rosée qui baigne son visage soit entièrement évaporée.

Plus d'une,—est-il besoin de le dire ? —accomplit ces rites divers avec fer-

veur, et le coeur plein d'espérance. Ainsi fit, il y a quelques années à peine, une jeune Bigourdame dont on m'a récemment conté l'histoire.

Elle habitait le village de Castelvieilh, non loin du col de Peyresourde, où passe la route de Luchon à Bagnères, et s'appelait Francine Sarriaut. Jeune,—vingt ans à peine,—de la tendresse plein les yeux, de l'azur, c'est-à-dire du rêve, plein le coeur. Mais grande, trop grande, des traits irréguliers, les pommettes saillantes, un teint de bohémienne, laide enfin ! Comme elle consultait souvent son miroir et qu'elle n'était point sottte, elle s'en rendait compte tout à fait. Aucun époux, au reste, ne s'était jamais présenté, et cela seul eût suffi à le lui apprendre. Se savoir laide la rendait timide, au point d'en être farouche ; et du plus loin qu'elle apercevait les jeunes garçons, elle se sauvait.

Elle se désolait au fond d'elle-même, sa tristesse la rendait moins aimable encore ; son humeur était âpre et rude à tous.

Un beau matin de printemps, son habituelle tristesse la rendait moins aimable encore ; son humeur était âpre et rude à tous.

Un beau matin de printemps, son habituelle tristesse se changea en un lourd chagrin : elle aimait d'amour.



Celui qu'elle aimait, un de ses voisins, un solide garçon, au regard franc et rieur, se nommait Jean Soulès. Pas

La Rosée de la St-Jean

plus que les autres, au reste, il me semblait l'avoir remarquée.

Avec quelle impatience, elle attendit la veillée de Saint-Jean pour se livrer aux pratiques secrètes qui lui devaient donner beauté et charme attirant!

Elle ne négligea aucun des rites, ni les bords au-dessus du brasier, ni l'aspersion du visage à la rosée de la nuit, ni surtout l'invocation au Soleil, de toutes ces choses la plus efficace.

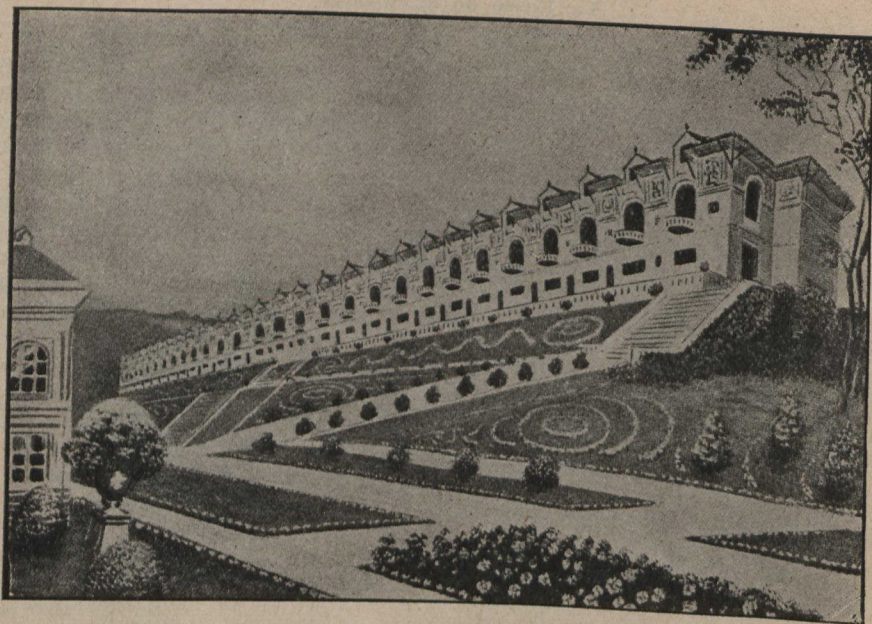
Les jours qui suivirent, elle consulta fréquemment son miroir. Or,—telle est la puissance de la foi,—elle se voyait embellir de jour en jour; son teint s'éclaircissait, lui semblait-il, ses yeux devenaient beaux, ses traits moins irréguliers. Ce qu'il y a de certain, c'est

que la joie maintenant fleurissait ses lèvres d'un sourire, mettait un rayon de soleil dans ses prunelles sombres. Elle n'était point belle, sans doute; elle était ce que l'on est convenu d'appeler pire; et lorsque, un beau matin d'août, elle alla délibérément, confiante et heureuse, vers Jean qui, un brin de lavande aux lèvres, passait sur le chemin, devant sa maison, il dut sans doute le penser ainsi, car tout bas il se dit qu'il l'aimait.

La noce ne se fit pas attendre, il est à peine besoin de l'ajouter.

Depuis lors, on serait mal venu à douter, devant la grande Francine, des vertus de la rosée de Saint-Jean.





LOGEMENTS POUR LE PEUPLE

LE problème du logement suffisamment vaste, suffisamment hygiénique et suffisamment bon marché pour les familles de la classe communément dénommée "le peuple" a appris, dans la plupart des grands centres, une importance telle, qu'en certains endroits on craint que tout retard à lui trouver une solution satisfaisante pourrait bien être le point de départ de cette révolution sociale dont on parle tant.

Regardons autour de nous, à Montréal par exemple. Pour les grosses familles, même pour les moyennes, quand on n'est pas riche, la question du logis est hérissée de difficultés. Laissons de côté les propriétaires qui, assimilant les enfants aux chiens, ne veulent pas comme locataires des grosses familles; ne considérons que les aspects qui s'appellent le prix du loyer, la dimension du logement, sa salubrité nulle ou douteuse; vrai! n'est-ce pas là un des gros problèmes sociaux du jour?

Des villes canadiennes, Québec entre autres, s'occupent présentement de cette question du logement ouvrier, et il y a lieu d'espérer qu'elles réussiront à

trouver un remède. Elles n'ont qu'à s'inspirer de l'initiative prise ailleurs. La gravure ci-dessus est un superbe spécimen des fruits de cette initiative.

Au premier coup d'oeil, on est porté à croire que cette gravure représente un palais de style espagnol. C'est tout simplement le plan d'une série de logements groupés qui seront construits près de Paris et capables de loger, avec tout le confort et les conditions d'hygiène voulus, environ deux cents personnes. Et le prix du loyer sera relativement nominal.

L'édifice sera placé sur une élévation faisant face à une déclivité en pente douce d'environ 13 acres d'étendue. Il sera du genre "villa", se composera de deux ailes contenant 100 logements à deux planchers. Chaque villa aura son jardin. Il y aura pour l'usage de tous: salles à manger, grands et petits salons, salles de billard, fumoirs, bain romain, jardin d'hiver, salle de lecture et bibliothèque, etc.

Mais ce n'est peut-être pas là ce qui répondrait à nos besoins à nous. Il faut quelque chose de plus simple.



Roman Complet:

La Clairière des Morts

Roman inédit

Par E.-G. PERRIER

PROLOGUE

—“Le bonheur!... est-ce que cela n'est pas du rêve?...”

Jane d'Absac poussa un gros soupir.

Elle avait beau repasser sa vie : elle n'y voyait qu'un cortège de jours dont chacun avait son deuil ou son souci : pas un petit coin doré où elle aurait pu, un instant, abriter une illusion...

Les bonnes fées avaient oublié de veiller sur son berceau.

A l'âge où les enfants ont, pour les initier à l'existence, le cœur attentif d'une mère, elle était déjà orpheline. Ses parents étaient morts, en même temps, à la suite de circonstances tragiques, mal éclaircies... Lesquelles? elle aurait été en peine de le dire. On lui avait caché les détails de ce double drame et, bien qu'elle y pensât souvent, elle trouvait trop pénible d'en parler...

Elle n'avait gardé de la nuit fatale que la vision des deux visages aimés, côte à côte, sur le même oreiller, paraissant dormir, mais si pâles, si douloureusement contractés, qu'ils lui firent peur, et qu'elle n'osa les embrasser... Oh! vraiment, elle n'avait pas mérité, elle si jeune, si blonde, si tendre, de grandir, oubliée, isolée, comme

une fleur sauvage au creux d'un mur...

Elle aurait eu tant de plaisir à ouvrir son cœur, à en offrir les trésors de tendresse! Personne au monde ne lui restait, non, personne pour la comprendre ni pour l'aimer comme les enfants ont besoin de l'être...

Après la catastrophe, son oncle maternel l'avait recueillie, mais, bien qu'honnête homme et brave cœur, Maître Rimbaud, comme on l'appelait, était trop absorbé par son cabinet d'avocat pour songer que la jeune âme transplantée à ses côtés était avide de se confier... Il aimait, comme aiment les hommes, avec rudesse.

Ainsi Jane devint jeune fille. Ainsi sa première douleur s'atténua au point de céder la place à un peu de calme...

Un jour, ainsi que toutes les jeunes filles, elle eut son roman. La petite fleur bleue la guettait à un détour de son chemin. Elle connut le trouble infini qu'on éprouve au premier regard de l'homme élu et, comme d'Absac était jeune, beau, noble et fortuné, le roman finit à la manière des contes par un mariage.

Le mariage! Quel mot magique et troublant pour des cervelles de vingt

ans ! Qui saurait dire combien de sourires il a fait passer sur des lèvres roses, qui se sont changés plus tard en larmes ! combien de jolis rêves à peine ébauchés, de promesses et d'illusions qui, hélas ! se sont aussitôt dissipés comme la buée légère du matin au premier souffle du vent !...

Le jour où elle épousa d'Absac fut pour Jane un jour de fête.

Oh ! ce fut une union exquise où les deux âmes n'en faisaient qu'une, où, quand l'homme souriait, la femme comprenait ce sourire et répondait de même... Tous les deux s'aimaient éperdument, d'un amour reposant, immense ; les paroles eussent été superflues pour le dire, un regard suffisait mais quel regard ! Tendre à faire pleurer, profond à faire frissonner, éloquent à faire rougir !... Dieu bénit ces unions-là : un enfant, une fille, en naquit. Ils l'appelèrent Aimée : il n'y avait pas d'autre nom raisonnable !

Après tant d'ombre et d'ennui, c'était du bleu à pleines fenêtres et de la joie à foison qui entraient dans la demeure de Jane !

Maintenant, son cœur pouvait s'épancher à loisir. Maintenant, elle avait près d'elle deux âmes qui vibraient à l'unisson de la sienne...

Hélas ! la Fatalité veillait encore à sa porte...

Un jour, d'Absac, sorti de bonne heure pour un rendez-vous de chasse, ne rentra pas à soleil couché, selon son habitude...

Deux hommes vêtus de noir apportèrent à sa femme la triste nouvelle : d'Absac venait d'être tué par accident d'un coup de fusil...

Ce fut un écroulement subit, absolu... Un accident ! Est-ce que c'est juste, cela ? Jane s'était abandonnée à son amour entièrement, sans garder une branche de salut à laquelle se raccrocher en cas de désastre... En face du fait brutal, elle crut mourir ! Oh ! vraiment, n'était-ce pas la fin de son existence ? N'était-ce pas le naufrage après la mer calme ? Le meilleur d'elle-

même, son cœur, venait de lui être arraché...

Les larmes de sa fille réveillèrent à propos au fond d'elle l'instinct impérieux de la mère. Admirable énergie ! Elle sècha ses yeux. Elle pensa qu'elle était condamnée à vivre pour l'amour du petit être sans défense qui se réfugiait contre sa poitrine...

Oh ! désormais, elle n'avait plus devant elle qu'un calvaire...

N'importe ! Elle serait forte et vaillante. A défaut de l'oubli, qui ne pouvait venir, elle garderait pieusement sa souffrance. La souffrance aussi est une compagne.

En vain, Maître Rimbaud, devenu l'unique ami, essayait-il de la consoler.

—“Fatalité !”—soupirait Jane.

Quiconque eût vu cette jeune femme, le visage languissant, les yeux si brillants de fièvre, n'eût pas réproché le mot.

—“Qui sait ?” répliquait pourtant Rimbaud, l'air soucieux.

Jane n'avait que vingt-cinq ans. Elle était frêle, blonde, jolie ; un corps de Vierge de Goujon échappé des bas-reliefs du Louvre ; des yeux bleus, profonds, candides, comme ceux des saintes qu'on voit dans les églises ; un sourire qui parlait ; une voix qui avait l'air d'être un chant de harpe ; de la grâce ; du charme ; cette finesse exquise des traits de cette élégance qui sont le privilège des races supérieures... La nature l'avait comblé de ses dons les plus enviés... Est-il possible que le sort soit si impitoyable pour les Créatures qu'il semble avoir tant voulu favoriser ?...

—“Qui sait ? Qui sait ?”—s'entêtait à répliquer Rimbaud.

Ce vieillard avait une arrière-pensée. Un secret avertissement au fond de lui lui faisait répudier l'arrêt de la Destinée.

Mais si Jane, l'œil interrogateur, regardait son oncle, comme si elle eût attendu de lui la parole d'apaisement et d'oubli, celui-ci, précipitamment, détournait la tête...

Pourquoi se dérobaient-ils ainsi à l'explication? Il savait donc des choses qu'il n'osait, qu'il ne pouvait dire...

La jeune femme était trop anéantie, trop aveuïe, pour se poser ces questions. De jour en jour, sa tristesse devenait plus grande, son détachement de la terre plus absolu. Le deuil, au lieu de s'effacer par le temps, s'épaississait en elle et enveloppait son cœur comme un brouillard...

—“Fatalité!” — Voilà le seul mot qui convenait à ses lèvres.

Sa fille même, qui était sa seule raison d'être—sa petite Aimée—avec sa figure rose et ses cheveux si blonds qu'on eût dit qu'un rayon de soleil s'y était posé, ne parvenait plus à l'arracher au cauchemar du passé...

Il est des âmes auxquelles le souvenir s'attache comme la pieuvre à sa proie.

Sans doute, la hantise qui la poursuivait le jour, devait-elle aussi peupler ses nuits de fantômes, car la pâleur de ses traits s'accentuait, ses yeux s'enflévaient de plus en plus. A certains moments, abîmée dans ses réflexions, la tête dans ses mains, on entendait à peine le souffle passer sur ses lèvres et, sous la chair diaphane, ses artères ne semblaient plus frissonner...

—“Mon Dieu! est-ce qu'elle va mourir?...”—se désespérait l'oncle.

—“Il lui faut de l'air... la campagne et la vie rustre”—dirent les médecins appelés à la consulter.

L'air! la campagne! Oui, peut-être, là était le salut. Mais la perspective du départ immédiat semblait peu sourire à Rimbaud; les exigences des affaires, objectait-il, le retenaient à Paris...

En vérité, la belle excuse! Comme si, dans une pareille circonstance, les affaires devaient peser d'un poids quelconque dans la balance!...

L'oncle pourtant ne cédait pas. L'oncle si froid d'ordinaire, si maître de lui, était, depuis quelques semaines, agité par je ne sais quelle mystérieuse préoccupation. On le voyait rarement à la maison, et, quand il y rentrait, c'était

épuisé, les yeux hagards, la figure défaite... C'était une affaire bien grave sans doute qui le retenait à Paris!... Quant à laisser sa nièce aller seule, livrée à elle-même, il ne pouvait s'y résoudre.

Un jour enfin, il fallut qu'il se décidât: tout ajournement eût amené un dénouement fatal.

Jane ne se douta pas des soucis que causa à Maître Rimbaud cet exil momentané.

Après mille tâtonnements, mille hésitations, mille projets, l'oncle se souvint d'un Pays d'enchantement qu'il avait visité dans sa jeunesse, où le ciel est toujours bleu, où les prairies s'étagent des plaines aux coteaux à perte de vue. Des ruisseaux coupent çà et là la nappe verte de larmes d'argent et les maisons s'abritent sous des bosquets de peupliers qui semblent mis là tout exprès pour que le vent prenne plaisir à chanter dans leurs feuillages.

Ce pays de l'Ouest s'appelle “le Bocage”, et c'est vraiment une contrée ignorée où les autos ne circulent point faute de routes carrossables, où les grandes lignes ferrées n'ont pas encore tendu leurs réseaux à cause des inégalités du sol.

Ce fut là, en pleine nature, qu'il voulut que Jane fût transplantée, et il prépara le voyage avec un infini mystère.

Un soir, à la tombée de la nuit, comme s'il avait eu peur d'être épié, il partit avec la jeune femme et sa fillette: ce départ, tant il était furtif, ressemblait à un enlèvement.

Le lendemain, dans une villa fruste, assise dans la plaine, à quelque distance d'un coteau boisé, tous les trois s'installaient...

Quel soleil et quel paysage! Et comme Jane allait se reprendre bien vite à aimer la vie!...

Hélas! Jane tristement hochait la tête et soupirait:

—“Le bonheur!... Est-ce que cela n'est pas du rêve?...”

La Revue Populaire
PREMIERE PARTIE

Le Mystère de la Clairière

I

—“Jane, il faut te faire une raison.”

Deux heures de l'après-midi. Au dehors, le calme des champs au moment où la charrue se repose et l'azur pleuvant de tous les coins du ciel, troué çà et là de flèches d'or. Au dedans, le demi-jour que laissent passer les rideaux tirés et l'atmosphère lourde qui invite aux somnolences.

Comme la vie de Paris, fiévreuse et bruyante, était loin!

—“Pourquoi pleurer, ma petite?... Est-ce que le passé compte, quand on a ton âge?...”

Dans cette chambre rustique, inhabitée sans doute depuis des mois, la voix résonnait d'une manière étrange.

—“Tu entres à peine dans la Vie!”

Penché sur la jeune femme, l'oncle Rimbaud cherchait pour lui parler des mots touchants comme en savent les mères...

D'un grand geste, ouvrant les rideaux et montrant le soleil qui baignait la plaine, il ajouta:

—“Tourne-toi vers le Présent!”

Geste impuissant. Les yeux de Jane n'eurent pas même un éclair. Il fallut que l'oncle, doucement, lui fit violence pour l'entraîner avec lui au jardin — oh! quel jardin de rêve, fleuri de toutes les fleurs de la Terre!

—“Viens!”

Un instant, l'air, en fouettant le visage de Jane, lui donna des couleurs, mais ses joues reprirent vite leur pâleur primitive et sa mélancolie, que rien au monde n'était capable de dissiper, se traduisit par un soupir.

—“Encore?” — reprocha l'oncle à mi-voix.

—“Hélas!” — fut la réponse.

—“Hélas! Voilà tout ce que te dicte ton coeur!...”

L'oncle leva les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de la folie de cette enfant... Le soleil était aveuglant. Il contempla la plaine autour de lui... A droite, à gauche, de tous les buissons, de tous les guérets, des tiges folles fusaient, débordantes de sève; toutes les couleurs de l'arc-en-ciel se jouaient sur les calices et sur les feuilles, et, sous la brise tiède, alanguissante, les buissons et les fourrés frissonnaient, croisaient leurs branches avec des bruissements d'ailes prêtes à la volée, si bien que tout cela semblait vivre, être heureux, et se griser de rayons...

—“Allons donc! Et tu la laisserais mourir, toi!... Est-ce que c'est possible, cela?...”

Des aboiements furieux lui coupèrent la parole.

Les chiens de garde — Fox et Rip, deux dogues achetés la veille dans un village voisin, — venaient de bondir hors de leur niche.

C'était là un incident banal de la vie de campagne, où les chiens grondent quand ils entendent résonner sur la route le pas d'un chemineau ou tomber une branche cassée par le vent.

L'oncle pourtant sursauta... Une pâleur soudaine couvrit ses traits...

Que se passait-il?

Tendant leurs chaînes à les briser, les deux dogues, la gueule menaçante, dardaient leurs yeux attentifs sur un point de l'horizon.

Anxieusement, l'oncle tourna ses regards du même côté: pas un homme

dans la campagne; sur le coteau, personne à l'orée du bois.

Pourquoi donc ces animaux hurlaient-ils ainsi?...

En prêtant l'oreille, il perçut au loin un bruit semblable à celui que font les cognées dans les forêts:

—“Entends-tu, Jane?...”

Cela était si indécis, si vague, qu'il était impossible d'en préciser la distance, mais il semblait bien que cela vint d'en haut, du coeur du bois, et ce bruit-là, mystérieux et voilé, avait l'air de descendre sur le jardin, sur la maison, sur ce calme et sur ce repos, comme une plainte ou comme une malédiction...

Les sensations ne se raisonnent pas; un frisson secoua l'oncle..

Personne n'aurait su expliquer son état d'âme, mais il savait bien, lui, le vieux, pourquoi il tremblait... Il sommeillait au fond de lui une multitude de choses ignorées, d'épouvante secrètes, qui, en cet instant, se réveillaient tumultueuses et farouches, reliées à l'heure présente, par je ne sais quel fil invisible... Et il avait beau passer sa main sur son front comme pour en chasser une vision maudite, le cauchemar était le plus fort et ne lui laissait voir et entendre, du monde extérieur, que ces choses qui lui apparaissaient terribles:—là, tout près, les chiens aboyant toujours plus fort;—devant, derrière, tout autour, l'immensité, le désert (on eût en vain appelé au secours dans cette solitude: nulle oreille humaine n'aurait entendu); — puis en haut, le bois, souriant la minute passée, sinistre à présent, avec son manteau impénétrable qui semblait créé pour recéler des fantômes.. Mais c'était ce bruit surtout, ce bruit lugubre de là-haut, qui l'effrayait. Si léger, si vague, si lointain que fût ce bruit, il lui semblait, tant sa perception était avide à l'absorber, qu'il emplissait l'oreille, assourdissait, donnait le vertige, et il avait envie de crier: assez! assez! et il frissonnait, parce que ce bruit-là avait des sonorités étranges comme celui du marteau frappant sur un cercueil... A

quelle besogne ténébreuse travaillait-on dans le fourré?...

—“Rentrons, Jane!”

Instinctivement, il battait en retraite, entraînant la jeune femme, et il ne voyait plus autour de lui les fleurs folles, ni les tiges joyeuses; entre la féerie de la nature et ses yeux un rideau de nuages s'était interposé, et, malgré le soleil qui pleuvait dru, il se sentait froid jusqu'aux moëlles et il claquait des dents, impuissant à réagir, à se raisonner...

—“Vite, rentrons!...”

Quand, derrière lui, il eût fermé à double tour la porte de la maison, il respira largement; puis, se raidissant le poing tendu, comme vers un ennemi invisible, les lèvres tremblantes, il articula d'une voix rauque des mots menaçants...

Dehors les chiens aboyaient encore.

II

...“J'eusse préféré, ma petite, que tu n'entendisses jamais ce que je vais te dire... J'ai reculé devant cet aveu jusqu'à cette minute... Mon dernier espoir était qu'en voyant la nature si pleine de vie, dans cette campagne, tu te reprendrais à vouloir vivre toi aussi, à vouloir guérir et être sauvée...”

“Vieux fou que j'étais!

“Ton coeur, Jane, est pareil à ces livres fermés dont une larve ronge les feuillets. Le monde extérieur n'y pénètre pas. Pour qu'ils survivent, il faut un caprice de la destinée; il faut qu'une tempête descende sur les livres et sur les coeurs, afin de les forcer à s'ouvrir tout grand, afin de tourner leurs pages et d'en chasser la Mort qui s'y tapit.

“Ecoute, petite. Je vais sans doute torturer ton coeur mais cette torture sera la tempête bienfaisante qui l'arrachera à l'indifférence pour le vouer à la haine, à la colère, à la vengeance. Alors, tu trembleras comme je tremble, comme j'ai tremblé souvent sans en rien dire, pour tout et pour rien, mais

cette terreur qu'hier j'appréhendais pour toi, je la désire maintenant, parce qu'elle sera la vie, la résurrection...

"Il y a dans ton passé des deuils dont le souvenir te poursuit et chasse de ton front la gaieté... Quand on converse avec toi, tes yeux ont l'air d'être attentifs, mais ta pensée est ailleurs et elle se trahit dans le mot qui échappe mille fois par jour à tes lèvres : — Fatalité !

Fatalité ! Ceux-là seuls qui ne croient pas en Dieu peuvent dire cela, car ils sont les seuls qui aient le droit d'accuser la Providence d'être injuste et meurtrière... Non, petite, il n'y a pas de Fatalité sur la terre. Les souffrances humaines n'ont pas de causes extra-terrestres : elles résultent exclusivement de manœuvres humaines, et c'est simplement parce que le mal est ingénieux et prudent que souvent le réseau d'embûches tissé par une main criminelle échappe à l'observation...

Fatalité ! Tu n'as pas le droit surtout de prononcer ce mot quand tu songes à ton passé. Car des drames de ta vie, tu sais seulement ce que la nécessité m'a forcé de te révéler : que tes parents un matin d'hiver, ont été trouvés morts dans leur appartement et qu'un coup de feu t'a enlevé ton mari. La rumeur publique a crié la première fois au suicide, la seconde fois à l'accident, puis le temps est passé là-dessus, et il y a bien peu de gens aujourd'hui qui s'en souviennent...

"Pourquoi t'en aurais-je dit davantage ? Tout petit être, au cerveau encore incomplet, tu ne m'aurais pas compris ou tu aurais trop souffert... Abîmée dans ta douleur, tu n'as pas deviné la mienne, ni de quels soupçons atroces elle se compliquait... Tu n'as jamais remarqué, quand je me penchais sur toi, bien souvent, que mon visage était livide et mes yeux rougis par la fatigue... Pouvais-tu te douter que la nuit précédente avait été d'insomnie pour moi ? Que, la tête dans les mains, immobile et replié sur moi-même pendant des heures entières, je m'étais astreint pour la centième fois à évoquer

dans tous leurs détails les circonstances du double drame qui te fit orpheline et veuve?... Suicide ! Accident ! Ces raisons-là plaisent à la Foule et elle les accepte... Mais la Foule se trompe souvent et le doute, né dans mon esprit dès la première heure, ne faisait que se fortifier de jour en jour... A force de penser, de raisonner les choses, d'analyser les faits jusqu'aux plus minimes d'apparence, petit à petit, il me semblait qu'une clarté descendait sur ces drames, se précisait, puis tout à coup, devenait si vive qu'aucune illusion n'était plus possible... Suicide ! Accident ! Allons donc ! C'était crime, c'était assassinat qu'il aurait fallu dire ! Voilà ce que me criait ma conscience dans ces heures de réflexion et elle ajoutait : les morts réclament vengeance !

"Ce fut, je te le jure, une hantise terrible...

"Pour rendre ma certitude inébranlable, j'eus besoin de me rappeler d'abord combien ton père et ta mère affectionnaient la vie qui leur était douce de toutes les manières. Je l'affirme, moi pour qui leurs coeurs n'avaient pas de secrets, quand même leur fortune et leur bonheur se seraient écroulés, ils n'auraient pas eu la lâcheté de se réfugier volontairement dans la mort. Ils auraient vécu pour toi, pour te protéger, pour te voir sourire, pour t'entendre chanter ; pour toi seule, si tu leur étais restée seule au monde, ils se seraient raidis contre la Destinée, parce qu'ils te chérissaient plus que la vie et que la mort...

"Or, écoute la vérité. C'était la veille de ton anniversaire. Tes parents se faisaient une fête, chaque année, de rassembler ce jour-là autour de toi tes camarades de pension et les vieux amis de la famille... Ils avaient déjà en secret préparé les fleurs qui garniraient la table du lendemain, souriant d'avance de la surprise qui serait la tienne en face de leur prodigalité... Voilà le moment qu'ils auraient choisi pour le suicide ! Crois-tu que cela soit possible ? On les trouva, à l'aurore, étendus

côte à côte sur leur lit funèbre...

"Dans l'appartement, on constata qu'une conduite de gaz était éventrée... La Justice eut vite fait de conclure...

"J'eus besoin aussi de me souvenir de d'Absca... Insouciant, imprudent, certes il pouvait l'être comme beaucoup de jeunes hommes... Un accident de chasse était donc explicable... On court dans la campagne, on franchit des fossés, un faux-pas est vite fait et, dans la chute, le fusil part et tue l'homme... Mais ton mari n'a pas fait de faux-pas et son fusil n'est pas parti. C'est une balle venue d'on ne sait où, du fond d'un fourré, qui l'a frappé et l'a étendu sur la terre... Est-ce qu'il faut appeler cela un accident?..."

"Voilà ce à quoi j'ai pensé d'abord et ce furent les premières pierres sur lesquelles s'étaya mon doute. Mille soupçons imprécis me traversèrent alors l'esprit. Je concentrai toute ma puissance de volonté sur ces deux questions de la solution desquelles la vérité me paraissait devoir surgir infailliblement : était-ce là la même main ou non qui avait préparé les deux catastrophes ? quels avaient été les mobiles de ces meurtres ?"

"Longtemps je crus que le mystère resterait pour moi impénétrable, quand un jour, il y a de cela six mois, je reçus dans mon cabinet la visite d'un homme que tu connais : du médecin Barkley."

III

"Le motif pour lequel Barkley vint chez moi, je ne te l'ai pas appris. Je t'ai même laissé ignorer que j'avais vu cet homme..."

"Pourtant, Jane, c'est de toi-même qu'il fut question dans l'entretien que j'eus avec lui..."

"Ganté de frais, cérémonieusement sanglé dans une redingote, Barkley ne venait pas discuter avec moi d'une question de procédure, ni me confier ses intérêts dans un procès ; j'en eus,

je n'aurais su dire pourquoi, le sentiment dès qu'il m'apparut dans l'encadrement de la porte..."

"Sans attendre, il fit connaître ce qu'il attendait de moi : — "Maître Rimbaud"—dit-il— "j'ai l'honneur de vous demander la main de madame Jane d'Absac, votre nièce."

"La demande était si imprévue que je restai un moment sans répondre..."

"Je n'ignorais pas que deux années auparavant, Barkley avait fait part à tes parents du même désir de t'épouser : ceux-ci l'avaient éconduit. J'avais appris à cette époque que, bien que fort prisé dans le monde, le médecin Barkley, auquel on avait fait la réputation d'un riche étranger, pouvait bien n'être qu'un aventurier de haut vol."

"C'en était assez pour justifier la réponse de tes parents."

"Plus tard—tes parents venaient de mourir—Barkley te rencontra un jour seule dans la rue. Cette rencontre semblait fortuite. J'ai eu depuis lors la conviction qu'en réalité elle était calculée. Après des paroles banales, Barkley te représenta les dangers auxquels t'exposait ton isolement dans la vie, puis généreusement, il s'offrit d'être ton sauveur : "Soyez ma femme", te dit-il, et, comme ses phrases et son geste même se faisaient plus pressants, effrayée, tout à coup, malgré toi, des audaces de cet homme, tu rompis l'entretien et vins me conter l'aventure."

"Peu de temps après, tu épousais d'Absac. Barkley assistait à la cérémonie du mariage : il était très pâle et comme je lui touchai la main au sortir de l'église, cette pâleur me fit pitié... Il était aussi au rendez-vous de chasse où d'Absac fut tué."

"Ces choses, ensevelies dans ma mémoire, se réveillèrent subitement, toutes ensemble, dès que Barkley eût achevé sa phrase..."

"Mon premier mouvement fut de brusquer la situation en opposant à sa demande un refus catégorique... Quelque chose d'imprécis en moi me suggéra d'être moins brutal et de paraître

hésitant dans ma réponse, quoique flatté par cette démarche. La supercherie réussit à merveille. Barkley, homme subtil et retors pourtant, trompé par ma rondeur apparente, se livra sans réserve et je pus tout à loisir lire dans son cœur...

—Vraiment, il t'aimait, Jane, d'un amour infini, farouche, terrifiant !... Il trouvait pour parler de toi des mots comme personne n'en sait, et sa voix, tendre et voilée tour à tour, prenait, quand il pensait à l'éventualité de ton refus, des intonations rauques qui faisaient trembler. Oh ! il t'aimait étrangement ! Rien, non, rien au monde, n'était capable, disait-il, d'étouffer le cri de son désir ; nul obstacle, quoiqu'il dût lui en coûter, ne l'empêcherait d'arriver jusqu'à toi... Il ne craignait ni les rivalités, ni même ta haine : ses armes avaient la puissance suffisante pour désarmer les autres et toi-même !...

—Il te semble, n'est-ce pas, qu'en entendant ces aveux passionnés mon embarras dût être extrême?... Il n'en était rien. Ce n'était pas de l'embarras que j'éprouvais, c'était une sorte de malaise insurmontable qui me transissait, faisait affluer le sang à mon cœur... J'avais envie de crier à cet homme : "est-il possible que l'Amour sain, sacré, emprunte pareil langage ?" Je n'osais pas ! Je ne pouvais pas ! Il lut sans doute mon bouleversement sur mon visage, car, soudain, il s'arrêta court et me considéra en s'efforçant de sourire :

—"Je vous épouvante ?"—dit-il.

—"Je me ressaisis et, jouant la comédie jusqu'au bout, je l'assurai que je te soumettrai sa demande et je le fis reconduire... S'il avait deviné le soupçon horrible qui venait de me traverser l'esprit, il ne m'aurait peut-être pas laissé vivant derrière lui !..."

—"Une lumière subite avait rempli mon cerveau et aussitôt le mystère dont s'entourait les drames de ta vie, de notre vie, s'était dissipé à mes yeux..."

—"Oh ! maintenant je voyais clair dans le passé !"

"Mes doutes de la première heure ne m'avaient pas trompé. Au mépris de la Foule qui acceptait ces fables de suicide et de l'accident, ma conscience révoltée n'avait voulu croire qu'à l'assassinat, et voilà qu'au moment sans doute où elle allait désespérer de les découvrir, le mobile et l'auteur des crimes se révélaient à elle !..."

—"Je ne pus retenir ces mots : Barkley, voilà l'assassin ! Cette culpabilité, à laquelle personne n'eût voulu ajouter foi en raison de la situation sociale de Barkley, m'apparut comme évidente, indiscutable... Il t'aimait ! Il te voulait ! Il était capable de tout pour satisfaire à son désir ! Je me rémémorai le visage énergique, aux traits durs, et les yeux qu'allumaient des éclairs fauves : cet homme était trempé de l'acier dont sont faits les volontaires et les énergiques..."

—"Peut-être aurais-je dû essayer de lutter contre lui ? Mais qu'aurais-je pu faire ? Fallait-il l'accuser publiquement, confier mes soupçons au Parquet ? Le misérable s'était à coup sûr précautionné contre cette éventualité. Il n'eût pas manqué d'ailleurs de faire sonner très haut sa pseudo-honorabilité et il eût au besoin trouvé dans son entourage des cautions dont un seul mot eût fait s'incliner la Justice... Non, la lutte n'était pas possible contre lui... Il valait mieux l'éviter, fuir, s'exiler sans retard du milieu qu'il fréquentait..."

—"Te dirai-je tout?... Pendant les jours qui suivirent mon entretien avec lui, je le croisai plusieurs fois dans la rue, aux abords de notre maison... Sans doute attendait-il que je l'arrête au passage pour lui dire que je t'avais parlé et lui faire connaître tes sentiments... Chaque fois, je détournai la tête, n'ayant pas l'air de l'apercevoir... Ce manège le lassa enfin car il ne reparut plus et c'est alors que commença pour moi un supplice inouï. J'eus le pressentiment qu'une trame obscure se filait autour de nous... Aucune précision ne m'était possible, mais je sentais cela comme on sent l'ombre derrière soi, sans la voir... A toutes

les heures de la journée, je me devinai épié, filé par quelque gnôme à figure hideuse... Quand je franchissais le seuil de ma porte, il y avait quelqu'un sur le trottoir qui enregistrerait ma sortie... On savait l'heure de mon retour et toutes les maisons où je m'étais rendu... On n'ignorait sans doute pas non plus les paroles que j'y avais dites... On devait s'informer aussi de toi, de ta santé, de tes projets, de tes désirs... Ton enfant elle-même n'échappait pas à cette inquisition occulte! Quel but ténébreux poursuivait-on? Le saura-t-on jamais? La main de Barkley dirigeait cela, et la main de Barkley est capable de tout...

"A toi, affaiblie et malade, j'ai alors caché mes trances... Quand tes médecins de Paris te disaient, Jane: "il vous faut la campagne et la vie rustre", tu n'as pas compris mes hésitations ni deviné mes craintes... Partir de Paris, oui! c'était le salut... Mais comment s'y prendre pour que le départ fût secret? Comment faire pour trouver dans ce pays de France un coin assez ignoré pour n'y être jamais découvert?..."

"Tu sais le reste..."

"J'ai cru, dans ce lieu désert, échapper enfin au cauchemar. Dieu fasse que je ne me sois pas trompé!..."

IV

L'oncle avait fait ce récit d'une voix entrecoupée: c'était son cœur avec toutes ces épouvantes et tous ces soucis qu'il venait de mettre à nu!... Quelle confession douloureuse que celle qui vous oblige ainsi à revivre un passé dont il faudrait, pour être heureux, perdre à jamais le souvenir!

Il était aisé maintenant de comprendre la torture de sa vie... Torture en effet que de se savoir surveillé constamment dans ses moindres faits et gestes, que d'avoir le sentiment d'un réseau d'intrigues ténébreuses qui se resserre autour de vous de toutes parts!

Pour qui connaissait Barkley, il fallait craindre l'avenir.

Quelque chose se préparait. Il y avait dans l'ombre des formes rampantes qui grouillaient, prêtes à surgir pour accomplir je ne sais quelle besogne de mort... Que faire pour échapper à leur poursuite? Comment se dérober à l'angoisse de savoir qu'il y a là, près de vous, des yeux qui vous voient et qu'on ne voit pas?... Ces deux questions faisaient l'objet de la préoccupation continuelle de Rimbaud que cette lutte sourde contre l'Inconnu épuisait... En vérité, il ne fallait pas qu'il eût un instant de faiblesse ni d'oubli, car cet instant aurait pu être fatal.

Et il martyrisait son cerveau pour le forcer à penser sans trêve au danger latent; le jour, la nuit, son esprit toujours en éveil travaillait; il éprouvait la sensation d'avoir la tête enserrée dans un étau, martelée de cauchemars et de soucis... C'est ainsi que peu à peu ses nerfs étaient devenus irritables à l'excès, au point que le moindre craquement du plancher ou le plus léger sifflement du vent au dehors le faisaient douloureusement tressaillir et sursauter... Et voilà pourquoi aussi, dans cette solitude et ce repos champêtres où il s'apprêtait à se raffermir, il avait suffi d'un bruit échappé du cœur d'un bois pour réveiller en lui mille épouvantes...

Est-ce que vraiment Barkley était sur ses traces? Est-ce que la retraite de Jane était découverte? Mais est-ce que lui-même Rimbaud n'était pas fou? A la manière des enfants auxquels ont fait des contes de revenants, il se prenait à trembler irraisonnablement, à avoir peur de tout et de rien...

— "Qui sait? qui sait?..."

Il ne pouvait pas dire autre chose... Pourquoi s'alarmer? demandait sa raison. Mais tout aussitôt la voix impérieuse de sa conscience lui criait au fond de lui: prends garde!... Et ce bruit, là-haut, auquel répondait l'abolement des chiens, ce bruit sinistre de la cognée contre les chênes, malgré les portes closes, arrivait encore à ses

oreilles, impitoyable, répété, amplifié par l'écho... Et il pensait avec effroi à la nuit proche à tomber, à la plaine déserte avec ses fleurs et ses gazons, solitude affreuse où les feux-follets au clair de lune dansent la sarabande sur des tombes ignorées!

—“Assassinés!...”

Ce mot que Jane venait de prononcer avec un accent indicible le rappela à la réalité.

La jeune femme, debout devant lui, toute blanche, le corps secoué de convulsions, le regardait avec des yeux étrangement fixes et brillants d'une lueur farouche...

—“Assassinés”!...

Elle avait écouté le récit, sans mot dire, ne comprenant pas tout d'abord; puis, peu à peu, une lueur avait paru se faire dans son cerveau; le sang avait coloré sa face pâle et sa poitrine, d'où le souffle semblait depuis si longtemps vouloir s'envoler, s'était dilatée, agitée de gros soupirs qui déchiraient sa gorge comme des râles.

—“Assassinés!”

Dans l'expression de son visage, dans l'intonation de ce mot se traduisait le bouleversement intérieur... “Assassinés!” Elle disait cela comme si elle avait été hallucinée, en faisant de grands gestes des bras comme pour éloigner d'elle quelque chose d'affreux. Vraiment, elle semblait avoir perdu la raison! Elle aimait tant les êtres qu'elle avait laissés derrière elle! Elle avait gardé leur souvenir si pur, si vierge! Et, tout-à-coup, sur cette blancheur immaculée dont son imagination s'était plu à les parer, voilà qu'une vague de sang s'abattait, tachant de rouge leur lineol, et que, sur le champ des morts qu'elle avait cru si reposant, se levait une vision de crime et d'épouvante!...

—“Pauvre petite!...”

L'oncle, doucement, la prit par la taille et l'attira contre lui:

—“C'est la vie, vois-tu... Je t'ai

prévenu; il fallait arracher ton cœur à l'indifférence pour le vouer à la haine, à la colère, à la vengeance...”

Jane, les yeux égarés, ne semblait pas entendre...

A ce moment, un pas tenu résonna, un rire clair éclata comme une fanfare, c'était la petite Aimée qui s'était échappée du berceau où elle sommeillait et qui, les cheveux ébouriffés, la tête rose émergeant de la chemise blanche, se précipitait, les mains tendues, vers sa mère...

Jane, instinctivement, baissa les yeux vers la vision lumineuse... Elle la regarda un instant sans avoir l'air de la voir... Puis, soudain, en poussant un grand cri, elle enleva l'enfant dans une étreinte passionnée... Après la fibre terrible, je ne sais quelle autre fibre infiniment douce, venait de vibrer en elle. Impuissante à exprimer autrement ses sentiments, serrant très fort sa fille dans ses bras, elle se laissa aller sur la poitrine de l'oncle dans une crise de larmes effrayante...

V

Huit heures.

La nuit déjà. Le silence absolu des choses.

Jane, brisée par les émotions violentes, s'était assoupie sur son lit dans un sommeil agité par la fièvre. Aimée dormait auprès d'elle, les bras noués autour du cou de sa mère. Seul, debout, infatigable, Rimbaud veillait.

Oh! certes, si les pensées se lisaient sur les physionomies, le visage du vieillard eût été impressionnant à contempler! Jamais il n'avait été pareillement bouleversé. Devait-il rire ou trembler? Était-ce le soleil qui se levait enfin sur sa route? Était-ce l'ombre au contraire qui continuait à tomber? Jane, sauvée, arrachée à sa torpeur morbide, respirait à pleins poumons et, après être passée si près de la tombe revivait

maintenant bien véritablement d'une vie nouvelle... Quelle joie, cela! Et comme la poitrine de Rimbaud était délivrée d'un poids immense! N'eût été l'autre danger qui restait menaçant, n'eût été la peur de l'Inconnu tapi dans la nuit, une grande quiétude fût descendue en son âme... Mais hélas! l'horizon qui s'éclairait d'un côté devenait plus sombre de l'autre... Ici, l'aurore; là-bas, la tombe... Le vieillard hésitait entre l'espoir et la crainte, et le heurt de ces sentiments contraires lui arrachait de temps en temps de longs soupirs...

Soudain, il rompit sa rêverie... Allons donc! Est-ce que la résurrection de Jane ne devait pas lui apparaître comme apparaît l'étoile d'un phare aux marins perdus en mer? Il y avait quelque chose de changé dans sa vie et ce changement n'était pas en mal : était-ce donc le moment de désespérer?

— "Aie confiance!..." — chantait maintenant sa conscience.

Autour de lui, Jean vaquait aux derniers soins du ménage.

Rimbaud avait besoin de parler, besoin de savoir des choses qu'il aurait eu peine lui-même à préciser... Le silence de la nuit l'inquiétait... Il s'adressa à ce campagnard.

Jean était un solide gars de vingt-cinq ans, enfant du pays, aux yeux francs et clairs, que Rimbaud avait pris à son service : sa robustesse pouvait, en cas de besoin, être d'un précieux secours.

— "Quel est le plus proche village?"

— "Les Herbiers."

— "Combien de kilomètres?"

— "Deux."

— "C'est long."

— "Une demie-heure."

— "Pas de routes?"

— "Des sentes."

— "Et puis?"

— "Des bois."

— "Et encore?"

— "Des rivières."

— "Triple barrière. On est isolé."

— "Le jour, non; la nuit, oui."

— "Pourquoi?"

— "Le jour, le soleil tient compagnie; la nuit..."

— "Eh bien?"

— "...On lâche les chiens, mon maître..."

Au même instant, par une coïncidence surprenante, un aboiement sourd se fit entendre dans le jardin.

Rimbaud sursauta:

— "Est-ce qu'il y a des gens dehors, à cette heure?"

— "Sait-on?" répondit Jean.

Après un temps, il ajouta:

— "Les champs sont hantés... les revenants passent..."

— "Les revenants?"

La face du campagnard s'éclaira d'un sourire indulgent:

— "Oh! vous autres, gens des villes, vous ne savez pas ça, mais il y en a dans le pays... Ce sont les morts qui se réveillent... Après le soleil couché, il en sort de tous les sillons, de tous les fossés, de toutes les futaies, des grands et des petits... Les uns ont des armures de fer et les autres sont couverts d'un linceul, mais il sont tous si légers qu'on ne les entend pas marcher. Ils se glissent le long des haies jusqu'au bois qui est là-haut, sur le coteau, et ils se réunissent dans une clairière qu'on appelle à cause d'eux la Clairière des morts. Autour de cette clairière il ne pousse que des cyprès. Des hommes les ont vus parfois, mais il vaut mieux ne jamais les rencontrer parce qu'ils sont les ennemis des vivants auxquels, quand ils le peuvent, ils sucent le sang jusqu'au coeur..."

Rimbaud réprima un mouvement d'impatience.

— "Ce sont des fables, Jean."

Jean regarda son maître avec surprise:

— "Des fables? oh! non! Il y a des hommes qui ont été pris par les revenants: quelque temps après, on a retrouvé leurs squelettes desséchés dans un fourré... Voyez-vous, mon maître, le jour est à nous, mais il faut laisser la nuit aux morts et ne pas s'aventurer hors de la maison quand les chiens aboient..."

Depuis un moment, les chiens s'égaient évidemment sur une piste lointaine car leurs aboiements se faisaient plus précipités et diminuaient d'intensité... Quand Jean eut prononcé sa dernière parole, du fond de la campagne, un hurlement sinistre et prolongé monta, déchirant les ténèbres...

— "Qu'y a-t-il?" — dit Rimbaud en se redressant tout pâle.

— "Allons nous coucher, mon maître" — répondit Jean en se signant devotement.

VI

Dans cet âpre Pays du Bocage, les plus étonnantes superstitions subsistent. On croit encore aux loups-garous, aux bigornes, aux farfadets. On vous raconte placidement que les morts, à certaines heures de la nuit, soulèvent les pierres de leurs sépulcres et vont courir les champs. Il n'est pas un paysan qui n'affirme s'être trouvé, une fois au moins, en face d'un monstre qui devait être une chimère ou un dragon échappé de l'enfer et qui l'a fort épouventé...

Il n'y a guère qu'en Bretagne où l'on ajoute encore foi à des légendes aussi simples; mais ce n'est ni par faiblesse d'esprit, ni faute d'instruction. Le spectacle de la mer est fait pour impressionner les cerveaux les plus forts et l'on comprend aisément qu'un peuple de marins, dont la vie se passe en barque, c'est-à-dire dans la perpétuelle menace du cahos des éléments, soit porté à se complaire dans le domaine de l'irréel. Pour le Breton, la mer a une âme: elle vit, chante, se fâche. Il y a dans ses nappes vertes tout un monde de géants et de fantoches qui se meuvent. Tous ces géants et fantoches ont leur nom et leur histoire. Ce sont eux qui font à leur gré le beau temps et la tempête et qui découpent sur des métiers magiques la dentelle dont s'orne la crête des vagues... Ex-

plication merveilleuse de l'inexplicable.

Mais si la légende a son excuse au Pays d'Armor, elle paraît incompréhensible dans une région comme le Bocage, où la vie est calme et l'horizon immobile. La Nature champêtre a elle aussi, il est vrai, sa magnificence qui déconcerte et le charme qu'elle dégage porte à la rêverie. Du moins n'a-t-elle plus rien de mystérieux pour qui veut l'étudier.

L'état de quasi-sauvagerie dans lequel vivent encore les paysans de Bocage explique leur mentalité. Ils sont en quelque sorte exilés du reste du monde, enfermés dans une ceinture de collines comme derrière une triple rangée de citadelles que la civilisation moderne est impuissante à franchir. Sans doute, chaque commune possède son école, mais les enfants ne la fréquentent guère. L'instituteur est un peu considéré comme un paria par les familles: est-ce qu'il est nécessaire d'apprendre à lire pour semer son champ ou bûcher des chênes?... Les rudes travaux des fermes épuisent tout ce qu'il y a d'énergie dans la race. Dès quatre ans, les enfants sont bergers. Aussitôt qu'ils en ont la force on les met à la charrue. Et ils grandissent ainsi, toujours attelés aux grosses besognes musculaires, et le corps si brisé de fatigue que leur cerveau n'a plus les moyens de penser.

On ne s'imagine pas jusqu'où va leur ignorance de toutes choses. Vous feriez hausser les épaules aux Paysans en leur disant que la Terre est ronde et que les étoiles du ciel sont des mondes habités peut-être comme le nôtre. Vous seriez exterminé en revanche si vous osiez prétendre devant eux qu'une prière psalmodiée avec ferveur dans une église n'a pas la vertu de détourner du Pays la grêle ou les épidémies.

Ils conservent pieusement les traditions reçues des ancêtres. Ce que "les vieux" ont dit est sacré: on n'en saurait discuter la vérité. Les soirs d'hiver, autour d'une flambée de javelles,

ils font le cercle et écoutent avec recueillement parler l'aïeul.

Celui-ci d'une voix chevrotante narre les histoires fantastiques que ses pères lui ont raconté autrefois. Il dépeint les jeteurs de sort et les sorciers. Il explique que certaines gens ont le mauvais oeil et que si vos regards se croisent avec les leurs, une seule fois, à un tournant de rue, vous êtes sûr de mourir dans l'année. Il conseille de dessiner au badigeon sur la porte des bergeries une grande croix blanche, afin d'éloigner la clavelée. Puis on se sépare, après avoir récité en commun la prière.

La veillée, c'est l'école du Paysan. Jean, ainsi que ses pareils, s'y était formé—ou déformé, comme dirait un psychologue. On ne s'étonnera donc plus qu'il eût peur des revenants.

VII

Comme les désemparés qui se raccrochent à chaque épave, l'oncle avait cru puiser dans cet entretien un réconfort contre sa propre faiblesse...

Il lui était arrivé ce qui arrive souvent au naufragé: l'épave, impuissante à soutenir l'homme, coule avec lui au plus profond du gouffre et la lutte contre l'élément reprend plus impitoyable...

Maintenant, dans la chambre silencieuse où dormaient Jane et son enfant, l'oncle, le coeur serré, envisageait le présent comme peuplé de nouvelles épouvantes... Il n'avait pas songé à la crédulité des paysans dont les cerveaux primitifs sont fermés à la raison. Il ignorait que les vieillards, en racontant avec des mines graves leur longue existence, ne tremblent pas plus fort au souvenir de l'Année terrible qu'à l'évocation du soir d'hiver où, dans la clairière des morts, ils ont surpris la ronde du sabbat, menée par toutes les sorcières de la Terre...

Jean l'avait dit: on avait trouvé dans ce pays des squelettes qui furent identifiés, mais nul jamais n'éclaircit

le mystère de ces morts anormales... A voix basse, dans le calme des veillées, on s'était confié ses soupçons:

— "Les revenants !... les revenants !..."

Les cadavres, pieusement ensevelis, ne s'étaient jamais levés de leur tombe pour réclamer vengeance et la justice, ignorante ou paresseuse, n'avait pas jeté les yeux par là...

On pouvait donc mourir ici, étrangement, terriblement, sans que nul n'osât s'en étonner... On pouvait donc en vain crier à l'aide et jeter sa clameur déchirante à tous les échos. Les hommes, au lieu d'accourir, se détourneraient. Il n'y aurait pas de regards pour voir votre agonie, pas de coeur pour vous plaindre, pas de bras pour vous venger. C'était pis que la solitude, c'était l'abandon. Affreuse aberration des superstitions!... Le couteau levé cherche une victime: fermez les yeux! tournez la tête! l'assassin est un fantôme, c'est-à-dire le néant, l'ombre, le mystère que nul n'a le droit de sonder, et si les blés dans un endroit poussent plus drus et plus dorés, n'y remuez pas la terre: vous y trouveriez des ossements et cela porte malheur!...

L'oncle, dans son état d'énervement, se trouvait enclin à amplifier déraisonnablement les choses... Maintenant le péril lui apparaissait plus grand encore qu'il ne se l'était imaginé. Ce n'était pas seulement le crime qui était possible, c'est l'impunité qui était certaine. Quelle fortune inespérée pour tenter l'esprit d'un monstre!... N'avait-il pas été inconscient, en vérité, quand il s'était isolé ainsi dans cette plaine perdue, comme si l'isolement était un refuge?... Il s'était fait le prisonnier de la nuit. Il s'était livré pieds et poings liés à l'ennemi. Après Charybde c'était Scylla; après la tempête, la barque qui fait eau de toutes parts; après le précipice, l'avalanche...

Tout-à-coup un malaise le prit... Ses forces étaient à bout. L'épouvante s'amusait avec sa tête, avec son coeur, comme l'enfant s'amuse avec ses billes. Des visions étranges passaient de-

vant ses yeux. L'obscurité autour de lui se peuplait de formes rampantes. Il avait des couleuvres sous les pieds et des serpents sur la tête... Puis, ce furent des spectres qui surgirent, halelants, horribles, grimaçants: celui-ci avait sur la face le rictus de Barkley; celui-là portait les cheveux noirs de Barkley, cet autre les prunelles flamboyantes de Barkley... Barkley toujours!... L'âme de cet homme animait ces fantômes... Tout l'enfer était là, tous les damnés, tous les démons, dont les griffes ouvertes semblaient prêtes à saisir leur proie.

Rimbaud, les pupilles dilatées, regardait cela et sentait venir la folie...

Bientôt son cauchemar se compliqua. Des bourdons assourdissants remplirent ses oreilles comme si mille tocsins avaient retenti à la fois... Alors, dominant le tumulte vertigineux, venu de très loin, du coeur de la nuit lugubre et froide, il lui sembla percevoir, roulant d'échos en échos, le hurlement suprême d'une bête agonisante...

— "Mon dieu!... mon dieu!..."

La tête dans ses mains, à deux genoux, il s'éroula sur le tapis, psalmodiant au-dedans de lui la prière fervente de ceux qui vont mourir...

Des sanglots déchirèrent sa gorge. Vertu bienfaisante des larmes! Ce lui fut un soulagement immédiat de pleurer ainsi, comme un enfant...

Il se releva: les visions avaient disparu et le tocsin faisait silence... Il voulut reprendre courage... Pourquoi n'est-il pas possible d'enchaîner la confiance dans son coeur pour qu'elle ne le quitte plus jamais?... Il s'accusa d'avoir été pusillanime: est-ce que cela existe, les fantômes? Hélas! depuis combien de nuits, jouet des mêmes transes, était-il resté ainsi debout, se torturant l'esprit par mille suppositions absurdes? Il se répéta mentalement ce qu'il disait à Jane quelques heures auparavant:

— "Il faut se faire une raison..."

Et il résolut d'être fort: il n'y a pas d'autre raison sur la terre...

Toutefois, comme si la maison eût

été vraiment entourée de malfaiteurs qui eussent guetté, pour donner l'assaut, l'instant où ses habitants seraient endormis, il n'osa souffler la lampe, ni se retirer dans sa chambre...

Il s'assit dans un fauteuil, au chevet de Jane. Mais il eut peur bientôt que l'immobilité ne le conduisit insensiblement au sommeil... Alors il se leva, s'astreignit à marcher de long en large, sursautant au moindre bruit, frissonnant de froid, défaillant malgré lui à certains moments...

L'Aurore le surprit ainsi.

VIII

Ce matin-là, dès son réveil, Jean, suivant son habitude, revêtit sa cotte de travail et, prenant sa bêche, descendit au jardin.

Sur le seuil, il s'arrêta un instant, humant l'air à pleins poumons et consultant le ciel où le jour levant effeuillait des roses.

— "Une belle journée!" — murmura-t-il avec satisfaction.

Distraitement, il suivit une allée et s'arrêta devant une plate-bande.

Comme il allait planter la bêche en terre, il poussa une exclamation:

— "Qu'est-ce que c'est que ça?"

Sur le guéret fraîchement remué, il venait d'apercevoir une chose étonnante.

Il se frotta les yeux comme s'il avait craint d'être le jouet d'une illusion... Mais non... Il y avait bien là, devant lui, des traces rouges qui couraient sur le sol, maculaient l'herbe, épandues ici en fines gouttelettes et plus loin formant de grosses éclaboussures.

Il se pencha pour mieux voir.

— "Du sang!"

Pour cette cervelle obtuse, le phénomène était inexplicable.

A ses pieds, il remarqua que la terre était profondément labourée... De mètre en mètre, les massifs, les allées étaient bouleversés pareillement, surtout dans les endroits où les éclabous-

sures rouges étaient le plus larges...

Est-ce qu'on s'était battu dans le jardin, pendant la nuit?

Tout mystère apparaissait à Jean comme un danger.

Peut-être, évoquant les souvenirs de la veille, se dit-il qu'une randonnée de sorcières avait dû passer par là et qu'il était prudent de ne pas s'y attarder. Son premier mouvement fut de rebrousser chemin. Mais il songea que l'Aurore était levée, que l'heure des maléfices était passée, et qu'en somme reculer serait une poltronnerie.

D'un pas hésitant, il suivit la trace rouge.

Où allait-elle le conduire? Quelle vision sinistre allait se lever devant lui? Des histoires tragiques, qu'on lui avait contées autrefois, lui revenaient en mémoire... En une nuit, des jardins étaient changés en cimetières, des étés en hivers, des vivants en morts... N'allait-il pas être le témoin d'une horreur semblable? N'y avait-il pas, près de là, dans un fourré, un cadavre qui dormait, une carcasse vide sucée jusqu'aux moëlles par les vampires?...

Quiconque eût tremblé en face d'une telle appréhension!

Jean pensa appeler son maître : à deux, on a plus de courage. Mais la maison, vers laquelle ses yeux se tournèrent, lui apparut si endormie derrière son rideau de vignes qu'il n'osa troubler sa tranquillité!

Il continua timidement sa route, se courbant de temps en temps pour s'assurer que les gouttelettes rouges marquaient la terre. Peu à peu sa crainte devenait malaise, son hésitation épouvante. En vain, essayait-il de réagir. Il éprouvait la sensation pénible d'un vide du cerveau, comme si tout à coup il fût devenu incapable de penser et de comprendre. Une oppression faisait râler le souffle dans sa gorge et ses jambes flageolaient sous lui...

Il s'arrêta à nouveau et, d'un revers de main, essuya la sueur qui mouillait ses tempes.

Un secours inattendu lui vint. Le premier rayon de soleil crevant le

manteau rose de l'Aurore incendia la plaine d'une lueur fulgurante. Le soleil tient compagnie, avait-il dit. Comme d'un coup de baguette, les mille détails des choses surgirent de la pénombre. Des vols d'oiseaux rayèrent le ciel. Jean respira largement. Ses yeux n'ayant pas quitté la piste sanglante, il put se rendre compte qu'elle aboutissait au buisson le plus proche, formant haie autour du jardin.

C'était là, derrière ce bouquet d'épines, que le mystère était caché, si mystère il y avait.

Si près!... Il n'avait qu'à étendre le bras pour y toucher!... Sans bouger, il considéra le buisson avec méfiance. Rien d'anormal alentour... Un peu rassuré, il se risqua à faire un pas en avant, s'efforçant de plonger du regard entre les branches...

Alors, il vit cette chose extraordinaire : le buisson s'animait ! feuilles et branches s'entrechoquaient avec de rudes froissements... Quelque chose de vivant s'agitait là-dessous.

— "Fox!"

Fox! C'était Fox en effet qui surgissait de la haie... Jean ne savait plus que penser! Il croyait trouver une chimère, un monstre, un dragon. Il trouvait Fox. Oh! non pas le Fox de la veille, frétilant, caressant fougueux. Les animaux aussi ont une physionomie. Celui-ci comme s'il venait d'être battu, se traînait à terre en rampant. Il lèche les mains de l'homme avec de courts gémissements. Puis aussitôt il retournait au buisson et l'on entendait encore sous les branches sa plainte étouffée.

Dix fois, il recommença ce manège.

Ses yeux, au fond desquels l'éclair fauve semblait éteint, se fixaient sur Jean avec une expression impossible à rendre... Était-ce de la prière, était-ce de la crainte ou de la souffrance que traduisait ce regard de chien?...

Jean, indécis, flattait Fox de la main... Comme si l'animal avait pu lui répondre, il l'interrogeait, la voix mal assurée :

— "Qu'y a-t-il donc dans ce buis-

son?"

Vraiment, il n'osait s'en assurer lui-même!

Cependant, la plaine de tous côtés se prenait à revivre. Des Angelus sonnaient, répercutés par l'écho, et leur tintement cristallin se mêlait au gazouillis des alouettes saluant le jour. Aussitôt, ce furent des voix d'hommes qui s'entendirent, des voix robustes qui tout là-bas envoyaient au ciel à plein gosier le rude refrain des laboureurs. Les paysans, le coeur allègre et l'âme heureuse, se rendaient au labeur quotidien... Après le soleil, les créatures.

Jean ne se sentait plus seul! Sans qu'il cherchât à s'expliquer comment, la quiétude complète lui revint. Il eut honte de sa faiblesse et marcha droit au fourré.

Entre les branches, il fouilla de la main, à tâtons, et toucha quelque chose de froid.

Avidement, il élargit la trouée, insensible aux morsures des épines.

Alors, sur une jonchée de feuilles mortes, il vit un corps étendu, un corps de bête rigide, figé dans l'immobilité de la mort.

Stupide de surprise, il venait de le reconnaître:

—"Rip!..."

Et ne comprenant pas, mais se souvenant du hurlement sinistre qui, la veille, avait déchiré la nuit, il se releva et se signa de nouveau, sans savoir pourquoi, par prudence peut-être...

IX

Qui fut bien étonné du trouble de Rimbaud en apprenant la sinistre découverte? Ce fut Jean. Le domestique mit ce trouble sur le compte de l'attachement du maître pour l'animal et, tout en haussant les épaules, il sourit au-dedans de lui de cette faiblesse commune aux gens de villes.

—"Ça s'oubliera"—conclut-il.

Et il pensa qu'on n'en parlerait plus.

Jugez de sa surprise quand il vit que Rimbaud, non content d'avoir examiné minutieusement le corps de Rip, essayait de reconstituer, en suivant les traces de sang, les circonstances dans lesquelles il avait été tué.

C'était se donner beaucoup de mal pour peu de chose!

Le pis était qu'en poursuivant ses investigations, d'oncle manifestait une inquiétude de plus en plus fébrile.

Qu'avait-il donc découvert qui pût l'émouvoir à tel point?

Jean ne pouvait savoir. Jean avait tort de hausser les épaules et de sourire.

Si Rimbaud avait comme chacun ses faiblesses il ne pêchait point par excès de sensibilité; sa carrière même d'avocat, au cours de laquelle il s'était familiarisé avec les passions humaines avait trop durci son coeur pour y laisser place à des sentiments pusillanimes.

Non. Son inquiétude était d'un autre ordre. Elle ressemblait aussi peu à celle que Jean lui prêtait que la goutte d'eau ressemble à la mer.

Tout de suite, on l'a deviné, la mort de Rip lui était apparue comme la continuation de l'oeuvre des puissances inconnues acharnées à la poursuite de Jane... Etre fort, se raisonner voilà des mots, mais, qu'est-ce que les mots en face des événements? Instabilité des serments humains! Ses belles résolutions s'étaient évadées en fumée. Il s'était juré de ne plus désespérer et voilà que dans la tête le désespoir sonnait son glas plus fort que jamais!... Maintenant, en effet, le danger était patent. Il n'avait plus le droit d'en douter. Il en tenait la preuve matérielle. La mort de ce chien avait été voulue, qui sait? peut-être préméditée, et quel campagnard de ce pays pouvait en être accusé avec une apparence de raison?... Non! il n'était pas possible de s'y méprendre: Rip avait payé sa rançon à Barkley! Une balle de revolver, extraite de la plaie, confirmait cette conviction, les braconniers ne possédant comme armes, à de très rares ex-

ceptions, que des fusils à pierre.

Mais où? mais comment le drame s'était-il produit? Les traces sanglantes, que Rimbaud suivit jusqu'au bout, le conduisirent au pied du coteau boisé sur lequel la journée précédente, il avait perçu la rumeur des cognées...

Très pâle, sûr désormais que la balle meurtrière était partie de cet inextricable fourré, tendu comme un lacet autour de la Clairière des morts, Rimbaud rentra à la maison.

—“Cette nuit”—dit-il à Jean— “il faudra enchaîner Fox dans sa niche.”

C'était, pensait-il, le moyen de lui éviter le sort qu'avait subi Rip: nul n'oserait venir l'égorger devant la porte de son maître.

Il ne pouvait prévoir l'avenir!

Puillil rejoignit Jane dans sa chambre et causa longuement avec elle.

Décidément, les prévisions de Rimbaud au sujet de la jeune femme se réalisaient à merveille. Qui eût vu Jane vingt-quatre heures plus tôt aurait eu peine à la reconnaître. Sa pâleur avait disparu. Ses yeux mornes s'étaient éclairés d'une lueur ardente. Sa lassitude même, cette éternelle fatigue qui lui venaient du dégoût de la vie s'étaient dissipées. Alertes et vives, les veines gonflées et la poitrine palpitante, elle allait et venait, avide d'air, de lumière s'oubliant dans une dépense étourdissante de paroles. Avec des élans de passion infinie, elle caressait son enfant et la petite Aimée, sevrée si longtemps de tendresses maternelles aussi exubérantes, souriait d'extase sans rien dire, trouvant bon d'être ainsi cajolée...

Dès qu'elle vit son oncle, Jane lut sur son visage la tempête intérieure à laquelle il était en proie. Posant l'enfant dans son berceau elle vint s'asseoir auprès de Rimbaud et d'un regard impérieux, l'interrogea.

Par le menu, Rimbaud lui conta l'évènement du matin, les observations qu'il avait faites et les réflexions qu'elles lui avaient suggérées...

Au fond de lui-même, il s'applaudissait de voir que Jane vibrerait en l'écou-

tant et que ses prunelles se chargeaient d'éclairs... Oh! oui! sauvée! tout à fait sauvée, elle l'était à présent! Et avec quel soin pieux se chargerait-il d'entretenir, d'attiser la haine dans cette jeune âme enfin réveillée! Pour mieux atteindre son but, il comprimait l'angoisse en son cœur, ne laissant éclater que la colère; comme ils se vengeraient, elle et lui, dès que l'occasion serait propice!

—“Dieu est juste, ma petite: il rendra ce démon à l'enfer!...”

Ce démon, c'était Barkley. Il ne prononça pas le nom, mais Jane le comprit quand même.

L'oncle ne put s'empêcher de diriger les yeux vers la panoplie accrochée à la muraille et qu'il avait eu la prudence d'apporter de Paris. Il se trouvait là des armes de toute espèce. À côté des sabres et des baïonnettes, des fusils et des carabines fraternisaient avec de lourds chassepots. À droite et à gauche, disposés en croix, deux paires de revolvers flamboyaient dans un rayon de soleil...

Le regard de Rimbaud était éloquent!

Jane tourna la tête vers la panoplie, et sourit.

Sans dire un mot, ces deux êtres venaient d'échanger une grave pensée.

Oh! sans doute, ce ne serait qu'à la dernière extrémité qu'on aurait recours aux balles pour se défendre!... Le désir de la vengeance ne pouvait faire germer dans ces cerveaux honnêtes l'idée d'un guet-apens froidement conçu et prémédité. Ils songeaient seulement à ceci: c'est qu'au pis-aller, s'il fallait du sang, ce serait tant pis pour Barkley, et que la conscience des meurtriers resterait pure...

Est-ce qu'il existait d'ailleurs un moyen d'arrêter la Destinée en marche?... À Paris, où le grouillement des foules est intense, il était permis d'espérer, par une fuite prudente, se soustraire aux persécuteurs. Dans cette campagne c'eût été folie d'y songer.

Il fallait donc se résigner, se tenir

sur ses gardes, et attendre les événements.

L'oncle, après tant d'hésitations, se surprenait lui-même de se découvrir tout-à-coup tant de fermeté. Était-ce parce que, à la façon du sanglier, il se sentait le devoir de se dresser en face de lui de toute son énergie? Était-ce parce qu'il se rassurait lui-même en s'évertuant à ne pas effrayer Jane?

Peut-être, uniquement, la guérison de la jeune femme avait-elle retrempé le moral du vieillard: longtemps isolé dans son effroi, celui-ci trouvait maintenant à côté de lui une aide précieuse et réconfortante, et l'angoisse est comme la souffrance qui vous écrase quand vous êtes seul à la subir et qu'on supporte aisément quand elle est partagée.

X

Après les heures étouffantes de la canicule, pendant lesquelles l'homme repose derrière les volets clos, il descend du Ciel une brise rafraîchissante qui vous enveloppe et vous grise comme une caresse de femme. Alors, la campagne s'arrache à sa torpeur. Êtres et choses se réveillent. Des bouffées d'air parfumé emplissent les plaines tandis que de tous côtés chantent les feuillages, sifflent les merles, bruissent les blés, avec l'indécise harmonie d'un lointain orchestre.

Cette heure de charme, demi-crépusculaire, surprit Rimbaud accoudé à sa fenêtre, le front soucieux, les yeux vagues: pour la millième fois, il ressassait les pensées confuses éparses en lui.

Tout à coup, le tressaillit, leva la tête. Là-haut, sur le coteau, le bruit mystérieux venait de recommencer à taquiner l'écho, et s'accélérait, farouche, comme un halètement précipité de la forêt.

Ainsi, il était éerit qu'il n'aurait pas une minute de calme! Après une inquiétude, une autre inquiétude; après une menace, une autre menace... Est-ce

qu'il était possible de vivre dans ces conditions?

Le vieillard, brusquement, ferma sa fenêtre: le bruit sinistre fit trembler les vitres et sembla doubler d'intensité. Cela avait l'air d'un défi.

— "Soit!" dit Rimbaud.

Et, répondant sans doute à une question intérieure, il ajouta:

— "Pourquoi pas?"

Il décrocha son fusil, le jeta en bandoulière sur ses épaules et sortit.

Sa résolution était prise: il voulait savoir! Il voulait arracher son secret à la forêt!

Sous le soir tombant, où les choses s'estompaient comme au travers d'un rideau de gaze, à pas de loups, il se dirigea vers le coteau.

En traversant le jardin il hêla Jean, mais en vain: ce rustre fût allé n'importe où, sauf à la Clairière des Morts, à l'heure des farfadets et des lutins...

Alors Rimbaud déchaîna Fox et s'éloigna, suivi du molosse.

En quelques minutes, il atteignit à la lisière du fourré.

A vrai dire, c'était une forêt vierge qui commençait là. L'enchevêtrement des lianes et des troncs y était tel qu'on eût dit que jamais être humain n'y avait pénétré.

Rimbaud n'y prêta pas attention... Tout près, derrière l'épais rideau de sapins, il percevait maintenant, distinct et cadencé, le martellement des cognées... La vérité était là, à deux pas de lui. Qu'allait-il apprendre! Il s'étonnait que son approche n'eût pas troublé les artisans ténébreux; n'avaient-ils donc nulle raison de la craindre?

Par mesure de prudence, il arma son fusil et le tint prêt à faire feu.

Déjà Fox avait disparu sous bois. Sur ses traces, Rimbaud se glissa dans une sente obscure, pareille à un étroit tunnel de verdure creusé au flanc du coteau: il n'avait pas le choix des passages. Celui-ci, sauvage et raviné, semblait fait pour les animaux bien plus que pour les hommes. Les ronces et les racines qui l'encombraient rendaient

l'ascension pénible et souvent le sol abrupt, où les aiguilles de sapin formaient un tapis glissant, fuyait sous les pieds. Il fallait n'avancer qu'avancer qu'avec une extrême prudence, ramper parfois, et se hisser en se raccrochant aux branches basses, pour éviter une chute qui aurait pu être dangereuse.

Après quelques minutes de laborieuse escalade, Rimbaud s'arrêta, essoufflé, pour respirer...

Vraiment, en ce moment, il était aussi isolé que l'homme enseveli sous la terre. A droite et à gauche, le fourré se resserrait étroitement sur lui et les frondaisons épaisses formaient au-dessus de sa tête une voûte impénétrable. Jamais un rayon de soleil n'avait filtré dans cet endroit, où, malgré la chaleur de la saison, il faisait froid comme dans les caveaux. N'était-ce pas téméraire à lui de s'être aventuré dans une telle escapade?

Car l'ennemi caché qu'il cherchait à démasquer aurait pu le surprendre en ce lieu et l'égorger impunément. Nulle trace du forfait n'eût survécu : c'eût été simplement une tragédie de plus qu'on eût mise à la charge des revenants.

Rimbaud était trop absorbé pour se représenter son imprudence. L'oreille tendue vers les bruits suspects, il s'oubliait, figé dans une attentive immobilité. On travaillait dans cette futaie avec une ardeur surprenante... Pas un éclat de voix, pas un soupir ne s'entendaient ; la chute répétée du fer sur le bois troublait seule le silence. Les hommes qui se cachaient là devaient avoir des muscles de fer et des poitrines de Titans!... En vain, le vieillard essayait-il de les apercevoir : le rideau d'arbres se fermait, impénétrable, sur eux.

Et tandis que les minutes continuaient leur marche et que la nuit, peu à peu, descendait plus profonde, l'œuvre sauvage s'accélérait, réveillant les chouettes, ces reines de l'ombre... Un sourd frisson faisait trembler la forêt et la brise, lugubrement, gémissait sa complainte dans les branches.

Rimbaud, inconscient de la fin de l'heure, écoutait toujours, de toutes les forces de son être... Maintenant un engourdissement le prenait à rester ainsi immobile.

Il était temps d'en finir.

Une plainte stridente à quelques pas de lui, l'arracha brutalement à sa torpeur.

Il bondit comme frappé de la foudre : douloureusement la plainte sinistre avait résonné en lui... Il se souvenait d'avoir entendu la même, la veille!... Fox!... C'était Fox agonisant qui hurlait à la mort!... sans doute, le molosse égorgé gisait dans l'herbe. Que s'était-il passé?... Quel drame venait de se jouer!...

Rimbaud, d'un grand geste, écarta les branches qui barraient le sentier...

S'il avait eu le pouvoir de réfléchir, il aurait peut-être reculé... Mais les facultés de son cerveau étaient anéanties : il ne pensait plus même à trembler... Il s'élança en avant, crispant nerveusement ses doigts sur l'acier du fusil...

Une liane qui s'enroula autour de sa cheville arrêta son élan... Il vacilla sur ses jambes, mais, d'un suprême effort brisant le lien qui l'entravait, il alla rouler dix pas plus loin dans une place vide entre les cyprès...

Il était dans la Clairière des morts.

— « Mon Dieu!... »

Déjà il s'était relevé, mais il chancelait à nouveau.

Le spectacle qu'il avait devant lui dépassait en pouvante tout ce que l'imagination peut concevoir.

Jean avait-il donc dit vrai? Ou n'était-ce pas plutôt les choses qui s'habillaient ainsi à plaisir, dans cette falote tombée de nuit, d'une apparence terrifiante?... Allons donc! Est-ce que les fantômes ont jamais existé ailleurs que dans les contes? Est-ce que les squelettes ont coutume de quitter leurs tombes au crépuscule, pour aller courir le monde?...

Pourtant, c'était bien autour de Rimbaud, la ronde échevelée des morts qui tournoyait... Sous les suaires blancs,

flottant au vent, les os saillaient, se heurtant avec d'effroyables craquements, tandis que dans les crânes irradiaient d'étranges prunelles... Ils étaient là plus de vingt, emportés dans une randonnée mi-terrestre, mi-aérienne : leurs pieds frappaient le sol avec un bruit farouche—oh ! ce bruit, toujours le même ! était-ce celui-là qu'il avait pris pour le heurt des cognées contre les chênes ?—et les corps rebondissaient jusqu'à la cime des arbres, puis retombaient pour remonter encore.

Le vieillard, dont la raison s'effondrait, poussa un cri lamentable... Oh ! ce cri rauque, déchirant, comme il résonna dans la forêt !... Que voulait-il dire ? Était-ce un appel désespéré ? Était-ce l'expression suprême de la terreur ? Il se termina par un long éclat de rire, de ce rire dément qui a l'air d'un

hoquet et qu'on ne peut entendre sans éprouver un malaise... La surprise avait été trop inattendue, la commotion trop violente. Rimbaud, dont l'état de nervosité était déjà extrême, n'avait pu se ressaisir : il avait senti éclater sa cervelle... le vertige l'avait pris... Il était fou !

Fou ! Quelle chose horrible ! Maintenant, il fermait les yeux, comme pour se soustraire à l'atroce vision... Puis, le sang soudain glacé, la tête remplie de bourdons, à toutes jambes, il s'enfonçait à nouveau dans le fourré dont il venait de sortir et, de roc en roc, de futaie en futaie, dégringolait jusqu'à la prairie, ne sentant pas les ronces qui lui mordaient la chair, ni les branches qui lui balafrèrent le visage...

DEUXIEME PARTIE.

Le Médecin Barkley

I

L'impression qu'on éprouvait en se trouvant pour la première fois en présence du médecin Barkley était loin d'être favorable.

Instinctivement, on se reculait.

Cet homme n'avait pas cet abord franc et cordial qui attire la sympathie. Son regard sévère se posait à peine sur vous. Était-ce indifférence ou mépris ? on ne l'avait jamais entendu adresser à personne une parole avenante de bienvenue. Quand on touchait sa main, on la trouvait froide comme un glaçon.

—Etrange nature !—murmurait-on.

Et si les yeux détaillaient sa person-

ne, on s'étonnait qu'avec un tel air de suffisance, disaient les uns, une telle fierté disaient les autres, il fut aussi commun que le plus commun des mortels. Ni distinction, ni prestance, rien de cette noblesse d'allures qui trahit l'aristocratie.

Trop grand et trop mince, le corps voûté par une lassitude précoce, il avait cette gaucherie des gestes qui caractérise les gens des campagnes. La longue redingote noire dont il s'affublait ajoutait à l'inélégance de sa démarche.

Barkley ne souriait jamais. Son visage blême, qui barrait une forte moustache brune, vivait seulement par la perpétuelle mobilité du masque et l'é-

clair des regards qui semblaient recevoir une étincelle.

Involontairement il faisait songer à ces contes du vieux temps où les médecins, suppôts du diable, s'attelaient avec les sorciers à des besognes infernales.

Il ne rachetait pas cette infériorité physique par la supériorité de l'esprit. Dans les salons où il fréquentait, il n'était pas réputé comme causeur aimable; on ne citait de lui aucun trait.

Sombre et taciturne, il cherchait les coins obscurs et s'isolait, les yeux fixes, comme s'il n'eût éprouvé de jouissance qu'à s'oublier dans une contemplation intérieure.

De quelle famille était-il issu? Quel pays l'avait vu naître? Quel hasard l'avait jeté lui si déplacé dans ce milieu, au tourbillon de la vie parisienne. Personne, dans son entourage, n'aurait su le dire.

Un jour quelqu'un l'avait introduit dans ce monde de viveurs et d'évaporés où les sympathies font la cour à la fortune et se ruent vers elle, éblouies comme les papillons au feu des lampes. Or, Barkley passait pour être riche, immensément: sa prodigalité lui avait valu cette renommée... Outre l'hôtel qu'il occupait avenue du Bois, il entretenait toute une armée de laquais à ses gages, roulait carrosse et s'habillait chez les premiers faiseurs. C'en était assez et plus qu'il n'en fallait pour être accueilli partout à coeurs ouverts. Là se bornait ce qu'on savait de son histoire.

Nul ne s'inquiéta de rechercher d'où provenait l'or qu'il semait à pleines mains: approfondir le pourquoi et le comment des choses est une fatigue. Nul ne s'étonna que certains jours, le visage au masque impénétrable fût plus pâle que de coutume, ni qu'une lueur plus fauve allumât les prunelles: les gens du monde ont l'habitude de ces états fébriles qu'ils mettent sur le compte d'une orgie un peu prolongée.

Pour tous, l'honneur de Barkley était au-dessus des soupçons!

Pourtant si, une nuit, à l'issue d'une

de ces soirées mondaines assiduellement fréquentées par la société select, quelqu'un s'était attardé à suivre les traces du médecin, il n'aurait pas été peu surpris de ce qu'il aurait découvert.

Barkley—chose étonnante!—ne rentrait pas à son domicile. Barkley s'en allait tout seul à pied par les rues, comme un simple gueux. A pas rapides, vers les hauteurs de Montmartre, il s'acheminait, frôlant les murs, le col du pardessus relevé très haut, comme s'il eût voulu protéger son visage contre les regards indiscrets.

Sur son passage, de Notre-Dame de Lorette à la place Blanche, le rire fusait par les fenêtres grandes ouvertes des maisons de nuit, pailletées de lumières, autour desquelles courent les rampes électriques comme des enfilades de perles au cou des coquettes... L'accord assourdi des violons que martelait l'archet des tziganes arrivait jusqu'à la rue, comme une invite au plaisir...

Devant les façades flamboyantes, sous le rire gouailleur des pierreuses, Barkley passait sans tourner la tête.

Sa pensée était ailleurs.

Très vite, il franchissait la ligne des boulevards extérieurs et s'enfonçait dans l'ombre des ruelles étroites qui zigzaguent entre d'informes bicoques.

Tout là-haut, vers quelque bouge juché au sommet de la Butte, il se hâtait avec une impatience d'Amoureux qu'attend une bonne fortune...

Au fond d'un cul-de-sac, une porte basse s'ouvrait et se refermait mystérieusement: Barkley disparaissait derrière elle et la rue retombait au silence...

A quel mobile obéissait cet homme en s'aventurant dans ces parages? Vers quel rendez-vous accourait-il dans ce logis borgne dont les murs balafrés suaient la vétusté et la misère?

Il y a des mystères que l'esprit est impuissant à s'expliquer. Ce goût de Barkley pour une promiscuité douteuse, s'il avait été découvert, aurait autorisé toutes les hypothèses. Il aurait aussi aidé à comprendre le caractère

de l'homme et le pli dont le souci stigmatisait son front... Barkley n'était pas heureux. Le hanne-ton fatal s'était logé dans sa cervelle. Il y avait dans son existence une chose inouïe qui lui fermait à jamais la route de la joie et du soleil...

II

S'il y avait eu quelqu'un pour pénétrer le secret des consciences, voici ce qu'il aurait lu dans celle de Barkley.

Oh! comme cet homme se fût révélé à lui sous un jour inattendu!

Il y aurait lu cette volonté impérieuse qui, depuis l'adolescence, avait dirigé tous ses actes et enchaîné son esprit dans le cercle étroit de l'idée-fixe: la volonté d'être riche!

Barkley, pour de l'or, aurait vendu son âme et prostitué son corps. L'or était l'idole de sa vie. Le jour, sa joie était de s'aveugler de ses rayons. Il avait besoin d'or comme le misérable a besoin de pain. La nuit, son sommeil était troublé par des cauchemars étranges: des Pactoles étincelants bondissaient autour de lui et l'emportaient dans leurs flots... Or, dans sa pensée, cela voulait dire Dieu. Il l'adorait! Il était prêt à n'importe quels sacrifices pour se le rendre favorable...

Hélas! la Destinée semblait se rire de sa volonté.

On le croyait millionnaire. En réalité, ses capitaux n'existaient guère qu'en songe. Il vivait sur des revenus dont la source était obscure et intermittente. Là était la grande souffrance qui le minait. Oh! quand donc aurait-il assuré la quiétude de son avenir? Quand donc aurait-il achevé l'édification d'une fortune qu'il voulait colossale?

Le passé de Barkley expliquait son ambition.

Ce passé que nul ne connaissait, dont lui-même ne parlait jamais, s'était déroulé dans les affres de la plus ignominieuse détresse.

On supposait Barkley étranger: il

était parisien du sang le plus pur. Il était né dans ce coin perdu de Montmartre où le ramenait peut-être à présent la nostalgie de l'enfance.

Dès le berceau, il connut la faim et le foyer sans feu. A dix ans, il vit mourir son père, épuisé par le travail et les privations. Sa mère disparue peu après. Il demeura seul dans la vie de laquelle il n'avait tiré jusqu'alors qu'un enseignement: l'horreur de la misère.

Comme tous les parias, il dût martyriser son corps aux plus vils besoins matérielles. Il fut trimardeur aux Halles. On vit ce gamin ployé sous le faix des nuits entières, sans faiblir. Il avait déjà au fond de lui une petite étoile qui brillait. Sa conscience lui disait d'être fort et d'espérer et l'encouragement de cette voix intime décuplait son énergie.

Nul ne saurait dire au prix de quelles tortures physiques et morales il parvint à parcourir jusqu'au bout cette étape fatale. Il n'évoquait pas sans un effroi intérieur le souvenir de la mansarde qu'il habitait à cette époque. C'était une soupente à demi-éclairée d'en haut par une tabatière dont le cadre mal ajusté laissait passer la pluie et le froid, si basse qu'il fallait y ramper, si étroite qu'un homme avait peine à s'y mouvoir...

Durant deux années, il vécut ainsi, assommé de fatigue.

Enfin, il eut un accès de révolte. Malgré ses efforts, son existence toute entière, vouée au même labeur, ne suffirait pas à le sortir des bas fonds où la Destinée l'avait fait naître... Alors à quoi bon continuer à vivre, si c'était pour toujours souffrir?

A ce moment, le suicide lui serait peut-être apparu comme la seule issue possible si la petite étoile dans son cœur n'avait brillé plus fort, si la voix de sa conscience n'avait chanté avec plus d'inspiration que jamais son alleluia d'espérance... Non vraiment, il n'était pas encore à l'âge où l'on doit s'avouer vaincu!... Il s'était trompé dans sa voie, simplement. Il lui fallait réparer son erreur...

Mais vers quel horizon, vers quelle aurore s'orienter?

Cet enfant avait déjà la décision et la raison d'un homme. Puisque l'or ne venait pas à lui, il résolut d'aller à l'or.

Dans le cloaque de turpitudes et d'infamies où il croupissait, nulle appréhension morale ne pouvait le retenir : personne ne lui avait appris à distinguer le mal du bien. Il ne savait que ceci : c'est qu'il souffrait et que la souffrance est mauvaise et que la Destinée est injuste d'avoir créé, pour insulter aux pauvres, des gens qui mangent à leur faim et logent dans des palais...

Cette hantise de l'or lui fit perdre la tête et c'est ainsi qu'il commença son ascension vers le soleil.

Dans ses allées et venues nocturnes, il avait remarqué tout près des Halles, dans une rue étroite, un cabaret borgne où des hommes en habit venaient très souvent. Il avait appris que, dans une salle du premier étage, ces habitués se réunissaient autour d'un tapis vert et qu'alors c'était jusqu'à l'aube la sarabande folle et l'enivrante chanson des louis entrechoqués par des mais fébriles.

Un matin, son travail fini, il fit le guet, près de là, abrité sous un porche, et, d'un oeil anxieux, épia la sortie des joueurs... Il en vit passer plus de vingt d'humeur joyeuse, dont les rires sonores lui mordaient le coeur... Un sur-tout attira son attention : il portait une sacoche en bandoulière... Mon Dieu ! que cet homme devait donc être riche ! Qui aurait pu évaluer le trésor qu'il portait dans cette sacoche ?

Il revint le lendemain au même endroit... La Fatalité voulut que l'homme à la sacoche sortit seul, dans un instant où la rue était déserte... Que se passa-t-il?... Barkley lui-même n'aurait su le dire au juste, tant le déchaînement de ses passions lui enleva toute conscience...

Une heure après, il se trouvait seul dans sa mansarde. Il avait la sacoche entre les mains. Quand il l'ouvrit, il fut pris d'un éblouissement. Il y avait là dedans des billets bleus et des pièces

d'or plus qu'il n'en avait encore jamais vu!...

III

Ce fut le point de départ de sa fortune.

Il avait alors quinze ans—âge d'innocence, disent les poètes—tout l'avenir devant lui.

Peu à peu, avec la ruse d'un malfaiteur professionnel, afin de ne pas éveiller les soupçons, il modifia sa vie. Ses sorties nocturnes se firent de plus en plus rares. Puis un jour on ne le revit plus aux Halles. Il venait d'abandonner sa mansarde pour un sixième ensoleillé du quartier latin. Il avait décidément rompu avec la misère.

Un moment, il put se croire heureux. Sa nouvelle existence ressemblait si peu à celle de la veille ! Il était comme le forçat évadé du cachot, qui ne se lasse pas de regarder les fleurs, qui éprouve une jouissance intense à voir leciel et à respirer à pleins poumons... Il avait brisé sa carapace : la chenille en sortait papillon.

Cependant une nouvelle ambition prenait jour en lui, corollaire de son amour de l'or.

Il était sorti de la fange, soit. Mais au-dessus de lui il y avait encore, dans l'échelle sociale, plusieurs degrés à franchir. Après son aisance relative, il y avait la fortune, la vraie fortune qui est aujourd'hui l'unique gloire, et, après la fortune, il y avait encore l'honneur!...

L'honneur : qu'est-ce qu'il pouvait bien appeler ainsi pour oser y prétendre?...

Pour conquérir tout cela, il était insuffisamment armé.

Il se remit à l'oeuvre avec frénésie.

—“Travail! — chuchotait la voix de sa conscience.

Oh ! il ne s'agissait plus de reprendre le rude labeur manuel auquel se façonnent les corps d'esclaves. Non.

Maintenant que la satisfaction de ses besoins matériels était momentanément assurée, Barkley pouvait avoir des livres, cultiver son esprit, devenir savant... Il comprenait déjà que la science constitue un levier puissant pour élever les hommes.

Il se livra à l'étude avec passion, son amoralité lui permettant d'avoir l'âme en paix et de ne plus se souvenir de la nuit tragique où l'or était venu vers lui.

Il fréquenta les écoles, fut classé sujet exceptionnel, et les gens se prirent vite de sympathie pour cet orphelin dont ils ne soupçonnaient pas l'infamie. Sa tâche lui fut ainsi facilitée. Il trouva des protecteurs dont il oublia les noms dès qu'ils ne lui furent pas utiles. Il fit des études complètes.

Hélas ! la science ne nourrit pas celui qui la courtise.

Barkley avait à peine conquis ses premiers lauriers universitaires qu'une seconde fois l'angoisse de la misère faillit le terrasser à jamais... Il s'aperçut avec stupeur que la sacoche qu'il avait cru inépuisable était vide !...

Que faire ?

Recommencer à crever la faim et à grelotter dans un grenier ? Il ne pouvait s'y résigner... C'eût été retomber du Ciel à l'enfer... Allons donc ! Est-ce qu'il devenait lâche en face de l'adversité ? Est-ce qu'il n'y avait pas, de par, de par le monde, bien d'autres saches qui passent, la nuit, par les rues désertes et qui ne coûtent que la peine de les conquérir ?...

Son parti fut vite pris.

Le soir même, il était à l'affût.

Pour la seconde fois, il entendit un homme râler sous son couteau et son audace fut encore récompensée par un succès inespéré...

Ainsi il devint homme. Ainsi il reçut son parchemin de docteur en médecine.

Alors, il aurait pu gagner sa vie avec son art. Il était déjà trop profondément embourbé dans le crime pour avoir la possibilité de lui échapper...

Vraiment, après des années de richesse facile, il eût été étrange de le voir

s'asservir volontairement à la médiocrité ! Il lui restait l'échelon de l'honneur à gravir et c'était chose aisée, s'il le voulait : il ne pouvait reculer devant le suprême effort.

Un peu d'or encore pour le semer à profusion autour de lui et forcer ainsi le respect des foules. De l'or pour éblouir, pour charmer, pour enchaîner, et le rêve de sa vie serait réalisé !

— "Courage !" — disait sa conscience.

Poussé par une force irrésistible, il redescendit dans la rue aux heures mystérieuses, et il y eut dans bien des carrefours bien des drames que nul n'expliqua...

Barkley, impunément, triomphait ! Il avait maintenant des coffres-forts sous la carapace desquels dormait du soleil !

Seulement, il n'était plus seul à poursuivre son oeuvre maudite... Une nuée de fantômes l'entouraient, pétris du même limon, qui s'étaient vendus à lui, croyant se vendre au diable... Dans Montmartre, il avait installé leur tanière et les y cachait avec des précautions d'avare terrant son trésor. Tel était le mystère qui l'attirait parfois vers la Butte.

Dès lors, il fut le médecin Barkley, que tout Paris connaît, choyé, adulé par le monde, favori des salons, ouvrant sa bourse à tout venant...

Mais dans le médecin Barkley il y avait deux hommes et celui qu'on rencontrait le jour Avenue du Bois était tout différent de celui qui fréquentait Montmartre.

Le premier passait pour être millionnaire. Le second était assassin.

IV

On conçoit malaisément qu'il existe des hommes au cerveau assez compliqué ou assez anormal pour réussir ainsi à doubler leur vie, à posséder deux personnalités tout opposées, à être ici mylords et là-bas apaches, sans éveil

ler un soupçon dans leur entourage. Il y a là une habileté qui tient du prodige. Il paraît impossible aussi qu'on rencontre chez le même individu un tel mélange d'audace, de perversité et de chance. A quoi servent donc les leçons de la morale, et les sanctions pénales ne sont-elles que vanités? C'est pour-quoi l'on n'admet pas volontiers qu'il y ait des "exceptionnels" comme Barkley — pourtant l'exception existe incontestablement! — et si l'on n'a soi-même été témoin de leurs faits et gestes, si l'on n'a en quelque sorte vécu de leur vie, on est plutôt tenté de croire au fictif et l'on conclut avec conviction: ce sont des personnages de roman.

Conclusion facile!

Mais qui est capable de déterminer où commence le roman, où finit le réel?

Voyez dans le domaine des connaissances humaines. Hier, quiconque eût affirmé qu'un jour les hommes évolueraient dans l'air avec l'aisance et la rapidité des oiseaux, eût été tenu pour fou: cepenydant aujourd'hui l'aéroplane existe. Combien d'exemples pareils pourrais-je citer! Il n'est pas un jour qui ne dissipe ainsi une ombre, ne soulève le voile d'un mystère, n'enregistre la découverte d'un phénomène nouveau.

Ce qui était vérité la veille devient erreur le lendemain. L'impossible cède peu à peu la place au possible et l'on peut dès maintenant concevoir, sans crainte de s'abuser, une époque relativement rapprochée où l'homme, vainqueur des éléments et des forces, détiendra la toute puissance universelle. C'est dire que le roman — j'entends l'in vraisemblable — n'existe pas, car toujours les anomalies, toutes les surprises, toutes les monstruosités même se rencontrent réellement dans la nature.

Prenons l'exemple des grands hommes. Les grands hommes sont toujours des anormaux et c'est pour cela qu'on les distingue. Napoléon fut un génie, proclame l'histoire. Pour parler avec mesure, il faut dire: ce fut un ambitieux. Or l'ambition est une vertu ou

un défaut selon les cas. Vertu, si elle conduit l'homme dans un chemin que les conventions sociales considèrent comme enviable. Défaut, au contraire, si elle l'entraîne à l'opposé. Et vous entendez bien que la direction prise ne dépend nullement de la volonté du sujet qui n'a son idée fixe: arriver coûte que coûte à s'élever, à dominer ses semblables, mais uniquement des circonstances. Si Napoléon avait été battu lors de ses premières campagnes, qui sait quel aurait été son avenir?

Un grand citoyen pourrait tout aussi bien être un bandit de grande envergure.

Barkley aususi était un ambitieux — monstre, peut-être, mais cette monstruosité n'est pas sans précédents. Il devait mieux espérer de la Destinée.

Si, au lieu de grandir dans le vice, il s'était formé à l'école de la vertu, s'il était né riche, sa chance aidant, la formidable puissance de son cerveau l'aurait également servi et il serait sans doute devenu une des gloires scientifiques de la France.

Voilà ce qu'il est permis de supposer.

Mais qu'on ne dise pas: c'est un personnage de roman. Il n'y a pas de personnages de roman.

Combien de Barkleys ignorés cou-doyons-nous chaque jour dans la vie!

V

Barkley était arrivé à ce point de sa carrière, dirigeant sa barque au milieu des écueils, avec une chance insolente, lorsque, une tempête inouïe se déchaîna sur sa tête.

Un jour, dans une maison amie, il rencontre Jane.

Adieu la quiétude!

D'avance il avait combiné sa vie, ordonné son avenir. Il avait tout prévu, la maladie, la vieillesse, la mort. Tout, excepté l'amour! Le sort se plaît à blesser les hommes au côté qu'ils ont cru invulnérable.

Jane était là, devant lui, souriant de

ce clair sourire d'ingénue qui descend sur le coeur comme une caresse... Oh! mon Dieu! qu'est-ce qui pourrait dire tout le charme que récite un sourire de femme?

Et Barkley, stupide et muet, infiniment troublé, se sentait pâlir et chanceler comme s'il avait été pris de vertige... Non, jamais pareille tentatrice n'était encore passée sur sa route!... Jamais des yeux ne l'avaient ébloui comme les siens!...

Pour la première fois de sa vie, il trembla de tout son corps. Un effroi soudain venait de le prendre, l'effroi imprécis d'avoir manqué sa vie, de n'avoir pas compris le bonheur, et d'être indifférent à cette femme... Jane était si belle, si délicieusement volage et capricieuse, et tant d'hommes devaient l'aimer!... Et il n'osait plus la regarder en face, et lui, Barkley, qui était si grand, il se sentait tout petit à côté d'elle...

En vérité, tant les impressions qui l'assaillaient étaient désordonnées et nouvelles pour lui, il eût été bien en peine de s'analyser lui-même... Il se sentait souffrir sans trop savoir pourquoi: sa souffrance était à la fois douce et atroce, enivrante et terrible...

Il aimait!

Rapide comme l'éclair, douloureuse comme un coup de couteau au coeur, la passion avait fondu sur lui et l'avait fait prisonnier dans ses rêts... Lui, le volontaire, l'audacieux, en face de cette femme, il se découvrait tout-à-coup une âme d'esclave, et il eut éprouvé une indicible plaisir à s'humilier devant elle, à se mettre à ses genoux et à lui baiser les mains!...

Le soir, il rentra chez lui, les yeux pleins de la vision blanche et candide, le coeur gonflé d'un irrésistible et sourd désir...

Jamais il ne pria la chance avec tant de ferveur de lui sourire... Jamais il ne pensa avec une terreur plus grande qu'il est peut-être des obstacles surhumains et des volontés faillibles...

Quand sa fièvre se fut un peu apaisée, il essaya de se raisonner. Pourquoi

Jane serait-elle insensible à son amour? N'était-il pas l'homme désirable entre tous, capable plus que personne de mettre l'aurole au front d'une épouse? Était-il fou de se tourner la tête avant d'avoir prononcé ainsi l'ardente parole d'aven et d'avoir lu la réponse dans le regard de la jeune fille.

Au surplus, en admettant même au pis aller qu'il fût éconduit, n'avait-il pas le droit d'espérer, à la longue, briser les résistances? Rien ici-bas ne lui était impossible puisqu'il possédait l'or, ce sésame universel, puisqu'il ne reculait devant aucune ruse, aucune audace, aucun forfait...

Allons donc! il eût fait beau voir que cette enfant de dix-huit ans refusât. A la face de Dieu et des hommes, elle serait sienne!...

Barkley se faisait de l'Amour une conception étrange.

Il faudrait, afin de comprendre la ténacité sauvage qu'il apporta à la conquête de Jane, raconter par le menu les plans qu'il échafauda, au lendemain du jour où la jeune fille eût refusé de lui appartenir. Il faudrait le suivre pas à pas dans cette étape de sa vie odieuse, épier ses gestes, lire dans ses pensées...

A ce moment-là, on le vit très souvent à Montmartre. Tous les soirs, dès le soleil couché, la petite porte basse, au fond d'un cul-de-sac, s'ouvrait pour lui livrer passage. Dans la maison borgne, aux murs lézardés, il s'attardait jusqu'à l'aube, travaillant à je ne sais quelles obscures besognes...

L'oncle Rimbaud l'avait deviné: Barkley portait dans le coeur une plaie profonde, mais sa volonté, loin de faiblir, semblait puiser dans la souffrance une énergie nouvelle.

Il n'avait plus désormais qu'un espoir et cet espoir était toute sa raison d'être: posséder Jane et l'aimer avec délire.

Dans l'ombre, avec patience, il tissait autour d'elle une trame d'embûches...

On sait le reste. On sait les drames ténébreux qui firent Jane orpheline et veuve et la jetèrent à vingt-cinq ans dans la mêlée humaine, lasse déjà du

soleil et ne croyant plus au bonheur...

Quand Rimbaud disait : Barkley, voilà l'assassin ! son raisonnement ne le trompait pas. On l'a déjà compris : c'était Barkley en effet qui, avec une audace inouïe, avait organisé l'odieuse mise en scène du suicide—les parents de Jane le gênaient ! Lui seul aussi aurait pu dire d'où était parti le coup de feu qui avait tué d'Absec. De longue date, il avait prémédité ces meurtres et en avait minutieusement arrêté les moindres détails d'exécution. Ils étaient nécessaires à son bonheur, indispensables à la satisfaction de sa passion. Qu'importe de reste ? Quand son égoïsme était en jeu, la vie des autres se comptait guère pour lui. Il avait coutume de marcher dans le sang.

Il faut lui rendre cette justice que s'il eût échoué, si la chance l'avait trahi, il eût de son côté froidement accepté la mort en punition de ses forfaits.

Il était à la fois décidé à tout et résigné à tout.

Mais quelle clairvoyance, quelle indépendance de pensée fallait-il pour soupçonner un tel homme !

Barkley pouvait être fier de son oeuvre. Maintenant, la jeune femme n'avait plus au monde, pour la défendre, qu'un vieillard dont le bras débile était un obstacle sans importance.

Quand il apprit par ses espions que Rimbaud, en grand mystère, avait accompagné sa nièce au fond l'une campagne déserte, il dut bénir le hasard de seconder si bien ses projets. Sa face s'éclaira d'un sourire terrible et il poussa un gros soupir...

Enfin ! La proie si longtemps convoitée allait se débattre sous ses griffes !

Cette fois, il était bien près de la victoire.

VI

Dans la maison borgne de Montmartre, le dernier assaut fut décidé.

Ce soir-là, les feux du crépuscule se mouraient à peine que déjà Barkley

heurtait à la porte basse. Une vague inquiétude le conduisait à devancer ainsi son heure habituelle. C'est que le projet fantastique qu'il avait conçu, qui devait le conduire à ses fins par l'accouplement de la ruse et de la force, nécessitait pour être réalisé le concours d'auxiliaires comme il n'en court pas beaucoup par les rues. Oui certes, c'était malaisé de rassembler des bras comme il en fallait pour se prêter à ce travail... Est-ce qu'il n'allait pas se heurter à l'impossibilité matérielle de composer l'équipe dont il avait besoin ? Est-ce que son étoile allait l'abandonner ?...

En pénétrant dans la pièce unique qui composait le rez-de-chaussée, il fut rassuré.

—“Comptez, chef !”— claironna du fond de la salle une voix triomphante.

A la lueur indécise d'une torche fichée au mur, Barkley aperçut des hommes vautrés çà et là dans les coins. Ils étaient une vingtaine au moins, pareillement vêtus de loques, et dont la face émaciée, ravagée par le vice ou par le besoin, disait assez la condition sociale... Il semblait que la lie la plus hideuse se fût donné rendez-vous dans cet antre !

—“Bien, John’—” répondit Barkley après un rapide examen.

D'un coup d'oeil, il avait jugé ces fantômes. Oui, c'était bien ainsi qu'ils les avait rêvés, rompus par la misère à toutes les infâmies, prêts aux pires déterminations pour échapper aux trances de la faim...

L'homme à la voix triomphante s'inclina, visiblement flatté par cette approbation.

A voir sa liberté d'allures et la façon délibérée dont il serrait vigoureusement la main du maître, on ne pouvait douter que John, comme on l'appelait, ne fût l'homme de confiance, le lieutenant, de Barkley. Tous les deux, d'ailleurs, se ressemblaient étrangement. On eût dit que la même étincelle, dont l'éclat hypnotisait, avait allumé leurs regards et que leur figure pâle avait été taillée dans le même marbre... Seule-

ment, tandis que l'un paraissait mal à l'aise dans ses habits de fête, l'autre au contraire portait beau sous ses guenilles.

A la suite de quelle rencontre fortuite ces deux êtres avaient-ils sympathisé? On ne l'a jamais su. Il est permis de supposer qu'ils avaient lié connaissance en quelque équipée nocturne où le sang avait coulé et où l'un avait achevé l'oeuvre de l'autre. Il y a des amitiés qui naissent ainsi, comme il y a des fleurs qui poussent sur le fumier. Il est probable aussi que Barkley, afin de se garder, contre les révélations possibles, avait soigneusement caché son identité à son compagnon. Pour John, comme pour ceux que John embauchait, il était simplement "le chef", celui qui organise et qui commande et que nul n'a le droit d'interroger... Le mystère dont il embrumait sa personnalité ne pouvait qu'affirmer son prestige.

Tout de suite, Barkley entraîna John à l'écart et lui parla bas à l'oreille. Oh! à coup sûr, il avait dû coûter du mal à John pour ramasser dans les ruisseaux cette armée sordide! Barkley cependant ne le félicitait pas. Il était accoutumé à ces tours de force. D'une voix brève, en mots concis, il formulait des ordres. Maintenant, le terrain de leurs exploits allait se déplacer. Adieu Paris et les attentes impatientes au coin des rues! C'était au fond du Bocage vendéen, dans ce pays sauvage où John, fidèle à la consigne du "chef", avait été entraîné à la suite de Jane, qu'il fallait donner rendez-vous aux hommes réunis ici... On se retrouverait dans l'endroit le plus sinistre, dans celui que nulle curiosité humaine n'oserait violer: dans la Clairière des Morts, à minuit, le lendemain même, et c'est là qu'on établirait son camp retranché. Il fallait encore emporter là-bas de lourds colis, des vivres, des vêtements de toutes sortes, des outils et des armes...

Pourquoi? quel but allait-on poursuivre? Barkley n'en dit pas un mot. Peut-

être ce bandit eût-il rougi d'avouer le mobile qui le faisait agir...

Pour couper court aux répliques, il tira de sa poche un portefeuille et le mit dans la main de John.

Puis, précipitamment, il sortit en répétant ces derniers mots:—"A demain, à la Clairière!"

Lui parti, John soupesa le portefeuille et laissa échapper un ricanement sourd. Le chef, pour être si généreux, devait avoir en vue dans cette clairière une curée merveilleuse! Il y avait sans doute là-bas des millions et des millions qui dormaient et pour lesquels on allait sonner l'hallali joyeux des conquérants!... Allons! la belle vie n'était pas encore près de finir!

Allègrement, il prit une poignée d'or et la jeta à la volée à travers la pièce. —"Voilà le prélude!"—dit-il.

Des quatre coins de la chambre, sous les voûtes enfumées, un grand cri s'éleva poussé par vingt gosiers à la fois, cri rauque de bête affamée à laquelle on donne sa pitance... Les hommes vautrés çà et là s'étaient dressés, transfigurés par la convoitise, et se ruaient brutalement à la poursuite de l'or qui pleuvait sur eux...

Alors, dans ce bouge étroit, aux murs si épais que la voix ne pouvait les traverser, où le bruit des pas s'étouffait sur un plancher de terre battue, on eût dit à voir, sous la lueur vacillante d'une torche, ces corps hideux s'étreindre et se bondir à la gorge, et leurs grandes ombres projetées contre les murs, un de ces combats fantastiques de larves et de démons dont sont peuplées les vieilles légendes...

VII

A quoi bon s'attarder sur le détail des faits qui suivirent?

On a deviné maintenant d'où provenait le bruit mystérieux entendu par Rimbaud dans la Clairière des morts. Barkley était devenu le roi de cette solitude sauvage. Sous les cyprès la hor-

de qu'il commandait s'était installée. Il était juché là-haut comme le vautour dans son aire, prêt à s'abattre sur la villa coquette où s'abritait son Amour.

L'oncle avait raison de trembler.

Quel était au juste le dessein de Barkley ?

Enlever Jane, l'emporter très loin, n'importe où, dans un endroit où ses appels désespérés ne seraient pas entendus, et la posséder avec transport ! Oui, c'était bien là le but qu'il se proposait. Mais comment l'atteindrait-il ? Essaierait-il d'endormir la vigilance de l'oncle ou de tromper sa surveillance, ou, au contraire userait-il de la force ? Lui même eût été embarrassé pour le dire. Il ne savait pas. Il était prêt à toutes les expectatives et attendait l'occasion propice qui déciderait des moyens à employer...

Vingt fois, dans la journée où il prit possession de la clairière, il fut tenté de descendre vers la vallée. Une impatience qu'il n'avait jamais connue le sollicitait de reconnaître la villa et ses alentours, de s'assurer de l'isolement du lieu, de voir et de juger par lui-même. De cet examen, une inspiration pouvait surgir : la place qu'il assiégeait avait peut-être un côté faible... Sans doute, l'idée qu'il pourrait apercevoir Jane, épanouie et souriante, doublait-elle son impatience.

Pour résister à la tentation, il eut besoin de se représenter les risques auxquels la moindre imprudence l'eût exposé. Il était important, pour l'impunité future, de ne révéler à âme qui vive sa présence avant l'heure.

Il guetta la tombée de la nuit avec anxiété.

Enfin, quand le moment fut arrivé auquel les loups affamés ont coutume d'errer par les champs, Barkley crut pouvoir sans danger quitter sa tanière où les hommes épuisés et repus s'étaient allongés, le corps dans la mousse et les yeux dans les étoiles.

Avec mille précautions, il descendit jusqu'à la plaine, ombre noyée dans l'ombre, et rampa dans les hautes herbes vers la maison.

La quiétude de la nuit était immense.

Pas une brise, pas un frisson. Il y avait dans le ciel quelque chose de solennel. Le ciel a l'air parfois de regarder les hommes avec la sérénité grave d'un justicier. Il devait y veiller un de ces anges gardiens qu'invoquent souvent dans leurs prières les gens des campagnes...

Oui, assurément, la Destinée était lasse de tant d'infamie, toujours triomphante, qui profitait du soleil comme la bonté. Il se préparait une revanche.

Barkley n'y prit pas garde.

Tout-à-coup, un grondement troua le silence. Cela était sourd, sinistre, douloureux... Cela avait l'air d'une plainte échappée à la terre...

Barkley n'y prit pas garde.

Parmi les broussailles, par les blés, par les luzernes, il continua de ramper, avide de voir et de savoir... Autour de lui, l'orage s'amoncelait. Le grondement devenait tempête. On entendait des cliquetis de chaînes, des froissements de fourrés, des halètements de poitrines. On voyait çà et là, à distance, des étincelles courir dans le noir : ces étincelles étaient des yeux.

Barkley n'y prit pas garde.

Soudain la tempête éclata comme une fanfare. On eût dit le tonnerre qui passait ; On eût dit le cor d'un chasseur sonnait l'hallali dans les haies ou le crépitement farouche des vagues sur les arêtes... Oh ! la petite maison blanche sous ses treilles était bien défendue ! Il y avait là des gueules menaçantes qui barraient son entrée comme celle du Styx et l'écho comme un tocsin criait l'alarme à tous les horizons...

Cette fois, Barkley eut peur. On peut se battre contre des hommes, on ne peut se défendre contre des bêtes. Inquiet et dépit, il fut près de tourner les talons.

La bête ne l'entendait pas ainsi. La bête imposa sa volonté à l'homme.

Déjà Rip et Fox, prompts comme la foudre, bondissaient sur lui... D'une secousse formidable, les molosses le précipitaient à terre... Rien de plus traître que ce bond des animaux, qui n'a-

vertit pas, qui ne raisonne pas. Maintenant, dans le visage, dans la poitrine, dans la gorge, les crocs acérés marquaient leur empreinte; le sang giglait par les trous, et c'était chose terrible que cette lutte de l'homme désespéré qui voulait crier, qui ne le pouvait pas, dont les mains cherchaient quelque chose à étrangler et ne trouvait que l'ombre... Autour de lui, sur lui, les herbes avaient des tressauts subits: on eût dit qu'elles aussi tremblaient de frayeur... Sans pitié, sans merci, comme s'ils avaient découvert l'âme qu'elles recelait, les chiens s'acharnaient de plus en plus sur cette carcasse. Les chiens ont ceci de commun avec les hommes: la curée les grise. La figure n'était déjà plus qu'une plaie et les vêtements s'en allaient par lambeaux, quand tout-à-coup un éclair jaillit...

Par hasard, la main de Barkley avait rencontré son revolver.

Dans un suprême effort, il avait pressé la détente et, tandis que Fox effrayé prenait le large, Rip, la tête fracassée, roulait dans les sillons en poussant ce hurlement déchirant qui fit tressaillir Rimbaud.

L'homme était sauvé.

VIII

Sauvé, mais dans quel état!

Méconnaissable. Défiguré à jamais. Condamné à la laideur énorme qui force la pitié. La face barrée de coutures, les paupières pantelantes, le nez ouvert comme d'un coup de bistouri... Joli physique pour qui prétend jouer au Roméo!

Oh! il pouvait paraître maintenant devant une Amoureuse; il était sûr d'être risible. Hier laid, aujourd'hui horrible. La figure s'accouplait merveilleusement avec son âme. Le bandit était devenu monstre, mais le monstre restait bandit. Juste résultat des causes ignorées.

Tout autre que Barkley eût vu, dans cette trahison du sort, une raison de

craindre l'avenir. Tout autre se fût épouvanté, eût reculé devant la perpétration des projets conçus...

Au contraire—tant l'esprit des démons est irraisonnable—le coeur de cet homme s'envenima davantage. Son Amour devint un amalgame de fiel et d'éclairs, son désir s'aiguisa aux obstacles qu'il rencontrait. Une lame furieuse abat les rochers que la mer tranquille eût mis des siècles à saper; il résolut d'être comme la lame, impitoyable. Il était laid, il serait fort.

On cite quelquefois des monstres dont s'éprennent les colombes.

La Destinée est fille: elle devait sourire une fois de plus au bandit. Oh! certes, malgré sa confiance en soi, malgré sa volonté inébranlable et réfléchie, Barkley, n'avait pu prévoir l'imprévisible! Il n'avait pas deviné qu'un jour Rimbaud, ingénument, viendrait se jeter dans ses rêts, et qu'alors il jouerait avec lui comme l'araignée avec la mouche!...

Le soir où l'oncle, le fusil sur l'épaule, quitta la villa pour s'aventurer vers la clairière, Barkley ne le perdit pas des yeux, tant qu'il fut dans la plaine. Il eut un rictus terrible, lorsque Rimbaud rentra sous le fourré... Ce vieillard, qu'il avait épargné à cause de sa faiblesse, venait le braver jusque sur son domaine. C'était tant pis, ou tant mieux! A présent, il était son prisonnier. On entre dans l'enfer, on n'en sort pas. Quand il aurait eu toutes les foudres du ciel pour l'escorter, il ne pouvait sortir vivant du gouffre où il se laissait engloutir...

Au fond de cet homme, un cabotin sommeillait.

Pour se venger de la nuit fatale où les chiens avaient supplicié son corps il eût l'idée d'infliger à l'oncle une agonie atroce...

John lui avait appris les légendes éparées dans le Pays où les campagnards croyaient aux revenants qui hantent les prairies au clair de lune et claquaient des dents quand un feu-follet dansait sur la lande... Il savait que

ces revenants-là étaient insatiables de sang.

Cela suffisait!

En cinq minutes, un décor fut machiné. La clairière des morts, avec ses cyprès dont les branches avaient l'air de griffes étendues, sauvage dans la nuit, funèbre dans le silence, se prêtait merveilleusement à la senée...

Pendant un instant, ce fut un branle-bas. Tentes jetés à terre, échafaudages renversés. On nivela la place.

Bientôt, nulle trace d'un passage humain ne fut perceptible dans la pénombre. Ici le tapis de bruyère, là le granit, et la forêt tout autour. Des chouettes hullaient dans le ciel. Des reptiles sifflaient dans l'herbe. C'était nu, désert, obscur. On arracha les draps des couchettes. Ces draps devinrent des linceuls dans lesquels les hommes s'enveloppèrent. Puis, à un signal de Barkley, tous se prirent par la main et sous l'oeil de la nuit haletante et surprise, commença la ronde effrénée que le décor faisait fantastique, que la superstition rendait tragique...

Ce fut à ce moment-là, que Rimbaud apparut à la lisière de la clairière.

Oh! vraiment, Belzébut dut montrer sa tête dans l'ombre et éclater de rire! Belzébut lui-même n'eût triomphé ni plus ni mieux. L'effroi de l'oncle en face du spectacle inouï, la commotion dont fut frappée cette pauvre cervelle affaiblie, harassée, hallucinée, qui ne pouvait comprendre, puis le cri lamentable et la fuite éperdue par les halliers, tout cela fut magnifique!

Rimbaud échappa: cela n'était pas du programme. Contretemps! Non. Barkley ne fronça pas les sourcils. Barkley au contraire, laissa paraître une joie féroce. Il avait obtenu plus qu'il n'escomptait! Le corps s'était évadé, soit. Mais la raison était restée là. Rimbaud ne comptait plus. Misérable défroque qui avait servi à envelopper une âme mais d'où l'âme s'était envolée, Rimbaud était fou!

Désormais, il fallait précipiter les événements.

Une à une, toutes les barrières qui séparaient Barkley de la réalisation de son désir étaient tombées.

Jane restait seule dans sa maison, seule à penser, entre un vieillard imbécile et un enfant de quatre ans.

La situation était la suivante. D'un côté Barkley et toutes les puissances de l'enfer; de l'autre, une femme. Ici la force, là-bas la faiblesse. L'agneau dans une meute de loups. Il n'y avait pas d'hésitation possible.

Avant que la jeune femme eût quitté cette maison dont le séjour devait pour mille raisons lui être devenu pénible, il fallait agir.

Arrivé à ce point culminant de son triomphe, Barkley éprouva la sensation des touristes qui posent le pied sur la plus haute cime d'une montagne: il eut le vertige!

Il aurait pu admirer l'épique panorama du passé, avec ses désespoirs, ses rages, ses énergies surhumaines et ses crimes. Il aurait pu se pencher sur sa conscience, évoquer le péril de la route escarpée qu'il avait suivie et s'admirer lui-même.

Alors, le dernier acte à consommer, le dernier noeud à trancher ne l'eussent pas trouvé hésitant ni perplexe.

Au lieu de cela, il ne vit que sa fortune.

Oh certes! elle lui apparaissait radieuse, infinie, éblouissante! Jane allait être à lui!—"Jane!..."—Il prononçait ce mot avec délire. Il n'osait croire à la réalité. Trop de bonheur épouvante...

Ainsi cette jeune femme, si belle qu'il n'était pas de mot pour dire sa beauté, qui avait mis le feu dans son cœur et la tempête dans son cerveau; cette enfant aux yeux qu'avaient l'air d'étoiles, à la bouche qui semblait une fleur, aux cheveux qui étaient de soleil; nymphe ou bacchante que tout le monde ado-

rait, pour laquelle on se fût voué à la mort avec l'allégresse du martyr qui se voue à Dieu, il n'avait qu'à dire un mot, qu'à faire un geste pour qu'elle fût sienne!...

Mais en même temps une anxiété le paralysait... Un pas restait à franchir. Il n'osait plus! Singulier prestige de ce qui est beau sur ce qui est vil. La limace a peur de l'étoile. La pensée qu'il allait se trouver en présence de Jane le faisait trembler...

Que lui dirait-il en effet? Son amour? Elle en rirait! Pour l'adoucir, pour la dompter, que ferait-il? Tendrait-il ses mains vers elle, en suppliant? Ses mains étaient rouges de sang! Essaierait-il de l'attendrir par ses larmes? Son visage inspirait l'horreur! Lui montrerait-il son cœur? Réceptacle d'infamie et de honte!

Oh! sans doute, il était la force, mais il n'avait jamais si bien senti sa faiblesse. Qu'est-ce que la force contre le mépris? qu'est-ce que la force contre la haine? Qu'est-ce que la force contre l'horreur? Une goutte d'eau sur le rocher... Il allait entrer dans cette maison, le couteau au poing, escorté de bandits, entouré de ténèbres, d'ouragan et de mort, et pour y chercher quoi? Un cœur! C'était absurde et odieux.

Comme la barque perdue au large et désemparée, sa pensée errait inquiète, égarée, cherchant en vain un rayon pour s'éclairer, quand John parut. John était heureux. John riait. Barkley le regarda avec effroi. Jamais cet homme qui était son "alter ego", qui était son image, ne lui avait paru plus hideux. En la personne de John, il s'épouvanta lui-même. Vraiment il était tombé bien bas, lui qui aspirait à monter si haut!...

A quel ordre intime obéit-il? Quel revirement subit ou quelles réflexions fusaient comme des éclairs au-dedans de lui dictèrent ses paroles?... John n'eut pas le temps de placer un mot. Barkley, désignant de la main les hommes qui grouillaient dans l'ombre, fantômes tout à l'heure, larves à présent, jeta cet ordre impérieux:

— "Allez-vous-en!"

Allez-vous-en! Cela voulait dire: la pièce est jouée, le rideau tombe, tout est fini: qu'on rompe les chaînes et qu'on lâche les fauves! que chacun retourne à son ruisseau!

John le comprit. Une explosion de colère contracta ses traits, mais cela ne dura qu'un éclair. Il s'inclina et s'éloigna, paraissant résigné à subir ce coup de tête du maître...

Resté seul, seul dans la nuit, seul dans la forêt, seul dans le silence, Barkley continua à penser.

Non, il ne pouvait agir autrement qu'il venait de le faire.

Un manteau de lèpre le gênait, il s'en était dépouillé. Maintenant il respirait plus à l'aise. Sa conscience était calme. N'avait-il pas été fou de vouloir conduire vingt sangliers à l'assaut d'une colombe? C'eût été compromettre irrémédiablement son amour. Apparaître à Jane sous le masque d'un assassin, quelle maladresse!

Pour elle, pour ceux de son monde, il devait demeurer le médecin Barkley, celui qu'on estime et qu'on envie... C'était là sa seule chance d'aller où il voulait. A force de patience, de ruse, de passion, il atteindrait son but, plus tard sans doute, mais combien mieux! car l'intime satisfaction n'est pas seulement de pouvoir aimer, mais aussi d'être aimé...

Cependant, à pas lents, la tête inclinée sur la poitrine comme si les réflexions pesaient d'un poids trop lourd sur son cerveau, Barkley était descendu vers la plaine. Entre lui et la tentation on eût dit qu'il voulait mettre la distance...

A présent, par les sentiers, à travers champs, il marchait doucement—il s'éloignait quand même avec du regret—sans bien se rendre compte du chemin qu'il parcourait.

Quand l'aube parut, il aperçut devant lui des maisons; il y avait là un village... Il s'enquit de son nom:

— "Les Herbières" — lui répondit-on.

Il entra dans l'auberge et demanda

une chambre. Il était exténué.

Il s'inscrivit sur le livre qu'on lui présenta: "Barkley Médecin", puis gagna son lit.

Il dormait depuis deux heures à peine

quand un heurt subit à sa porte le réveilla en sursaut:

— "Vite, monsieur, venez..." — criait-on — "Madame d'Absac vous demande!"

TROISIEME PARTIE

Le Drame

I

Assurément, quand il quitta la Clairière des morts, Barkley était loin de penser qu'il laissait derrière lui un danger suspendu sur la tête de Jane.

Pour la première fois de sa vie peut-être, dans une circonstance aussi grave, il manqua de lucidité.

Jane! Jane!

Ce nom-là et la vision de la jeune femme accaparaient tout ce qui en lui était capable de sentir et de vibrer.

Représentez-vous le coeur de cet homme, remué si profondément par des sentiments tumultueux et désordonnés qu'il n'aurait su dire lui-même s'ils étaient de joie ou d'angoisse... Il était comme le voyageur que le soleil levant surprend sur la cime du Righi et dont les prunelles tout-à-coup éblouies, aveuglées à force de lumière, ne voient plus l'abîme ouvrir à deux pas sa gueule menaçante... Dans des moments pareils, l'homme le plus fort n'est plus maître de lui-même. Un grand frisson le secoue, il tremble, il vacille et devient le jouet de ses impulsions...

Barkley avait perdu la tête.

— "Allez-vous-en!"

Il avait jeté ce mot-là à John avec égarement.

Peut-être croyait-il que, lui parti, tous les bandits par lui réunis, deve-

nus des corps sans âme, privés de direction, n'ayant plus ni but, ni puissance, allaient s'évanouir, s'éparpiller chacun vers un horizon différent, et que la Destinée se jouerait d'eux comme le vent se joue des feuilles mortes.

Cependant, il les connaissait bien, ces hommes. Il s'était donné assez de mal, il avait remué assez de fange dans les bas-fonds pour les découvrir. Il les avait choisis parmi les plus infâmes. Il les savait capables de tous les crimes, n'ayant de cerveau que tout juste ce qu'il en faut pour concevoir le mal, n'ayant de bras que pour exécuter les odieuses besognes dont nul autre ne voulait être l'artisan.

Mais quelque chose lui échappait.

Inconsciemment, par ses allures mystérieuses, il avait développé en eux des appétits formidables. Tous ces bandits s'étaient, on le sait, dès la première heure, complu à s'imaginer qu'on les conduisait à la conquête d'un Trésor inouï.

Depuis lors, leur conviction n'avait fait que se fortifier. "Enfin!" disaient-ils. Ils se voyaient déjà gorgés, repus. Ils jouissaient d'avance de leur absolue satisfaction. Toute leur vie rampante, ténébreuse, s'était passée à rêver d'une expédition pareille. Voler, tuer, ils considéraient cela comme des moyens: leur but, c'était la fortune. Maintenant qu'ils entrevoyaient le but ils étaient prêts plus que jamais à tou-

tes les extrémités. Un éclair fauve incendiait leurs yeux ; leurs faces, d'ordinaire blafardes, étaient illuminées. Barkley leur apparaissait comme un Dieu : ils se fussent volontiers prosternés devant lui. Avoir de l'or à ne savoir qu'en faire ! Quel beau songe qui — ils n'en doutaient pas ! — serait la réalité de demain ! La Clairière des morts, c'était l'Austerlitz de ces gens-là !

Et voilà que, tout-à-coup, sans transition, ils étaient précipités à bas de leur rêve ! Barkley, brutalement, les rejetait au ruisseau. Espoirs, mirages, tout cela s'envolait, et les beaux louis d'or dont ils s'étaient éblouis leur apparaissaient pareils à cette monnaie de sorcière qui se change en carton dans les poches...

Malédiction !

Quand on a, par ses vices, par ses turpitudes, par ses crimes, mérité d'être appelé bandit, ce sont là des coups du sort qu'on ne saurait accepter sans revanche. Allons donc ! être bafoué et courber l'échine, cela n'est pas digne d'un homme. Se taire, c'est mal. Mais tirer son couteau, assassiner, c'est bien.

— « Allez-vous-en ! »

On sait comment, après avoir prononcé ces mots, Barkley se retira. Il eut tort de ne pas détourner la tête : il aurait vu derrière lui, à la lisière du bois, vingt spectres qui le considéraient l'oeil chargé d'éclairs, la figure menaçante. Il aurait compris sa faute. Il serait revenu alors et aurait peut-être trouvé des mots pour apaiser cette tempête qui commençait à sourdre...

Mais Barkley remuait en lui des pensées bien autrement angoissantes...

Par bonheur pour lui, John était là.

John avait les qualités de sang-froid et la circonspection qui faisaient la force du Maître. Quand les passions disaient : « marche à la vengeance ! » sa conscience commandait : « marche à l'intérêt ! » et sa voix impérieuse s'imposait toujours.

Il se précipita au-devant des hommes qui, le poignard déjà levé, rampaient sur les traces de Barkley.

— « Arrêtez ! » — cria-t-il.

C'était bien le moment de se laisser aller à un mouvement irraisonné de vengeance !

A quoi eût-il servi de tuer le chef ?

A faire perdre un temps qui sans doute était précieux.

Car, dans l'esprit de John, la fugue de Barkley était une ruse. Barkley avait l'air d'abandonner la partie, comme si elle eût été perdue ! Simple calcul de sa part ! Le maître, pensait John, espérait ainsi jeter le désarroi dans la bande, faire croire à tous qu'il s'était abusé, et profiter du trouble et de la désolation générale pour s'approprier le Trésor !

Le misérable !

Non seulement sa conduite était lâche, mais encore sa cupidité dépassait les extrêmes limites de la tolérance !

Est-ce qu'on allait se laisser jouer d'une façon aussi cavalière ? Est-ce qu'on allait accepter ce rôle de dupes que Barkley avait si habilement préparé pour ses compagnons d'aventure ? ...

Allons-donc !

John indiqua du doigt la petite maison au pied du coteau, fragile et fleurie, endormie comme un nid dans les arbres : dans le demi-jour que produisaient le clair de lune et l'aube déjà naissante, elle se montrait toute blanche entre les feuillages en grisaille. On y dormait sans doute à cette heure. L'innocence et le repos habitaient sous ce toit :

— « Voilà où il faut aller, camarades ! » — prononça-t-il froidement.

Une immense acclamation lui répondit : tout le monde l'avait compris.

— « Nous verrons après à nous venger ! » — ajouta John.

II

Si John n'y eût mis obstacle, l'assaut eût été immédiatement donné.

Mais John, tout en reconnaissant la nécessité d'agir aussitôt que possible, ne voulait pas s'aventurer à la légère.

Des difficultés pouvaient surgir : il fallait les prévoir et aviser aux moyens de les surmonter. Cela demandait réflexion.

Patience ! fut le mot d'ordre qu'il donna.

Et, tandis que les autres, dociles à sa volonté, impatients et confiants, s'écartaient, il élaborait son plan de campagne.

A l'est, une nappe rose rampait déjà sur l'horizon, faisant saillir d'indécises silhouettes de coteaux lointains, entre lesquels des vallées apparaissaient noyées de fumées.

De vagues cocoricos s'éveillaient, se croisaient, troublant l'écho.

Il montait du sol cette fraîcheur exquise du matin qui vivifie.

La Terre, peu à peu, se vêtait d'un décor de vapeurs, qui avait l'air d'être de gaze. Les arbres et les arbres les plus infimes frissonnaient. Il y avait dans des fourrés des battements d'ailes.

Tout-à-coup, un bourdon s'ébranla dans l'air, un chant d'oiseau lui répondit et, derrière les coteaux lointains, un rayon d'or filtra, éblouissant, superbe, infini. Toute la campagne devint dorée, tout le ciel s'habilla d'un manteau de roi et les fumées au fond des vallées se changèrent en un brouillard léger pailleté d'étincelles, ruisselant de diamants.

Le jour se levait dans sa gloire de conquérant, salué par les êtres et les choses.

Insensible à cette féerie de la nature, John pensait...

La nuit, sans doute, eût été plus propice à ses projets, mais la lumière en somme n'avait rien qui dût l'épouvanter. Vingt hommes ne se trouvaient-ils pas là, à sa disposition munis d'armes redoutables et rompus à toutes les fatigues, à toutes les audaces ? Il aurait pu avec eux lutter contre une armée. Or, qu'était-ce que le coup de main qu'il méditait ?... Il avait beau se mettre la cervelle au supplice, s'imaginer

toutes les complications, toutes les embûches, même les plus fantastiques. Etant donné les moyens dont il disposait, il ne trouvait que cette réponse : un jeu d'enfant !

Le plus simple était donc d'aller droit au but. Les risques à courir semblaient minimes. Très probablement, la place se rendrait sans résistance : dans ce désert, elle n'avait aucun secours à espérer ! On ménagerait d'ailleurs toutes ses chances. Les hommes au lieu de marcher en troupe seraient disséminés.

Ils s'achemineraient un par un, par des chemins divers, se dissimulant derrière les fourrés, dans les fossés, avec la consigne d'enfermer la maison dans un cercle de fusils. A un signal donné, tous surgiraient. Ce serait la fin : le pillage, la villa mise à sac, puis la curée, la merveilleuse curée !

A ce moment-là, six coups de cloche apportés par le vent s'entendirent distinctement.

John tressaillit :

— Déjà !...

Pendant des heures et des heures, il s'était ainsi oublié, absorbé par ses réflexions.

Il agita ses membres engourdis puis, machinalement, baissa les yeux vers la plaine...

Un cri strident s'échappa de ses lèvres.

Est-ce qu'il n'était pas le jouet d'une illusion ? Est-ce que la fatigue ne lui troublait pas les prunelles ? Non ! Il ne pouvait s'y méprendre. Ce qu'il avait vu n'était pas un mirage.

— Malédiction !

Un homme venait de pénétrer dans la maison de Jane. A sa démarche, à sa longue redingote noire, aux bandages qui entouraient sa tête, il avait reconnu Barkley.

Barkley ! le traître ! l'ennemi !

Ainsi John avait deviné juste ! Le départ de Barkley, si subit, si imprévu, n'était qu'une feinte. Il avait dû se cacher dans les environs pour attendre le jour et maintenant, se croyant débarrassé de ses compagnons et sûr de l'impunité, il revenait, l'imbécile, avec

l'espoir d'être seul à la curée, se jeter dans la gueule du loup!...

Désormais, il n'était plus possible d'attendre!

— "Debout!" — cria John d'une voix sauvage.

Et, oubliant ses plans prudents et ses sages calculs, bondissant comme un fauve, il se précipita hors de la Clairière à la tête de ses hommes.

III

John se trompait en pensant que le repos régnait dans la petite maison.

Une nuit douloureuse au contraire venait de s'y écouler.

Rimbaud, après la comédie sinistre qui lui avait enlevé sa raison, était revenu instinctivement près des siens.

Il eût mieux valu peut-être qu'il fût mort ou qu'il s'égarât par les champs: il eût ainsi épargné à Jane une minute terrible.

Jane, assise dans l'alcôve, berçait son enfant. Des chansons naïves, de celles qu'autrefois lui chantait sa mère, venaient à ses lèvres: rien ne vous remue plus doucement que ces réminiscences... Elle avait l'esprit plein de quiétude. Elle se disait qu'avec un peu de courage, elle pourrait peut-être se prendre un jour à aimer la vie, à cause de sa fille dont le babil était si tendre et les yeux si caressants...

Soudain, échevelé, hagard, l'oncle parut.

Jane poussa un cri. Qu'était-ce que cette vision de l'au-delà?

— "Mon oncle!"

Elle n'en put dire davantage. Elle venait de comprendre l'horrible vérité.

Le vieillard se trémoussait avec des gestes de fantoche et il riait—le malheureux!—il riait de ce rire hideux qui vous glace le sang dans les veines... Sa physionomie prenait des expressions farouches et ses dents claquaient

et il avait la bouche pleine d'imprécations. Son rire ne s'arrêtait pas!

Jane trembla. Oh! elle trembla de tout son être. Elle sentit un frisson passer dans ses moëles. Elle aurait voulu se lever, courir, elle n'en eut pas la force. Altérée, elle considérait devant cette face blême et ce rictus, et elle restait là, figée, immobile, stupide elle aussi, comme en face de l'impossible... Un instant, elle ne vécut que par son imagination en délire qui lui représentait des drames sombres avec des chevauchées de goules et des vols de vampires. Puis un nouveau cri lui échappa, étouffé, douloureux, un cri d'agonisante: elle pensait à son enfant, à la petite qui dormait là, innocente et frêle, et qui n'avait plus personne au monde pour la défendre, personne autre que sa mère... Et dire que Rimbaud avait nié la Fatalité! Et dire que ce vieillard là avait eu foi dans la bonté de Dieu, dans sa justice, dans sa sagesse!...

Ironie des choses!

Jane avait cru un moment renaître au jour. Elle retombait dans la nuit, dans le froid, dans la Mort...

Elle montra le poing au ciel, prit sa tête dans ses mains, et sanglota...

Elle croyait peut être attendre la destinée avec des larmes.

— "Pauvre petite!" — comme disait Rimbaud.

La Destinée lui préparait un martyre plus douloureux encore.

Comme, pour échapper à la vision du vieillard dont la démence la gagnait, elle se penchait sur le berceau d'Aimée et couvrait de caresses la tête blonde et rose, la petite figure lui apparut toute congestionnée.

— "Maman!" — cria en même temps l'enfant réveillée en sursaut.

Oh! comme ce mot-là résonna dans l'oreille de Jane! Était-ce bien la voix de sa fille, cette voix chevrotante, coupée de hoquets et déchirante?... — Rimbaud, maintenant, pouvait ricaner: Jane ne l'entendait plus.

— "Aimée!..."

Dans le berceau, il y avait un autre drame qui se jouait.

Aimée se tordait dans ses draps. Ses mains impuissantes se crispaient sur la couverture. Elle faisait des efforts désespérés pour respirer. De grands soubresauts la secouaient. Il semblait qu'il y eût quelque chose dans sa gorge qui l'étouffait. Elle ne parlait pas mais ses yeux, ses grands yeux noyés de pleurs, regardaient sa mère, implorant d'elle, si bonne, si tendre, si chérie, un secours qu'elle ne pouvait donner...

C'est ainsi que le mal prend les enfants. Il s'abat sur eux comme l'épervier sur sa proie. Il n'y a qu'un instant leur jolie lèvre souriait, était rose : elle avait l'air d'une fleur. Maintenant, elle est close, froide, on n'ose plus l'embrasser : la fleur est fanée.

— "Aimée?" —

Maintenant le visage d'Aimée devenait livide : sa bouche laissait échapper une écume blanche... Epuisée, l'enfant ne remuait presque plus. Elle était terrassée... Mais on entendait un râle effrayant gronder dans sa poitrine...

Est-ce qu'elle aussi allait mourir?

Jane reposa Aimée dans son berceau — elle ne savait elle-même ce qu'elle faisait — puis elle se précipita vers la porte et appela à l'aide...

Jean accourut.

— "Un médecin! Vite un médecin!"

— supplia la mère en joignant les mains.

Et tandis que le domestique s'éloignait à toutes jambes, elle revint au berceau et s'agenouilla devant lui...

... Dans un coin de la chambre, l'oncle regardait la scène et riait toujours.

IV

— "Madame d'Absac vous demande!..."

On s'imagine la stupeur de Barkley quand ces paroles le tirèrent du sommeil. Barkley pétrifié n'osait en croire ses oreilles. Madame d'Absac le demandait? Lui! Est-ce qu'il n'avait pas rêvé?

Il eut aussitôt la clef de l'énigme.

Avec volubilité, l'hôtelier lui expliquait qu'un messenger essoufflé par une longue course, venait d'arriver dans le village : cet homme était en quête d'un médecin — quelqu'un se mourait chez Mme d'Absac — et il faisait tant de peine à voir qu'on ne pouvait lui refuser le secours qu'il implorait.

— "En effet" — murmura Barkley.

Cela le rassérêna : Jane évidemment ignorait toujours sa présence en ces lieux. Rimbaud était revenu près d'elle, voilà tout, et, de suite, affolée, désespérée, ce cri lui était naturellement venu : un médecin!...

Pourquoi diable s'était-il inscrit comme tel sur ce registre d'hôtel?

Se dérober, il ne le pouvait guère...

— "Tout de suite!" — insistait l'hôtelier.

A bien réfléchir, que risquait-il? Tôt ou tard ne fallait-il pas qu'il parût devant la jeune femme? Puis qui sait si le hasard, qui l'avait tant servi, n'avait pas encore prémédité cette chose inouïe de le faire se présenter, lui assassin, sous les dehors d'un sauveur?...

— "Allons!" — dit-il résolument, Et il sauta à bas du lit.

Lorsque Barkley entra dans la chambre où l'enfant agonisait, Jane ne le reconnut pas...

Trop de tortures l'assaillaient et ses yeux étaient trop remplis de larmes pour qu'elle eût conscience des choses extérieures... L'homme qui était là, quel qu'il fût, lui apparaissait non seulement comme étant la pitié, la bonté, la consolation, mais encore la vie! la vie pour Aimée, pour sa fille!...

Elle le saisit par la main, sans même prendre le temps de le regarder, et le conduisit précipitamment au berceau:

— "Figurez-vous... elle dormait... c'est venu subitement... un coup de fouet... un cri, rien qu'un cri... Puis des râles... elle étouffe... Elle ne bouge plus... Regardez comme elle est blanche... Elle n'a que quatre ans..."

Elle parlait ainsi, avec folie... Ses paroles chevauchaient les unes sur les autres et elle ne remarquait pas qu'elle disait toujours les mêmes choses... Elle parlait comme les mères savent parler, avec ces cris, ces accents, qui vous remuent jusqu'au fond de vous-même, font haleter les poitrines, trembler les coeurs et pleurer ceux même qui se croyaient à jamais les yeux secs.

— "Sauvez-la! Oh! sauvez-la!..."

Elle ne voyait pas la physionomie de Barkley, altérée d'abord, puis stupéfaite, modifier peu à peu son expression, passer de l'étonnement à la réflexion et de la réflexion à la joie sauvage, indicible... Dans le cerveau du bandit, une idée, un plan venaient de germer: oh! oui décidément, le hasard faisait bien les choses!...

Elle ne voyait pas non plus, tapi dans un coin de la pièce, dans le coin le plus sombre, si sombre qu'il s'y abritait comme derrière un rideau, Rimbaud, les yeux dilatés, qui considérait le nouveau venu. L'oncle ne riait plus, il ne faisait plus un geste. De temps en temps seulement un grand frémissement le secouait des pieds à la tête et alors, pour ne pas tomber, il crispait ses ongles contre les murs...

Non! enfermée dans sa douleur, prisonnière de son effroi maternel, toute sa pensée se concentrait autour de ce berceau: — "Ma petite!" — disait-elle avec une tendresse inexprimable, et elle se tordait les mains, et elle pleurait, et elle aurait voulu embrasser Aimée mais elle n'osait pas...

Cependant, Barkley avait sorti une trousse de sa poche.

Il en tira un scalpel et, découvrant la gorge de l'enfant, brusquement, il lui trancha le larynx.

— "Le croup!" — dit-il, pour expliquer son geste.

Jane recula. — Dieu! quelle chose terrible! — Elle crut s'évanouir. Il lui semblait qu'on venait de l'égorger elle-même. Mais elle maîtrisa cette faiblesse. Oui, cette opération était affreuse à voir, mais il n'y avait pas d'autre remède au monde dans cette campagne!

La gorge ouverte, elle savait qu'on dégageait le larynx des matières qui l'obstruaient, puis on y plaçait un tube de verre qui assurait provisoirement les fonctions respiratoires... Il fallait que cela fût fait très vite: une hésitation, une maladresse pouvaient entraîner une issue fatale.

— "Eh bien?" — bégaya-t-elle en voyant le médecin poser son scalpel et la regarder.

Qu'attendait-il donc, cet homme? Pourquoi n'achevait-il pas son oeuvre?

— "Madame d'Absac, j'ai l'honneur de vous demander votre main" — prononça Barkley dont la voix tremblait.

Hein? quoi? Qu'était-ce que cela? Sa main! Il était bien question de choses pareilles!...

— "Dites oui!" — ajouta Barkley.

— "Ah! mon Dieu!..."

Elle ne répondit que cela. Ce fut un cri plutôt que ce furent des paroles... Elle venait enfin de reconnaître Barkley! Ses yeux s'étaient posés sur lui, inquiets d'abord, puis effarés — oh! quelle atroce minute! Barkley, l'homme des ténèbres! l'homme de la mort! Il était donc là! Les pressentiments de l'oncle étaient donc fondés!... — Maintenant, avec cette vertigineuse lucidité qu'on a seulement aux heures décisives, Jane comprenait tout; elle se voyait prise au piège, elle la mouche et lui l'araignée, incapable de se débattre, de se défendre, vaincue, écrasée, condamnée à subir l'odieux marché que ce bandit lui imposait: son amour ou la vie de sa fille!...

Que faire? que dire? Elle n'avait pas le droit d'hésiter...

Déjà le oui fatal montait à ses lèvres...

Elle n'eût pas le temps de le prononcer, ou il y eût quelque part une force inconnue, une volonté extra-terrestre qui ne permirent pas qu'une parole aussi monstrueuse fût dite...

Rimbaud venait de bondir hors de son coin. Rimbaud, comme si un reste de sa raison était demeurée dans sa pauvre tête, s'interposait entre la jeune femme et l'assassin. Il était dans un

état d'agitation extrême. Tout à coup, il poussa un hurlement farouche, redressa sa vieille taille courbée, prit son élan et s'abattit sur Barkley.

Les deux hommes roulèrent à terre. Etreinte formidable!

Barkley en vain essaya de se dégager. A son tour, lui, le maître, le volontaire, était dompté. Les deux mains du vieillard s'étaient rivées à son cou, elles le broyaient comme un étau, et l'oncle serrait, il serrait avec volupté, de toutes ses forces démultipliées par la folie...

— "Aimée!..." — râla Jane en chancelant de terreur.

Mais personne ne l'écouta. Personne ne comprit tout ce qu'il y avait de déchirement et de révolte dans cette suprême supplication...

Un dernier mot lui vint:

— "Mourir!"

Et cela était léger comme un souffle et cela ressemblait au dernier soupir qu'on exhale — la Fatalité l'entendit pourtant: la Fatalité, si longtemps impitoyable eut pitié: vraiment cette femme souffrait trop...

Et comme Barkley, les yeux hors des orbites, la gorge broyée, tentait un effort suprême pour s'arracher à l'étreinte mortelle, cette chose effroyable se produisit: il y eut subitement une clameur d'ouragan qui fit trembler la maison; des pas précipités, multiples, résonnèrent sur les dalles et sur les planchers; ce fut un moment de chaos et de confusion énormes, on eût dit qu'une grosse vague déferlait, broyant les murs, faisant vaciller les fondations, réveillant dans tous les coins des échos de la tempête... Aussitôt, sous une poussée violente, la porte de la pièce vola en éclats. Un tourbillon d'hommes noirs, sauvages, haletants, se précipitè-

rent, poussés comme par un remous furieux...

— "Le voilà! C'est lui!" — gronda quelqu'un, désignait du doigt Barkley agonisant.

— "Feu!" commanda la voix de John, devenue terrible.

Et la fusillade balaya la place.

EPILOGUE

Le lendemain, les journaux régionaux publièrent la note suivante:

"On nous apprend qu'un incendie a détruit complètement une maison de campagne sise à deux kilomètres environ des Herbiers, près du lieu dit la Clairière des Morts.

"Cette maison était occupée depuis quelques jours par une famille de Paris dont nous n'avons pu encore nous procurer le nom.

"On suppose que le sinistre est dû à la malveillance des individus d'allure suspecte ayant été vus dans les environs.

"Les habitants auraient péri dans les flammes."

Une enquête judiciaire fut ouverte mais elle ne donna aucun résultat. On ne sut pas que l'incendie avait été allumé par John et ses acolytes pour faire disparaître les traces du crime, ou peut-être par colère, pour se venger de n'avoir pas trouvé le trésor qu'ils convoitaient.

Alors l'affaire fut classée.

Seuls les paysans du Bocage s'en souviennent encore, mais ils n'en parlent pas volontiers et, si vous leur en demandez la raison, mystérieusement ils vous chuchotent ceci à l'oreille:

— "Les revenants!..."

FIN

LOGIQUE ENFANTINE



—Ça sera pas bien nouveau pour vous, grand'mère, de porter la jupe harem si ça devient la mode?

—Pourquoi cela, Toto?

—Je dis ça parce que les gens prétendent que c'est toujours vous qui avez porté la culotte ici.

Conte pour le 24 juin

Par Magali

ON l'avait choisi pour représenter le petit Saint-Jean-Baptiste parce qu'il avait des cheveux blonds, bouclés, longs comme des cheveux de fillette, un minois adorable de bambino, avec ses yeux profonds, largement coupés, sa bouche de la grosseur d'une cerise de juin; puis, son nom était Jean et son père était un des notables du comité des fêtes. Toutes ces raisons firent qu'il y eut beaucoup de mamans un peu jalouses, ce 24 juin-là, et une maman, une seule, si fière, que Jean, après vingt années, souriait au souvenir du rayonnement des grands yeux de sa maman lorsque le père avait apporté la bonne nouvelle.

Le moindre incident se rapportant à cette mémorable journée s'était gravé en de tels traits, qu'il revivait sans effort les impressions diverses dont sa jeune âme s'était émue alors.

Le matin du grand jour, tout le poids de l'honneur auquel il était appelé, s'appesantit, semblait-il, sur ses épaules. Il eut peur, vraiment peur et courut tout en larmes vers Maman, la consolatrice des chagrins de cinq et de vingt ans. Maman n'eut qu'à le fixer un instant, de ces yeux qu'il aimait tant, parce qu'il y avait au fond des larmes qui ne coulaient jamais, rendant le regard plus doux lorsqu'il se posait sur Jean. Il était dompté. Sa toilette commença aussitôt, car il était tard et papa, consigné la porte, frappait de petits coups impatientés, se doutant des complications qu'occasionnait cette importante opération: cheveux bouclés plus soigneusement, sandales sanglées par une tresse rouge sur la chair si blanche, si fraîche que les lèvres de Maman étaient sans cesse tentées! Oh! de combien de baisers on l'avait ponctué,

cette toilette! Jean, le grand Jean, fermait les yeux dévotieusement pour retrouver leur douceur...

Puis, enfin, la peau de mouton ayant été attachée, après de multiples essais, Maman éloigna son oeuvre, à bout de bras, et, vite, sans qu'il s'y attendit, elle referma ses mains et étreignit le petit Saint Jean, très fort contre le corsage de satin qui sentait bon. Ils de meurèrent une minute ainsi. Leurs coeurs parlaient tout bas, à longs coups, pendant que Papa menaçait d'ouvrir et de terminer lui-même, rapidement, ces apprêts.

—Mon petit! commença Maman. Mais sa voix qui tremblait trop se brisa tout de suite, et Jean crut un instant que les deux perles fixées depuis toujours, au fond des prunelles, allaient glisser jusqu'à sa menotte qu'il tendit instinctivement. Maman, déjà, reprenait:

—Mon petit, tu vas incarner aujourd'hui la Patrie... Souviens-toi toujours... Sois brave...—et, inopinément, effrayée sans doute des yeux ardents de Jean, elle termina, avec un sourire rassurant:

—Sois sage!

Mais, lui, sentait qu'elle lui dérobait sa pensée: ce n'était pas par ce mot qu'elle devait finir et, obscurément, il souffrit d'être traité en petit garçon. Lui, le Saint-Jean-Baptiste! Maman sourit encore, parce qu'elle devinait tout et pour le faire rire, elle mit un baiser sous les boucles blondes qui gardaient la nuque tiède et moite. Si bien, qu'il était secoué d'un rire fou, lorsque papa fit irruption et, sans crier gare, posa sa moustache fauve sur l'épaule découverte par la toison frisée. Ce fut comme si mille épingles s'enfon-

gaient à la fois dans l'épiderme délicat. Jean retint un cri: Maman avait dit d'être brave.

Et, de fait, il fut brave toute la journée: devant l'attitude belliqueuse de l'agneau qu'il maintint vaillamment; sous le soleil qui cuisait le petit coin de l'épaule, pendant que le pauvre Saint Jean étouffait sous la traditionnelle fourrure; il fut brave, gentiment, en tendant ses lèvres à une vieille femme, presque aussi moustachue que Papa, et qui le suivait depuis un mille en répétant:

—Oh! le beau petit St-Jean. Il ressemble à mon Pierre, mon joli petit Pierre, mort l'an passé!

Jean se sentait grandir à chacun des actes d'héroïsme qu'il accomplissait et d'avance il savourait le plaisir qu'il aurait à conter sa journée, ce soir, sur les genoux de Maman. Certainement, jamais ce moment n'arriverait. Pourquoi est-ce toujours très long lorsqu'on attend quelque chose de bon? Quand Maman sortait sans lui, il était certain de la réclamer dix fois avant d'entendre sa robe chanter dans l'escalier. Le temps semblait également aussi long à Maman lorsque Papa tardait à rentrer —ce qui lui arrivait très souvent. Seulement Petite Mère gardait au fond de ses yeux ses deux larmes, tandis que Jean, dans son attente, en versait des torrents.

Jean ruminait cela dans sa tête: il en était arrivé à croire qu'il y a deux sortes d'heures lorsque la dislocation du cortège se finit. Il y eut un brouhaha, l'agneau, désespérément l'entraînait dans la cohue, lorsque, heureusement, les bras de Papa vinrent l'enlever au danger. On le félicita; on l'embrassa; on lui donna des bonbons, qu'il ne put croquer car sa gorge était sèche et sa tête lourde. Papa était fier du succès de son fils, il s'ouvrit sur des projets d'avenir. Et Jean fut froissé qu'on ne fit aucune allusion à sa maman qui s'était donnée tant de peine pour le vêtir et lui avait recommandé d'être brave. Aussi lorsqu'un monsieur lui demanda:

—Tu veux être avocat, Jean?

Il se redressa, fier, heureux de venger sa maman.

—Je veux être brave, Monsieur!

Et chacun applaudit et il fut de nouveau embrassé et fêté jusqu'à ce qu'en fin Papa se décida à le ramener à Maman.

Oh! ce retour, seule à seule, dans la voiture découverte! Maman si jolie dans sa toilette et portant sa tête haute, un peu grisée, par le succès du petit Saint Jean dont le corps souple s'abandonnait contre le sien. Et lui, Jean, tassé avec délices près d'elle, narrant dans ses moindres détails la journée triomphale.

—Dis, Maman, est-ce que tu embrasserais les autres petits Saint Jean, lorsque je serai mort?

L'étreinte s'était resserrée autour de ses épaules.

—Non, chéri, parce que les mamans meurent avant leur petit...

—Mourir, c'est être mis dans une grande boîte, n'est-ce pas, Maman? Alors, tu ne mourras pas, toi! Je ne laisserai personne te mettre dans une boîte! Je suis brave, tu sais!

Hélas! Maman est morte, malgré son Jean. Ses paupières se sont closes sur les deux larmes jamais tombées. Jean n'a pas voulu savoir qui les avait mises en suspens au fond de ces yeux adorés, mais, il est parti, loin, très loin, pour rester brave, sans idées mauvaises.

Où sont les rêves de Maman? les pensées imprécises de gloire qui ont agité leurs coeurs un matin de 24 juin? Le nom de Jean n'a pas brillé au rang de la politique ou de la magistrature; aucune auréole ne l'entoure.

Oh! Maman, elle est modeste la tâche de votre Jean! Voyez ce carré d'herbes claires enclavé dans ces arbres: ce sont de jeunes avoines. C'est là tout le labeur glorieux de votre fils; une portion minime du pays que vous avez tant aimé, et sur laquelle flotte aujourd'hui le drapeau aux trois couleurs...

Edmonton, N.-O.

LE PATRON DES AVOCATS

LES avocats sont justement fiers de saint Yves. Ils ont raison, car il est beau qu'un avocat, exerçant bien sa profession, ait, en outre, trouvé le loisir de mériter le renom de sainteté. Aussi saint Yves est-il présent à toutes les fêtes d'avocats, sinon en personne, au moins dans les discours. Et l'on parle de lui avec des égards. A Paris, dernièrement pour le centenaire du rétablissement de l'Ordre, M. le bâtonnier Busson-Billault n'a point manqué de célébrer le patron du bureau. Il l'a fait en termes charmants, avec un peu d'ironie, mais avec un peu de coquetterie.

*
* *

Yves de Kaermatin vécut en Basse-Bretagne au treizième siècle. Seulement, l'histoire de sa vie n'a guère d'importance; et l'on n'a pas conservé ses plaidoiries; la "Gazette des Tribunaux", à cette époque, n'était pas un genre à la mode.

A la vérité, l'on ne songerait plus guère à cet avocat, s'il n'avait pas eu le bonheur et la grâce d'entrer au paradis.

Comment donc y entra-t-il? M. Busson-Billault ne l'a pas dit. Complétons, sur ce point, l'information de l'éminent bâtonnier.

Or, Yves était mort, ainsi qu'on meurt, la somme de ses jours humains étant accomplie. Le corps d'Yves demeura ici-bas, sous terre, afin d'y attendre le dernier jugement pour lequel on n'aura pas d'autre avocat que soi-même, que ses vertus secrètes, ses bonnes actions muettes. Et l'âme d'Yves, in-

génue, libre, alla se présenter à la porte du paradis. Il y avait là saint Pierre et, devant la porte, dehors, plusieurs nonnes qui attendaient.

A l'une des nonnes, saint Pierre demanda :

—Qui êtes-vous?

—Religieuse, répondit la nonne.

Et saint Pierre, un peu brusque en ses conclusions, objecta :

—Vous avez bien le temps d'attendre, des nonnes, nous en avons déjà beaucoup!...

Il remarqua Yves de Kaermatin, qui se tenait silencieux et déférent: et il lui demanda :

—Qui êtes-vous?

—Avocat, répondit Yves de Kaermatin.

Et saint Pierre :

—Entrez; nous n'avons pas encore d'avocat!...

C'est une histoire très ancienne et qui remonte à un temps où déjà on risquait une plaisanterie sur les avocats, dès qu'on n'avait pas besoin d'eux. Les meilleures plaisanteries viennent de loin et le long voyage qu'elles ont fait à travers les siècles leur a donné leur caractère de bonhomie aimable, leur a ôté leur acuité désagréable.

*
* *

Mais il y a une autre forme de la légende, narquoise et gentille.

Yves arriva à la porte du paradis avec ses dossiers sous le bras: c'est un bagage que saint Pierre ne voit pas d'un très bon oeil. A-t-il contre les avocats une rancune personnelle? On n'o-

se pas le croire. Toujours est-il qu'il éconduit cet avocat et lui interdit l'entrée du divin séjour. Mais Yves est malin; il l'était sur terre et n'a point encore oublié d'être fort adroit. Il y avait foule ce jour-là, à la porte du paradis; Yves sut se glisser ingénieusement. Il entra; il se tint coi et ne désira que de ne pas se faire remarquer. Saint Pierre, par malheur, le reconnut; et il faut croire qu'un avocat ne passe point inaperçu, dans une troupe innocente. Saint Pierre enjoignit donc à Yves de Kaermatin de s'en aller, et au plus vite.

Mais Yves connaissait la procédure. Il argumenta; il plaida; et il conclut, en fin de compte, qu'il s'en irait si premièrement Saint Pierre agissait selon la jurisprudence et, par huissier, lui signifiait son expulsion. Quand on connaît la procédure, on est bien fort!

Saint Pierre vit qu'il ne se débar-

rasserait pas de l'intrus facilement. Il chercha donc un huissier:—mais il n'y en avait point un seul au paradis!...

Et saint Yves ne fut pas expulsé.

Cette petite scène, qui a tout l'agrément de l'ancien badinage français, qui l'inventa? et quand? Celui qui l'inventa est mort depuis des siècles; et l'on ne saurait deviner s'il est au paradis ou ailleurs. Tout perdu de lui, son nom même. Sa mémoire est tombée en poussière dans la poussière universelle. Seule survit l'anecdote qu'il imagina, qui l'amusa un instant et qui s'est perpétuée d'âge en âge, de récit en récit, pour le divertissement d'arrière-petits-fils auxquels il ne songeait pas. Et tout ce que nous pouvons supposer, au sujet de ce garçon que l'oubli recouvre, c'est qu'il eut, en ce monde transitoire, des ennuis avec les huissiers, voire avec les avocats!

VOUS ET TU

O charme délicat du premier tutoiement!
Est-ce "vous", est-ce "tu", les mots légers et frêles
Sont penchés et craintifs, et c'est un jeu charmant
Où de jeunes oiseaux font l'essai de leurs ailes.

Chaque "tu" sur la lèvre hésite à se percher,
Sonde la profondeur, mesure la distance,
Et timide, tremblant, prompt à s'effaroucher,
Avant de s'envoler, s'attarde et se balance.

Ainsi prête à voler pour la première fois,
Penchée au bord du nid, une jeune hirondelle,
Ouvrant des yeux nouveaux sur la houle des toits,
Regarde ses pareils faire leurs tire-d'aile:

Elle se penche, tremble, et timide, tandis
Qu'elle aspire la brise à petite bouffée,
Malgré tout son courage et ses projets hardis,
Demeure là, l'oeil rond, peureuse, ébouriffée...

Puis, soudain, elle part, volète, hérissant
Ses plumes, étendant ses ailes sans recherche,
Et, vite, traversant la brise en frémissant,
Rebroussée, effrayée et joyeuse, se perche...

E. GOJON.

LA FETE-DIEU A BEAUNE

Par A. Vandal

LA procession va sortir. Nous prenons place sur le balcon en face de l'endroit où elle doit se montrer, en face du porche d'entrée, flanqué de ses deux tours. Les chants de la chapelle viennent à nous maintenant plus forts, plus distincts; ils s'élèvent en bouffées triomphantes, où percent des voix claires d'enfants, et l'orgue tempête. Soudain, comme signal, le carillon du clocher se met en branle; sous les coups du "trézeleur", de l'artiste spécial en qui s'est perpétué l'art des vieux carillonneurs flamands, les cloches accordées à divers tons tintent l'une après l'autre: sur un rythme un peu boîteux, qui a ses saccades et ses trous, elles entament un air d'autrefois, aigret et vieillot.

Entre les deux tours jaunes, un suisse tout de rouge habillé, paraît, grand et gros, armé d'une hallebarde à fer rouillé, à manche pointillé de clous étincelants. Marchant à petite pas, avec une gravité tempérée de bonhomie, avec un dandinement qui prétend à la majesté, il précède la procession, qui oblique aussitôt vers notre gauche. Des servants d'église, vêtus de noir, portent la croix, au bout d'une longue tige de métal, et la bannière de l'hôtel, rouge et bleue, où l'inévitable colombe plane entre la tour et les clefs.

Ensuite, c'est un moutonnement de têtes frisées: des enfants de chœur en surplis frangé de dentelle et en soutane rouge, avec des couronnes de fleurs, avec des corbeilles d'où s'échappe en tourbillon léger un effeuillement de roses; des frères de la Doctrine chrétienne en robe noire et rabat empesé; et quand un arrêt de la marche interromp le bruit des pas, des prières

psalmodiées à haute voix montent jusqu'à nous.

Mais déjà le clergé s'avance, la splendeur des dalmatiques, la chasuble de l'officiant, sous le dais au quadruple bandeau de satin blanc, orné de panaches traditionnels; et la pâle Hostie se détache en blanc parmi les fulgurations de l'ostensoir.



A la suite du bon Dieu et tout contre, un spectacle ravissant paraît: un béguinage de Lilliput, un lot de fillettes dont la plus âgée n'a pas dix ans, costumées exactement à la façon des soeurs hospitalières de Beaune, d'après une vieille coutume de l'endroit. Elles sont charmantes ces bambines, sous leur hennin presque aussi grand qu'elles et sous le voile qui encapuchonne leur petite physionomie sérieuse: il en est une si jeune que deux autres doivent lui donner la main et soutiennent son mignon corps rondelet, qui oscille de droite et de gauche, avec un balancement drôle.

Puis viennent des jeunes filles vêtues de blanc; elles portent des cierges allumés, mais la clarté du jour décolore la flamme et lui laisse à peine une teinte vermeille.

Après, des prêtres encore, des surplis à ailes: l'aumônier, directeur spirituel de la maison, se distingue en étole et camail, et la communauté le suit, progressant dans sa hiérarchie: les postulantes d'abord, en robes noires, coiffées d'un bonnet tuyauté qui se relève légèrement en pointe au sommet de la

tête; les novices, dont le costume est déjà celui de la maison, avec la robe noire pourtant; les professes enfin, les religieuses hospitalières, marchant ou plutôt glissant sur deux files, toutes gantées de blanc, soutenant d'une main leur bréviaire ouvert et de l'autre la longue traîne de leur robe couleur de cire, l'air si noble et si haut sous leur grande coiffe qu'on dirait un cortège d'abbesses.

Discrètement et sans bruit, la procession, un moment disparue dans l'église, est revenue: elle se glisse sous la galerie basse, et tout près de nous, presque à nous frôler, repassent le dais cahoté au-dessus des groupes, les petites filles embéguinées, les dames blanches et les flammes pâles.

Les voici dans la salle Saint-Hugues, sise à l'opposé de la salle Saint-Louis et à l'autre extrémité de la cour. Nous sommes là en plein siècle de Louis XIV: de grandes peintures exécutées par un médiocre contemporain de Lebrun tapissent entièrement les murs de leurs fonds fauves, de leurs sujets embrumés: sur l'autel, des cadres feuillus enferment des médaillons sans caractère; la dévotion du XVII^e siècle n'a point su créer ici un art à son image.

Après cette halte, la procession continue ses tours et ses détours, car il faut que Dieu visite chaque chambre de malades et porte partout le réconfort de sa présence. Elle reparait parfois dans la cour.

Sur son passage, les femmes s'agenouillent et se signent, les petits enfants font leur prière: la conversation des hommes s'interrompt à peine, car toute contrainte, toute solennité même

est bannie de cette fête qui garde jusqu'à la fin un caractère d'intimité presque familiale. Il apparaît bien que Dieu est ici chez lui, qu'il se fait hospitalier, accessible à tous, qu'il met chacun à l'aise et ne trouve pas d'inconvénient à tolérer certaines libertés, se sentant sûr de son empire et seigneur incontesté des âmes.



Définitivement, la procession est rentrée; elle s'est évanouie au lieu où nous l'avons vue sortir, sous le porche d'entrée. Dans la chapelle, une dernière explosion de chants et un fracas d'orgue signalent l'achèvement de l'office. L'assistance s'écoule assez rapidement. Les soeurs reparaissent dans la cour, dispersées maintenant; leur traîne relevée ballottant derrière elles dans un ramas d'étoffes, le rosaire et le trousseau de clefs tintant à leur ceinture, elles s'en retournent chacune à la besogne journalière. Dans les salles, les malades se sont recouchés, avec cette lassitude un peu déçue qui succède aux joies longtemps attendues et trop vite passées; plus d'un, sans doute, est ressaisi par le rêve haletant et vague, sans cesse interrompu et recommencé, qui hante les heures de fièvre. Près d'eux, les soeurs reprennent leur rôle de consolatrices, avec ces mots de prière et d'espérance qui n'ont pas varié ici depuis quatre siècles et demi, avec ces paroles berceuses, qui charment et dorlotent la souffrance.





FAIRE DES HEUREUX

MADemoiselle Berthe Morel, professeur de piano, officier d'Académie, prépare chaque année aux examens du Conservatoire toute une pléiade de jeunes filles : ses cours de la rue Sainte-Cécile (à deux pas du faubourg Poissonnière) sont très suivis. Du matin jusqu'au soir, — et parfois du soir au matin, — résonne sans répit ni relâche l'instrument du supplice, un piano en palissandre qui occupe dans le grand salon la place d'honneur.

Aux murs, des portraits de musiciens célèbres alternent avec des diplômes placés sous verre dans des cadres prétentieux ; une bibliothèque, également en palissandre, est bourrée de partitions ; sur les tables, les guéridons, les pupitres, un peu partout enfin traînent des morceaux de musique, dont quelques-uns, placés plus spécialement en évidence, ont justement pour auteur : Mademoiselle Berthe Morel, professeur de piano, officier d'Académie...

*
**

Ce soir, cependant, le salon de mademoiselle Morel reste calme et silencieux une lumière discrète, qui filtre entre les lourds rideaux de velours frappé, révèle seulement aux amis de la maison que l'on attend leur visite ha-

bituelle, dans l'intimité.

La vieille demoiselle est assise dans sa bergère, au coin du feu. Elle sommeille, au ronron de la bouillotte qui laisse fuser en vapeur l'eau préparée pour le thé du soir.

... Un pas léger sur le tapis, un frôlement, une ombre qui passe : c'est Germaine, la nièce de mademoiselle Morel, qui s'avance doucement sur la pointe du pied. Elle regarde l'heure à la pendule de la cheminée, fait la moue, esquisse un geste d'impatience et... retourne s'asseoir sur son tabouret, après avoir effleuré d'un baiser le front de tante Berthe qui sourit dans son rêve.

A quoi rêve-t-elle donc, cette bonne tante Berthe?... Quel songe heureux est venu se poser sur sa tête qui se penche, qui se penche?... Quelle voix murmure à son oreille les mots mystérieux qui font sourire les vieilles filles ?

Car elle n'est plus jeune, hélas, la chère demoiselle. Elle a depuis longtemps coiffé Sainte-Catherine et elle avoue bravement ses cinquante ans, quoiqu'elle en ait un peu davantage, en vérité.

Jolie ? — Non... Son visage émacié, aux joues creuses, aux pommettes saillantes, serait laid, s'il n'avait cette touchante expression de bonté qui fait disparaître la laideur, ou du moins la rend souvent plus sympathique que la beauté.

Et pourtant... elle n'a pas toujours

été ainsi, une risible et disgracieuse petite vieille, Mademoiselle Berthe Morel, votre tante, Germaine, fut, en son temps, elle aussi, une charmante, une adorable jeune fille; et elle ne manqua pas plus que vous d'adorateurs.

Et quoi? Des amoureux? Tante Berthe aurait eu des amoureux?

Mais certainement, vous pouvez m'en croire, petite Germaine. Si votre tante est restée célibataire, si des rides précoces ont sillonné son front, si déjà ses cheveux commencent à s'argenter sur les tempes, la cause en est uniquement aux soucis, aux chagrins qui ont traversé sa vie.

C'est qu'elle a beaucoup peiné, beaucoup souffert, la pauvre créature, depuis le jour où... Mais sans doute votre tante vous a toujours laissé ignorer quels malheurs affligèrent sa jeunesse; elle n'osa jamais troubler, par de tristes confidences, la paix de votre âme et votre naissant bonheur.

Il faut pourtant que vous sachiez, Germaine, tout ce qu'il y eut de courage, d'abnégation et de dévouement dans le cours de cette existence déjà longue; il faut que vous sachiez tout ce que vous devez à votre tante, toutes les raisons que vous avez de l'aimer, de la chérir encore davantage et de la vénérer comme une sainte au fond de votre cœur.

Votre grand-père, monsieur Morel, était un très riche entrepreneur; ses affaires prospéraient; il menait une vie fastueuse, un grand train de maison, c'est vous dire que votre tante passa une enfance heureuse, du moins jusqu'à la mort de sa mère qui l'adorait.

Devenu veuf, monsieur Morel se lança dans des spéculations téméraires et bientôt désastreuses; il dilapida sa fortune et, le malheur égarant sa raison, il ne voulut pas survivre à cette richesse qu'il jugeait à jamais perdue: il se donna la mort.

Il laissait deux enfants: Jacques, le plus jeune, put finir ses études; puis il partit pour l'Afrique avec un petit capital de quelques mille francs que l'on

avait pu sauver à grand'peine, de la débâcle.

Pendant ce temps-là, votre tante Berthe, qui avait reçu une instruction des plus soignées, essayait de tirer parti de son savoir: elle complétait hâtivement ses connaissances musicales, et se mettait à donner des leçons de piano.

Ah! le douloureux calvaire. Pendant des années, vous m'entendez! des années, elle dut ainsi "courir le cachet", lutter contre l'adversité avec une énergie, une volonté dont on n'aurait jamais soupçonné la présence dans cette petite personne, si frêle, si délicate, si enfantine enfin, que, lorsqu'elle venait proposer ses leçons, les gens lui riaient au nez et avaient d'abord envie de la renvoyer à ses poupées!

Pensez donc combien elle souffrit pour arriver à gagner sa vie.

Son jeune frère n'avait pu lui être d'aucun secours.

Au contraire, un nouveau malheur survint, une nouvelle charge bientôt s'ajouta aux précédentes; Jacques, qui s'était établi aux colonies, succomba au changement de climat avant d'avoir réussi dans son entreprise; et, un jour, un étranger amena chez votre tante une petite orpheline: vous, Germaine.

Mademoiselle Morel était devenue tante Berthe; elle se révéla une éducatrice de premier ordre. Ce fut elle qui vous éleva, Dieu sait au prix de quels sacrifices: elle qui vous servait de mère et d'institutrice: elle qui vous fit croître en grâces et en talents et qui transforma la sauvage petite créole en une jeune fille accomplie, une adorable Parisienne; elle enfin, qui sut trouver pour vous le mari rêvé, dans la personne de monsieur Robert de Lauriol, votre fiancé, celui dont vous attendez si impatiemment la venue!

*
* *

Tante Berthe continue de dormir dans sa bergère, au coin du feu.

Est-ce un prestige, ou seulement le reflet de la flamme qui l'éclaire et la

transfigure? Des teintes plus vives colorent ses joues, ses rides disparaissent, une expression de bonheur illumine son visage.

L'Ange des Souvenirs est venu la frôler de son aile: et devant ses yeux clos défilent tour à tour les images radieuses du Passé.

Elle revit sa jeunesse: elle se revit, à seize ans, belle et courtisée. Un élégant jeune homme murmure à son oreille les premiers mots d'amour, qu'elle écoute sans les comprendre. Elle se sent troublée, délicieusement émue, son coeur bat plus vite, ses lèvres s'entr'ouvrent, son front se penche pour un baiser... Mais, soudain, elle se réveille en sursaut.

La sonnette d'entrée vient de se faire entendre.

—C'est lui, tante Berthe, s'écrie une voix joyeuse; le voici!

Allons, le rêve est fini, la vision s'est envolée.

Elle se retrouve vieille fille, au coeur meurtri, à jamais désabusée par l'expérience et le contact des vilénies humaines.

Dieu! que les hommes sont lâchehs!!

Comme elle l'aurait aimé, celui qui serait devenu son époux, si elle ne s'était pas trouvée subitement ruinée, après la mort tragique de son père.

L'amoureux s'était enfui, la voyant pauvre. Comme si elle n'avait pas porté en elle-même un trésor autrement précieux, un trésor inépuissable de tendresse et d'amour!

Regrets superflus! La raison lui di-

sait maintenant qu'elle eût été malheureuse avec cet homme sans foi et sans courage: il valait mieux que cette trahison fut arrivée avant qu'après son mariage.

Toutefois, de ce premier et unique amour, il lui était resté une rancœur, un reste d'amertume, une ombre de mélancolie.

Sans doute, les temps pénibles étaient passés; elle avait maintenant une clientèle sérieuse, un avenir assuré.

Mais serait-ce là la seule récompense de ses efforts; n'avait-elle pas droit, elle aussi, à un peu de joie et de bonheur?

A peine ces pensées ont-elles traversé son esprit qu'elle se hâte de les chasser.

Tante Berthe ne deviendra pas égoïste.

La voici qui se lève pour recevoir, avec un sourire aux lèvres, la mère de monsieur Robert de Lauriol.

Pendant que les fiancés échangent à voix basse leurs serments,—ceux-là seront-ils sincères?—les parents s'occupent de questions plus terre-à-terre.

Tante Berthe ne veut pas entendre raison: elle s'obstine à vouloir donner au jeune ménage toutes ses économies, fruit de vingt ans de labeur.

Germaine a tout entendu: elle se jette dans les bras de sa tante, la couvre de baisers et pleure d'attendrissement.

Et tante Berthe, qui se laisse gagner par l'émotion, pense maintenant que le plus grand de tous les bonheurs, c'est de pouvoir faire des heureux!

LE GUEUX

(Pour la "Revue Populaire")

Clopin--clopant, sur la grand'route,
Le gueux, à qui le sort échoit
De faire trois repas par croûte,
S'en va, suppliant et benoît.
Des seuils, on l'indique du doigt
Tout comme un chien méchant qui rôde,
Que l'on pourchasse et qu'on ravaude :
Mais le bon Dieu, là-haut, le voit !

N'ignorant pas qu'on le redoute,
Il ne loge sous aucun toit ;
Et seule la céleste voûte,
La nuit, abrite son corps froid.
On dit qu'il est malpropre ; soit !
Le Prince porte l'émeraude,
Sa mante soyeuse est faraude,
Mais, son mauvais coeur, . . . Dieu le voit !

Quand le beau temps fait banqueroute
Et que la terre a soif et boit,
Sous une interminable absoute,
Il marche, flegmatique et droit.
En le voyant passer, on croit
Qu'il a la tête lourde et chaude ;
Et pourtant, c'est matine et laude
Qu'il marmotte ! . . . Mais, Dieu le voit !

Envoi :

Prince, dont le coeur est étroit
Et le palais immense, écoute :
Tu ne crains pas le gueux, sans doute,
Mais Dieu qui connaît tout, te voit !

JACQUELIN.



Rire pour Guérir!

Le Médecin.—Elle a peut-être raison la "Gazette Médicinale". (Il lit.) "Quand vous êtes malade, riez! Le rire est le meilleur remède à tous les maux..." Il n'en coûte rien d'essayer. J'entends quelqu'un entrer, ça doit être un patient. Je vais le faire rire. (Fort.) Entrez!



Le Malade, (entrant dans le cabinet du médecin).— Ah! docteur, que je souffre!

Le Médecin, (riant).—En effet, mon gaillard, vous n'avez pas votre figure ordinaire.

Le Malade, (lugubre).—J'ai une figure d'enterrement, c'est ce que vous voulez dire?

Le Médecin, (s'esclaffant).—Bah! ça passera... Tout passe! (Il fredonne) "Les canards l'ont bien passée!"

Le Malade, (ahuri).—Plaît-il?

Le Médecin, (lui tapant joyeusement sur l'abdomen).—C'est le petit ventre qui a du bobo?

Le Malade.—Non, c'est le foie.

Le Médecin.—Bon! fameux! Voyons ce gremlin de foie-là.

Le Malade.—Aïe! vous me chatouillez.

Le Médecin.—C'est exprès, Désiré!

Le Malade.—Mais vous me faites mal!

Le Médecin.—C'est pour vous faire du bien, Sébastien.

Le Malade, (à part).—Qu'est-ce qu'il a donc?

Le Médecin.—En effet, votre foie ne me paraît pas très catholique, Dominique... C'est un mot... (Il esquisse un pas de polka et chante) un petit mot... il est rigolo... (Parlé) Mais dansez donc avec moi! (Il l'entraîne) Tra la la, la la la la!

Le Malade, (criant).—Assez! assez!... Mais vous êtes fou?

Le Médecin.—Pardon, c'est hier que je l'étais, quand je traitais mes malades sérieusement; mais aujourd'hui, j'ai changé tout ça. A nous la rigolade! à nous la folie!

Le Malade.—Mais c'est que je n'ai pas envie de rire, moi!

Le MMédecin.—Malheureusement; si vous étiez gai, vous ne seriez pas malade. Gai! gai! soyons gais, voilà le secret de la santé et de la vie!

Le Malade.—Mais quand on souffre?

Le Médecin.—Erreur!

Le Malade.—Je n'ai pas mal au foie?

Le Médecin.—Illusion!

Le Malade.—Mais tâtez donc, tâtez!

Le Médecin.—Imagination!

Le Malade, (éclatant).— Ah! docteur, à la fin!...

Le Médecin.—Soit, vous êtes malade...

Le Malade.—Ce n'est pas malheureux!

Le Médecin.—Bien malade! Et savez-vous pourquoi?

Le Malade.—Eh! parbleu, parce que j'ai mal au foie!

Le Médecin.—Erreur! profonde erreur! Le foie n'est pour rien dans votre maladie.

Le Malade.—Voilà qui est fort!

Le Médecin.—Vous êtes malade parce que vous ne riez pas!



Le Malade.—Qu'est-ce que vous me voulez?

Le Médecin.—Je vous chanterai tout ce qu'il vous plaira; et si ça pouvait vous faire rire, vous seriez bien vite soulagé.

Le Malade.—Ce n'est pas sérieux?

Le Médecin.—Je l'espère bien! Mais rien n'est sérieux ici-bas! Il faut tout prendre à la bonne, à la blague! Je ne sais rien au monde qui vaille la peine de se faire un atome de mauvais sang... Voulez-vous guérir?

Le Malade.—Certes! et une fois bien portant, je vous garantis que je ne serai pas le dernier à faire chorus avec vous et à rire à ventre déboutonné.

Le Médecin.—Pardon, c'est avant qu'il faut rire. (D'une voix de polichinelle.) Riez, je le veux!

Le Malade, (se retenant).—Mais...

Le Médecin.—Ris, espèce d'idiot!

Le Malade, (riant).—Voilà, vieux gâteux!

Le Médecin.—Plus fort, mon petit crétin!

Le Malade.—Non! non! ce qu'il est bête, cet abruti! (Il se tord.)

Le Médecin, (rayonnant).—Bien! très bien! tordez-vous, tirebouchonnez-vous!

Le Malade, (se tenant les côtes).—Ah! mon ventre!

Le Médecin.—Vous voyez!... Je parie que déjà votre foie vous fait moins mal?

Le Malade.—Oui, il me semble...

Le Médecin.—C'est évident! Ah! le rire, le rire, il n'y a que ça!... Tu disais donc, Mattéo?

Le Malade.—Que j'ai le foie "gâté".

Le Médecin.—Oh! le vilain mot, et bien lyonnais! Dis plutôt, que tu as le foie... gras!... Foie gras, as-tu compris? Cela évoque des soupers fins en

cabinet particulier, des lèvres roses, du champagne qui pétille, de l'esprit qui mousse, et des bêtises, et des folies, tout ce qu'il faut enfin pour te faire rire... et te guérir!



Le Malade.—Comment, vous m'ordonnez de faire la noce?

Le Médecin.—Oui, si ça doit vous dilater la rate.

Le Malade.—Mais hier vous me défendiez les vins généreux, la bonne chère, tout ce qui est bon?

Le Médecin.—C'est que j'étais un imbécile. Ne vous disais-je pas de prendre de l'eau de Vichy?

Le Malade.—Beaucoup d'eau de Vichy.

Le Médecin.—Ignorant! Nous allons remplacer ça par une solution "d'acide esclaffique".

Le Malade.—Un nouveau remède?

Le Médecin.—Un vieux bouquin.

Le Malade.—On le trouve dans les pharmacies?

Le Médecin.—Les pharmacies, malheureux? Allez chez le premier libraire venu et demandez "Rabelais": c'est une mine inépuisable "d'acide esclaffique".

Le Malade.—Vous me parliez aussi de purgatifs salins?

Le Médecin.—"Ignorantus!"... Prenez du "crevate de torsium": Molière vous en fournira tant que vous voudrez.

Le Malade.—Et les alcalins, le bicarbonate de soude dont vous me combliez?

Le Médecin.—"Ignorantissimus!" Je vous ordonne à présent du "rigolate de gondolium", que vous trouverez dans Labiche, dans Courteline, dans Feydeau, dans Bisson.

Le Malade.—Et le régime rigoureux que vous m'aviez imposé?

Le Médecin.—Je le transforme en lectures joyeuses et en spectacles désopilants: lisez "Tartarin de Tarascon",

allez voir jouer "La Cagnotte, L'anglais tel qu'on le parle. Le Gendarme est sans pitié, Les Précieuses ridicules"... Plus de drogues, plus de pilules, plus de poudres, plus de flacons ! C'est notre corps qu'il faut agiter avant de nous en servir, et pour ça rien ne vaut le rire, le rire large, débridé, qui nous secoue follement.

Le Malade.—La méthode est audacieuse.

Le Médecin.—Elle est souveraine ! Comme dit l'inventeur du système, "quand vous êtes malade, "riez !" Il n'y a pas une partie de notre être, pas un petit vaisseau qui ne reçoive une ondée de sang dans la circonvolution d'un franc éclat de rire. Le principe de la vie va renouveler ainsi toute notre chair, la circulation plus rapide impressionne tous les organes. C'est pourquoi il faut rire et de bon coeur. C'est al-

longer notre existence que d'accorder ce stimulant à notre vitalité."

Le Malade.—C'est merveilleux !

Le Médecin.—Une dernière recommandation : si vous voulez que votre traitement ait de l'effet, gardez-vous comme de la peste de la politique et des politiciens... Et alors, puisqu'il faut toujours mourir de quelque chose, un jour, à cent ans et même davantage, vous serez heureux de mourir de rire.

Le Malade.—Parfait ! je vais de ce pas me gondoler, et ferme. Au plaisir ! (Il se dirige vers la porte en riant à gorge déployée.)

Le Médecin, (le rappelant).— Eh ! pardon, c'est cinq louis pour ma consultation.

Le Malade, (qui ne rit plus).—Ah !

Le Médecin.—C'est pour rien, Cyrien. Mais riez donc, tonnerre, riez donc !

LE REVEIL

La nuit lente s'en va peu à peu. J'ai rêvé
Un long songe de cris, d'angoisse et de colère...
Et l'ombre moins confuse est à peine plus claire,
L'aube à peine a bleui le mur et le pavé.

Hier encore, pourtant, le jour s'est achevé
Très doux et j'ai cueilli dans le bois solitaire,
Pour cette urne de glaise et ce vase de verre,
Cette rose arrondie et ce lis incurvé.

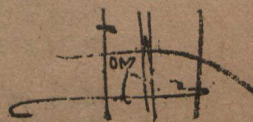
Mais, ce matin, le coq salue à pleine gorge
Une aurore enflammée où le feu de la forge
Matinale déjà gronde, étincelle et luit ;

L'enclume sonne au marteau dur, âpre, vigile,
Et le glaive qu'il bat à son robuste bruit
Fait tinter le cristal et se fendre l'argile.

HENRI DE REGNIER,

de l'Académie Française.

UN HEURE UX PERE



1er ami.—Alors, votre fille va se marier, c'est décidé?

2e ami.—Sera-t-elle heureuse, au moins? On dit que votre futur gendre est autoritaire, que c'est un homme trop énergique...

Le papa, (qui fume avec satisfaction).—Très énergique... peut-être, mais pas trop puisqu'il n'a pas pu se débarrasser d'elle!

Un Canadien Errant

Par L.-J. Doucet

Un Canadien errant
Banni de ses foyers
Parcourait en pleurant
Des pays étrangers.

I la mémoire ne me fausse pas compagnie, quand il a composé ces couplets. Gérin-Lajoie était petit écolier et à genoux, derrière une porte, en pénitence. Oui, je me rappelle avoir lu ça, mais je ne puis citer l'auteur de cette note, mes livres sont si loin! Le jeune poète avait d'abord écrit: "Un Acadien errant" puis avec une intuition de ce qui fut et de l'étrange "plus tard" ou, songeant que les deux peuples, acadien et canadien, puisaient leurs destinées à des sources plus ou moins amères, remplaça le mot "Acadien" par celui de "Canadien."

Dans le premier quatrain, le poète nous montre l'exilé de son pays sur des routes lointaines et sans souvenir pour lui; pris d'une tristesse profonde il jette un regard sans espoir dans l'horizon confus, vers le coin de terre de sa jeunesse, et pleure les larmes du vrai malheureux.

Se souvenant qu'on exige peu quand on est déshérité, le poète sait que l'exilé ne se plaindra pas devant les hommes, puisque les hommes ne le comprendraient pas; oublié du monde, sans ressources et mourant, abîmé dans son rêve, trahi, éperdu, brisant le lien amer de sa raison, il se tourne vers les choses.

"Au courant fugitif
Il adressa ces mots:"

Si les hommes ne sont pas reconnais-

sants, quelques-uns ne sont pas ingrats.

L'exilé parle de ses amis et de la plage de ses rêves:

"Si tu vois mon pays
Mon pays malheureux,
"Va dire à mes amis
Que je me souviens d'eux."

Et comme on ne se souvient pas cordialement sans un peu de confiance, dis-leur, à ceux que j'aime, à ceux qui furent bons pour moi là-bas, dis-leur que sans le soleil de mon pays tous mes jours sont mauvais.

Cependant que la dernière strophe contient une pensée juste, elle est sans effet ou à peu près, la dernière pensée n'est pas bien dite et d'autant moins bien qu'elle est la répétition de la première strophe qui, elle, est parfaite.

Une profonde émotion se termine par un tableau, une évocation. Une peine lourde et poignante veut être chassée; donc, la dernière pensée doit être douce comme celle d'une âme brisée; un enfant, par exemple, qui a beaucoup pleuré, ou qui a été battu, n'a aucun mot de colère, mais s'il parle il essaiera de rassurer sa voix en abrégant un soupir; son cœur est bien gonflé, mais il veut croire que tout est fini; qu'on ne le grondera plus et que sa peine l'ayant fait grandir, sa mère ne le punira plus jamais.

"Plongé dans les malheurs,
Loin de mes chers parents,
Je passe dans les pleurs
De bien tristes moments."

Tandis que les autres quatrains sont si beaux, celui-ci n'est que passable, pour la position qu'il occupe dans la pièce; il serait mieux au commencement ou tout au plus à la fin d'une lettre d'étudiant, au jour même ou ce même étudiant, après de folles prodigalités, expose à son père un besoin urgent de monnaie. ,

Non, j'aimerais que le dernier couplet fût simple, très simple où l'exilé s'oubliant, reverrait son vieux père qu'il ne croit pas si vieux, revenant du champ, le long de la moisson nouvelle, avec le même cheval, suivi du même petit chien. La grange a peut-être été incendiée, mais l'exilé ne le sait pas, il la revoit toute blanche avec la girouette au pignon; il la revoit, cette girouette: c'est lui-même qui l'a placée là avant son départ, quand il avait quinze ans; et le seuil, le puits, les arbres près de la rivière, le chemin comme un ruban gris par la campagne verte, et la colline et le clocher, et sa mère au jardin, sa mère qui l'attend encore, son jeune homme.

L'exilé se croit jeune encore, il revoit tout, il oublie qu'il est parti depuis vingt ans; pourtant, tout est bien changé, beaucoup de ceux qu'il aimait sont morts ou mourants... Mais qu'importe! Les exilés ne reviennent presque jamais!

S'il m'était permis d'ajouter et de retrancher dans les vieilles chansons, je remplacerais la dernière strophe de celle-ci par les deux suivantes, pour rendre avec moins d'amertume la plainte de l'exilé; ces huit vers, je les ai trouvés dans quelque coin, "par hasard":

Je revois la maison
Vers l'horizon pencher
Et la même maison,
Et le même clocher,

Mon vieux père est au champ,
Ma mère est au jardin,
Songeant à leur enfant
Qui reviendra demain!

Les Lis

O les grands lis clos dans l'ombre des églises,
Les grands lis blancs montant vers les autels dorés,
Les lis pâles sous les arceaux de pierres grises!

Autour des crucifix aux grands bras éplorés,
O les lis inclinant leurs corolles mystiques,
O le parfum des lis dans les parvis sacrés!

Il flotte vaguement sous les voûtes gothiques,
Le parfum pénétrant d'extase et de langueur,
Il flotte avec l'encens et le chant des cantiques.

Près des autels dorés, dans le soir enchanteur,
Heureux les lis d'amour et de béatitude,
Les lis bénis, les lis fanés avec lenteur,
Et mourant dans leur rêve et dans leur solitude.

J.-M. DALMA.

De L'Angoisse A LA Joie

I

—Ah! mon Dieu! s'écria M. Lormel, en ouvrant la dépêche qu'on venait de lui remettre au moment où il s'apprêtait à sortir pour le petit tour quotidien qu'il avait accoutumé de faire avant le déjeuner.

—Qu'y a-t-il donc? demanda avec inquiétude Mme Lormel qui, de la chambre voisine, avait entendu l'exclamation de son mari... Une mauvaise nouvelle?

—Non... non... Je ne peux dire cela... Mais tu vas comprendre...

Il tendit à sa femme la dépêche, pendant qu'il ôtait machinalement son chapeau et s'essuyait le front.

Mme Lormel lut rapidement.

Elle devint un peu pâle et interrogea des yeux M. Lormel, qui l'attira à lui et l'embrassa.

—Cela devait arriver, dit-il, c'était fatal!... C'est de ma faute, d'ailleurs!

Il y eut une minute de silence.

M. Lormel ne songea plus à sortir; il avait enlevé son pardessus qu'il avait jeté sur un meuble; il allait et venait, très troublé.

Mme Lormel était une jolie femme d'une trentaine d'années, au visage très doux, un peu timide; elle reprit:

—Mon ami, nous ne disons pas, en ce moment, les choses que nous devrions dire... Après deux années, ton fils revient d'un voyage qui t'a souvent donné bien des inquiétudes... Nous ne devrions que nous réjouir de son retour.

—Ma chère Emma, ma chère femme, comme toujours, il n'y a en toi rien que de bon et de délicat... Comme tu comprends tout! Tu le sais bien, toi qui t'es mise à l'aimer sans le connaître encore, que je ne désirais rien tant

que de revoir Maurice... Mais nous avons aussi tous les deux la même pensée...

M. Lormel, de nouveau, s'épongea les tempes qui étaient trempées de sueur.

C'était un homme grand et fort qui, en dépit de sa barbe grise, portait gaillardement ses cinquante ans; la bonté était épandue sur ses traits.

Il dit:

—Le télégramme de Maurice est précis; il sera ici demain matin.

Puis, affectant une bravoure qu'il n'avait pas tout-à-fait au fond, il ajouta:

—J'irai le chercher à la gare... Je lui dirai tout... Et, que diable! nous ne sommes pas de si grands criminels!

II

Non, certes, les braves gens, ils n'étaient pas si grands criminels!

M. Lormel était resté veuf de bonne heure, et il s'était voué passionnément à son fils; il lui avait tout sacrifié, il avait vécu étroitement avec lui, il avait voulu que dans sa tendresse il y eût quelque chose de presque maternel. A un âge où il pouvait encore penser à lui, il avait fait abstraction de son avenir pour ne s'occuper que de Maurice. Il n'avait eu d'autre souci que celui de lui créer une existence heureuse. Il avait été son guide, son compagnon, son grand ami. Il avait fait avec joie plus que son devoir.

La première séparation avait été un déchirement pour lui; il avait fallu, pourtant, que Maurice, son diplôme d'ingénieur en poche, acceptât la mission qui lui était confiée en Indo-Chine,

acomplit ce voyage d'études de deux ans.

M. Lormel avait alors, pour la première fois, senti la solitude peser sur lui.

Sa tâche étant finie, sa vie devenait vide. Il connut l'ennui. Vieillir sans personne autour de lui, après qu'il avait tant donné de lui-même, lui sembla une chose effrayante.

Le hasard lui fit rencontrer, dans une maison amie, une jeune femme qui l'intéressa singulièrement par sa grâce un peu mélancolique et son charme discret. Elle était pauvre et brave, vivant de maigres leçons; elle n'avait plus de famille, et, elle aussi, elle était condamnée à la solitude. Le cœur endormi de M. Lormel se réveilla; il rêva d'un bonheur tranquille, et, non sans hésitations, il avoua ce qu'il rêvait, s'excusant de son âge, cependant il ne sentait pas encore le poids.

Ce fut une histoire simple.

Ce bonheur, auquel il semblait bien qu'il eût droit, il le trouva auprès d'une créature loyale, bonne, intelligente, reconnaissante. Mais il ne l'avait pas accepté sans scrupule. Encore qu'il eût, avec la délicatesse raffinée qui lui était coutumière, arrangé ses affaires de façon à ne causer aucun tort à son fils, il s'inquiétait de l'impression que ressentirait celui-ci de ce mariage imprévu.

C'était le seul point noir dans sa sérénité.

Une crainte vague, qui s'exagérait, lui venait à l'esprit; si Maurice, accoutumé à une exclusive affection, le blâmait, se montrait jaloux de la part qu'il donnait, à présent, à une autre?

Et c'est pourquoi il avait, de jour en jour, remis la lettre qu'il voulait écrire à Maurice pour lui annoncer la grande nouvelle. Assurément, il était maître de ses actes; mais il lui paraissait, tout de même, qu'il avait profité de l'absence du cher garçon, qu'il avait été bien aise de n'avoir point à le consulter, qu'il avait, pour ainsi dire, escamoté sa félicité présente. Et, dans sa bonté qui en venait à une sorte de

naïveté exquise, il se trouvait presque en faute...

Et si Maurice, en effet, n'ajoutait pas une foi entière à l'éloge qu'il ferait d'Emma? S'il avait des doutes? S'il se sentait, d'instinct, quelque animosité contre cette belle-mère qui était presque du même âge que lui?

Une lettre, même la plus éloquente, suffirait-elle à lui dire sur quelles bonnes raisons M. Lormel l'avait choisie et combien il avait le droit d'être fier de sa tendresse?...

Ainsi, les jours s'étaient passés sans que les mots décisifs eussent été écrits, sans que le père eût parlé à son fils de ce qui lui tenait le plus au cœur; et, maintenant, il s'effarait à la pensée de l'explication nécessaire, et le silence qu'il avait gardé semblait entacher l'événement qui avait embelli son existence d'une apparence d'action suspecte...

III

—Il faudra pourtant se décider! fit M. Lormel en essayant de sourire... Va, il ne nous mangera pas!... Et puis, quand je lui aurai dit quelle femme adorable tu es... et aussi combien tu le connais déjà, par nos conversations... Tu te rappelles, mon amie, ce jour où tu as pleuré, pleuré de si tendres larmes, parce que je te racontais cette affreuse chute qu'il fit naguère dans une excursion de montagne?

Mais Emma n'arrivait point à se rassurer.

Elle aussi, elle avait mille scrupules: il lui paraissait qu'elle fût une intruse qui, bien qu'elle y eût sollicitée, avait dérobé la place de Maurice. Elle éprouvait une sorte de terreur de ce grand beau jeune homme dont elle avait si souvent regardé le portrait, et une pudeur de cette parenté, étrange pour elle, que lui donnait sa situation nouvelle. Elle sentait qu'elle ne pourrait supporter sa froideur, son hostilité peut-être, et les âmes droites étant in-

généieuses à se tourmenter, elle cherchait par quel sacrifice elle pourrait se faire amnistier à ses yeux.

Et, bien qu'ils essayassent de faire bonne contenance l'un devant l'autre, M. et Mme Lormel passèrent une journée toute pleine d'anxiétés; quoi qu'ils fissent pour se dissimuler leurs préoccupations, ils en revenaient toujours à cette question:

—Comment Maurice accepterait-il ce fait, depuis près de deux ans acquis, qu'il apprendrait tout à coup?

Ce furent entre eux d'interminables conciliabules. Fallait-il aborder franchement les choses? fallait-il, au contraire, employer d'innocentes petites ruses, amener peu à peu Maurice à la découverte de la vérité? Et rien n'était touchant comme cette sorte de complot de braves gens n'ayant agi qu'honnêtement et qui, par des susceptibilités de cœur, se jugeaient des coupables.

M. Lormel, en partant pour la gare, attesta avec un courage qui n'était pas bien profond sa résolution de tout avouer.

Mais quand, à la descente du wagon, il aperçut Maurice, sa belle audace faiblit tout-à-coup et il se trouva plus embarrassé que jamais.

Maurice se jeta dans ses bras, et, au milieu de ses effusions, le regarda gaïement:

—Je suis un peu hâlé, n'est-ce pas? C'est toi, papa, qui as rajeuni!...

Il reprit:

—Allons vite à la maison!... J'ai hâte de retrouver ma chambre d'écolier et de jeune homme!

M. Lormel rougit, se sentit défaillir, comprit qu'il n'aurait jamais la force, en ce moment, de faire la redoutable révélation; il balbutia:

—Certainement... Mais je ne m'attendais pas... tu congçois... C'est une fatalité... L'appartement est en réparations... Je suis désolé... Je te logerai près de nous...

—“De nous”? interrogea en riant Maurice.

—De moi... je veux dire... de moi...

Et M. Lormel, quelque joie qu'il

éprouvât auprès de son fils, qu'il retrouvait si beau, si mâle, si solide, eût bien voulu disparaître, tant il se sentait bouleversé.

—C'est égal, reprit Maurice, j'ai une faim dévorante!... On n'a peut-être pas touché à la salle-à-manger?

—C'est que...

—Et puis, je pense que tu ne vas pas faire de cérémonies avec moi!...

IV

Les deux hommes montèrent en voiture.

M. Lormel, véritablement angoissé, prononçait des mots incohérents, cherchait vainement à faire bonne contenance.

Son cœur n'avait jamais battu aussi fort que lorsque Maurice, lestement, grimpa l'escalier, entra dans le vestibule, poussa la porte du salon.

—S'il surprenait Emma, non prévenue, que penserait-il, qu'imaginerait-il, et comment jugerait-il son père?

Mais Emma, de la fenêtre, avait vu M. Lormel et Maurice arriver, et elle s'était cachée, toute tremblante; elle s'était presque barricadée dans sa chambre, tant elle était éperdue...

—Ah! dit Maurice, quand, pendant deux ans, on n'a vu que de misérables paillotes, c'est bon de retrouver un peu de confortable!... Alors, rien n'a changé ici?

—Rien, murmura M. Lormel, honteux de mentir.

Et, cependant, avec la tournure que prenait l'entretien, il se découvrait de plus en plus éloigné du but; à présent, il gardait un silence gêné.

—Tiens! dit le jeune homme en avisant sur une table un petit cadre, une photographie de femme!... Qui est-ce donc?

Sous le coup, M. Lormel s'épouvanta.

La belle humeur de son fils achevait de le décontenancer. Le moyen d'arriver maintenant à une confidence gra-

ve! Il prit gauchement le portrait, essaya de le cacher, s'embarqua dans des explications absurdes, et, brusquement, humilié de ne pas être loyal pour la première fois de sa vie, s'arrêta, les yeux pleins de larmes...

Alors, dans un élan soudain, Maurice lui sauta au cou, comme lorsqu'il était enfant, et embrassant son père sur les deux joues:

—Grosse bête de papa, lui dit-il, tu n'as donc pas deviné que je sais tout jeu de faire le cachottier avec moi!... Tu avais assez songé à moi; il fallait bien que, à mon tour, je fusse un peu

le guide, le bon inspirateur, le grand ami de mon père!... C'est moi, avant mon départ, qui ai tout préparé, tout machiné, qui, avec l'aide de sûrs et bons complices, ai ménagé l'heureuse rencontre, à votre insu à tous deux, et disposé de ton sort... Ah! j'étais tenu au courant, va!... Dieu merci! tout s'est passé comme je le souhaitais!... Sur des indications certaines, c'est moi qui t'ai choisi ta femme, sans qu'elle se doutât plus que toi de mon rôle en tout ceci... Allons, où est-elle?... J'ai bien le droit de l'embrasser, à présent!...

AUBE

Dans le tréfonds des cieux pâlis
Montent d'invraisemblables roses.
L'air a des puretés de lis;
C'est l'éveil de toutes les choses.

Les zéphyrs frôlent, assouplis,
Les corolles à demi closes...
Dans le tréfonds des cieux pâlis
Montent d'invraisemblables roses.

Et, neigeux comme des surplis,
Des nuages d'apothéoses,
Envolés aux firmaments roses,
Passent, délicats et jolis,
Dans le tréfonds des cieux pâlis.

E. HARAUCOURT.

Le Bon Huissier

NE dites pas de mal des huissiers, fit sévèrement Jean Taurain... du moins n'en dites pas de mal devant moi! Ils valent ce que vaut le commun des hommes, et la plupart gagnent durement leur pain quotidien. Leur seul tort est d'être parmi les subalternes de la procédure. La haine et les colères qu'ils excitent ont à peu près la même valeur que la jalousie que pourrait exciter un encaisseur!



En 1896, j'approchais de mon seizième avril et je ne trouvais pas la vie bonne. Nous vivions, mon père et moi, aux confins de la petite ville de M..., qui n'est en somme qu'une bourgade, et nous mangions de la vache enragée. Mon père était un inventeur. Je veux dire que depuis bien longtemps il cherchait des mécaniques à l'usage de ses contemporains et qu'il avait fait breveter un grand nombre d'ingénieuses trouvailles, qui, toutes, avaient le léger inconvénient d'avoir été découvertes par les générations antérieures. Aussi mon père exérait-il maints individus morts, qui lui avaient traîtreusement chipé ses idées. Il n'en continuait pas moins avec une énergie qui avait conduit sa femme au tombeau et qui menaçait de l'y conduire lui-même, ainsi que le pauvre bougre d'adolescent que je figurais à cette époque.



Dans l'automne de cette année, nous traversâmes une crise épouvantable. Mon père était à la recherche d'un appareil "pour sécher instantanément la

salade sans rien lui ôter de sa fraîcheur", et, avec la ruse des gens habitués par l'idée fixe, il avait réussi à emprunter de l'argent à tout le monde. Si encore cet argent s'était répandu chez le boulanger ou chez la crémillère! Hélas! il se convertissait en engins biscornus et en rouages fantasmagoriques. Et nous continuions à maigrir l'un et l'autre, lui, jaune comme du fromage de Hollande, moi, blanc comme un navet.

Le papier timbré pleuvait en averse. Tous les deux ou trois jours, l'huissier, Auguste Parenchyme, nous apportait quelque poulet judiciaire. C'était un personnage court, mastoc, et porté à la rigolade. Il avait le teint betterave, des yeux énormes, tels des pruneaux d'Agen, et la bouche gourmande. Sa jovialité naturelle ne trouvait guère à s'exercer. La petite ville et les villages circonvoisins avaient horreur des huissiers. M. Auguste Parenchyme était en proie aux services et aux farces les plus rebutantes, parmi lesquels les derniers produits de la digestion humaine et animale jouaient un rôle prépondérant. Il n'est partie de son visage et de ses vêtements qui n'eût encaissé des bouses, du fumier et des eaux rénales. En sorte que cet homme destiné au rire filait le long des rues et des haies avec une mine de chien perdu.

Mon père l'accueillait mal, mais en silence. Quant à moi, je ressentais pour lui une obscure sympathie. Et de lui avoir vu parfois l'oeil enduit de crotin ou l'oreille bouchée d'un mastic malodorant ne me prêtait aucunement à rire. Aussi lorsqu'il me tendait une de ses feuilles impératives je lui souhaitais poliment le bonjour. Parfois nous échangeions quelque phrase décisive sur les méfaits de la sécheresse et la canailerie de la pluie.



Une nuit, mon père mourut. Il n'y avait pas à s'étonner : depuis deux ans, le médecin faisait entendre des paroles prophétiques. Tout de même, mon affliction fut profonde. Car, abstraction faite de ses manies,— et des tortures qu'elles avaient comportées pour ma mère et pour moi,—ce n'était pas un mauvais homme. Il ne voulait que notre bien. Et s'il en avait eu le temps il aurait sûrement compati à notre sort!...

Outre la tristesse du cœur, j'endurais l'angoisse de la situation. Rien ne m'avait préparé à la lutte. J'étais peu et mal instruit; mon aspect étique rétrécissait mes chances et ma timidité m'ôtait presque l'usage de la parole...

Je passai trois jours dans des tranches affreuses et plein d'envie pour le sort de mon père : n'était-il pas à l'abri des pièges et des déconvenues?

Le quatrième jour, au matin, je me tenais sur le seuil de la porte, affaibli par le jeûne, le cœur crevé, lorsque j'aperçus M. Parenchyme. Il s'avancait prudemment, tel un batteur d'estrade à proximité de l'ennemi, l'oreille au guet et l'œil fureteur. A ma vue, un vague sourire plissa ses grosses lèvres; il s'empessa de venir jusqu'à moi :

—J'ai là, fit-il, quelques commandements qui se trompent de date! Où il n'y a rien, l'huissier perd ses exploits!

Le rire silencieux de Bas-de-Cuir plissa ses joues et, me dévisageant :

—Hé! mon petit, je ne croyais pas que vous pouviez maigrir encore!

Il secoua la tête, renifla l'air humide et remarqua :

—C'est vrai que vous avez perdu votre père... Et je crois qu'il ne laisse pas un sesterce! Qu'est-ce que vous allez faire?

J'étais jeune, ces paroles tombaient d'aplomb sur ma peine; je me mis à pleurer.

—Hé là! criait l'huissier. Hé là! Hé là!

Il me tapait dans le dos avec ses exploits, d'un air ahuri. Et quand mes

larmes furent taries il me questionna. Il le fit avec méthode, si bien que, de mot en mot, il connut exactement et ma situation et l'état de mon âme. Ensuite, il me donna une nouvelle tape dans le dos :

—En route! s'écria-t-il... Le bon Dieu va arranger ça!

Je l'accompagnai, lui et ses exploits. Quelques crottins nous saluèrent au passage, mais, en général, cette tournée fut paisible, car les gens connaissaient mon malheur. A midi, l'huissier me mena chez lui : pour la première fois depuis plusieurs années, je vis apparaître un poulet rôti. Tandis que je considérais la chair dorée et que j'en respirais l'arôme, Parenchyme l'entama avec un grand couteau triangulaire et jeta une aile tout entière sur mon assiette. Après quoi je connus les délices des pommes frites, du brie coulant, de la tarte aux abricots, des chasselas limpides et d'une puissante tasse de café.

—Voilà! cria Parenchyme en s'offrant un énorme cigare... Comme vous le voyez, le bon Dieu s'occupe de vous. Et je le connais assez pour vous garantir qu'il continuera!

Il continua. Parenchyme me fit achever mes études au collège du chef-lieu, en qualité d'externe. Tous les jeudis et pendant les vacances, je l'accompagnais dans ses courses. Sa jovialité naturelle, si longtemps comprimée, était revenue, énorme et hilare. Il promenait maintenant par les venelles et les champs une belle face de lune rouge. La population hostile était devenue une population amie : en me recueillant, Parenchyme avait désarmé les âmes les plus âpres. On distinguait l'homme de la fonction; c'est à peine si, tous les deux ou trois ans, quelque rustre indérotttable vidait son pot de chambre sur la tête de mon protecteur.

—Ça porte bonheur! s'exclamait-il avec un rire éclatant.

Quand j'eus passé ma thèse, il me menbla un joli bureau de consultation, à C... Chaque soir, le chemin de fer régional me ramenait chez Parenchyme. Nous dînions ensemble. Tout en

festoyant, il me regardait avec une tendresse orgueilleuse et rabelaisienne :

—Hein? criait-il. Je te l'avais dit pourtant que le bon Dieu arrangerait ton affaire! Il l'a rudement bien arrangée... Et ce qu'il y a de particulier,

c'est qu'il a trouvé le moyen d'arranger la mienne par la même occasion. Il est rudement malin, allez! Et ça ne m'étonne pas du tout qu'il ait fabriqué une petite femme avec l'os à côtelette du père Adam!



Feu Follet

Un soir, à la nuit, tu m'as dit:
Ecoute et retiens bien ceci,

“Tes yeux sont la forêt profonde
“Où je veux m'isoler du monde.

“Au fond, très loin, je vois un feu;
“Si j'y parviens, je deviens dieu.”—

Voilà ce qu'un soir à la nuit
Tout bas, plein d'espoir, tu m'as dit

Et, depuis, la nuit et le jour,
Sans cesse, tu marcheras toujours

Sans arriver jusqu'au foyer
Qu'en mes yeux tu voyais briller.

Enfant! tu ne savais donc pas,
Qu'hélas, ce qui luisait là-bas,

De tes yeux n'était qu'un reflet
Qui dans les miens se prolongeait.

Marie PETITE.

L'ANGE DU FOYER



La jeune femme.—Il est minuit et Charles n'est pas encore rentré ! Voilà quatre jours que ça dure, jamais il n'a agi de même que depuis votre arrivée.

Belle-maman.—Ma fille, tous les hommes sont des ingrats ! Ce n'était pas la peine que je vienne vous voir de si loin pour qu'il ne mette pas plus d'empressement à profiter de ma présence et de mes bons conseils.

LA PROCESSION

Sur deux files, grêles et ronds,
Droits, penchés, pleurants, incolores,
Falots dans le jour vif encore,
Sur deux files les cierges vont.
C'est un fil double qui faufile
A menus points très compliqués,
De la cathédrale aux vieux quais
Qui faufile toute la ville.
Ah! ce fil, se prolonge-t-il!
Par toute la ville les âmes
Sont attentives à ces flammes;
Les âmes pendent à ce fil
Par grappes, ainsi qu'au marché,
Les raisins que l'on fait sécher.

Les vieux balcons rugueux de rouille
Sont, de vieux damas habillés,
Parmi les cheveux appuyés,
Le damas effrangé s'embrouille.
On se penche... Les fronts sont blancs.
Chaque fenêtre grande ouverte
Révèle la chambre déserte,
Le miroir, les rideaux à glands,
La commode, auprès de l'alcôve,
Avec la Vierge aux bleus satins,
Dont brille, frotté du matin,
En cuivre neuf, le Coeur qui sauve.
Mais voici qu'au bout de la rue,
L'Hostie, enfin, est apparue.

Extase! Désir de la mort,
Délice: mourir d'un supplice!
Les mains, qu'exalte le Calice,
Se joignent sur leurs bagues d'or.
Désir du ciel! L'Hostie avance,
Pénitence! Mort de la chair.
Le vent doux souffle de la mer
Et, sur le silence, balance
L'odeur d'îles qui sont là-bas,
Dans la mer lumineuse et plate.
Extase! Quel fruit mûr éclate,
Dans ces îles qu'on ne voit pas?
Les mains, en se joignant trop fort,
S'écorchent à leurs bagues d'or.

André CORTHIS.



LE SACRIFICE

Par Fernand de Verneuil

C E matin-là, le Comte de Champfleury s'était éveillé de fort méchante humeur. La soirée précédente, il avait, suivant le terme consacré, "ramassé une forte culotte" au cercle, ce qui en langage ordinaire se traduit par une perte, au jeu, d'une somme d'argent très importante.

Possesseur d'une encore assez jolie fortune, le Comte menait la vie à grandes guides; par contre, il était quelquefois plusieurs semaines d'un caractère triste, il causait peu et recherchait la solitude; ces jours-là, il supportait même à peine la présence de son fils unique Raymond puis brusquement, il chassait les sombres pensées qui l'agitaient et recommençait à rechercher dans les plaisirs mondains comme l'oubli de chagrins du passé.

Il y avait, en effet, un gros chagrin dans la vie du Comte de Champfleury, un chagrin que les années avaient été impuissantes à effacer et qui revenait parfois lui tenailler âprement le coeur quoique vingt-deux années se fussent écoulées depuis ce temps-là.

Le Comte avait alors vingt-trois ans; deux années auparavant il avait fait un de ces mariages qui deviennent si rares à notre époque dans une certaine classe de la société; il avait épousé par amour une admirable jeune fille dont la beauté n'avait d'égale que la bonté et la noblesse de sentiments; la seule noblesse hélas, qu'elle possédât. Cela n'avait pas marché tout seul; on avait objecté le manque de fortune de la jeune fille et opposé la question plus grave encore de mésalliance, mais le jeune Comte avait tenu bon, son amour avait triomphé de tous les obstacles et c'est

le coeur profondément épris qu'il avait conduit à l'autel celle qui devait être la compagne de toute sa vie. Hélas ! son bonheur fut bref. Deux années s'écoulèrent comme dans un rêve, puis un jour vint où l'aristocratique demeure des Champfleury se prépara à fêter une naissance; jour fatal qui marqua la fin du bonheur du Comte, jour néfaste où les murs se tendirent de drap noir pour pleurer le départ pour l'au-delà, de la jeune épousée.

Le chagrin du Comte de Champfleury fut terrible les premiers jours; on craignit fortement pour sa santé, puis l'apaisement se fit, sans amener l'oubli cependant. Pendant longtemps le jeune père ne voulut pas voir son enfant qu'il accusait d'être la cause de son malheur, puis il songea que c'était un peu d'elle-même que la morté lui avait laissé et il se prit un jour à le couvrir de farouches caresses.

De ce moment commença une existence singulière pour le Comte de Champfleury. Au fur et à mesure que son fils avança en âge, il lui fit donner une éducation et une instruction des plus soignées qu'il surveillait lui-même; il était alors pendant de longues journées dans une quiétude d'esprit qui lui faisait supporter plus facilement le deuil de son coeur; puis, malgré tout, quand parfois le souvenir lui revenait plus vivace de la disparue, il se reprenait à repousser son enfant et il se lançait alors à corps perdu dans les fêtes et les fausses distractions mondaines, y cherchant un oubli qu'il était impuissant à trouver. Cela durait depuis vingt ans.

Il y laissait sa santé peut-être, sa

fortune sûrement; malgré cela, celle-ci était encore importante et en dépit de ses quarante-cinq ans, le comte avait conservé une jeunesse d'allure qui, jointe à sa naturelle distinction, le faisait passer volontiers pour le frère aîné plutôt que pour le père du jeune vicomte Raymond.

Or, les jours précédents de ce matin où le Comte s'éveillait de si méchante humeur, il avait été précisément repris par une de ses périodiques tristesses à laquelle venait encore s'ajouter l'idée que bientôt sans doute, son fils se fonderait un foyer et le laisserait plus seul que jamais. Il ressentait plus profondément le vide de son existence et se prit à soupirer profondément.

Il fut tiré de sa rêverie par l'entrée d'un domestique apportant sur un plateau d'argent le courrier du matin. Rapidement il parcourut les lettres; invitations, banals potins mondains, tout cela ne l'intéressait guère; la suscription d'une lettre l'attira cependant, l'écriture fine et régulière lui était inconnue; le timbre postal émanait du Canada. Le Comte de Champfleury réfléchit un instant.

—Qui peut m'écrire de là-bas, se demanda-t-il, serait-ce ce cousin éloigné dont je n'ai guère entendu parler et que je n'ai jamais vu? Enfin, je vais bien savoir...

Il brisa le cachet et parcourut les lignes suivantes:

“Mon cher cousin,

“Je viens d'être frappée d'un deuil cruel; mon père vient de mourir, me laissant seule au monde puisque ma mère l'a déjà précédé dans la tombe il y a dix ans.

“Je n'ai plus aucun parent que vous dont mon père parlait souvent. Ne l'accusez pas d'oubli pour sa famille de France, il y avait eu, je crois, entre votre père et lui, quelque malentendu à la suite duquel les relations avaient cessé; d'autre part, il avait un excessif amour-propre et ne voulait pas que, dans sa modeste situation de fortune,

il parût rechercher quelque intimité avec un parent à un degré éloigné et riche.

“Toutefois, en mourant, prévoyant les difficultés auxquelles j'allais me trouver en butte dans l'existence, il m'a fait promettre de vous écrire et de vous demander si vous consentiriez à me recevoir et à me servir de tuteur. J'espère du reste ne vous causer qu'un embarras de courte durée car j'ai l'intention de me consacrer à la vie religieuse, la seule où une pauvre fille comme moi puisse trouver quelque consolation et affection.

“Votre cousine affectueuse et désolée,

“**Emilienne d'Entraygues.**”

—Voilà du nouveau! murmura le Comte d'un air rêveur; certainement je dois recevoir cette enfant... qui est une jeune fille peut-être puisque sa mère est morte il y a déjà dix ans... elle ne me dit pas son âge... Enfin, quoi qu'il en soit, elle sera ici la bienvenue.

Il se leva, fit une toilette sommaire, puis immédiatement après écrivit une brève réponse dans laquelle il indiquait à sa protégée le bateau qu'elle devrait prendre et lui demandant de lui envoyer un télégramme dès son départ pour le Havre afin qu'il pût l'attendre à Paris.

Trois semaines plus tard le Comte de Champfleury attendait à la sortie des passagers à la gare St-Lazare, l'orpheline à qui il avait recommandé de mettre un ruban bleu à son corsage afin de la reconnaître. Le défilé habituel durait depuis quelques instants quand il aperçut une jeune fille dont l'embarras au milieu de la cohue faisait deviner une étrangère mais n'excluait pas une réelle distinction; la pâleur d'un visage d'une admirable pureté de lignes ressortait sous une coiffure de deuil, un ruban bleu, jetait une note claire sur la robe noire. Le Comte reconnut à cela immédiatement mademoiselle Emilienne d'Entraygues, car c'était une vraie

demoiselle que cette grande jeune fille qui pouvait avoir vingt à vingt-deux ans.

*
* *

Depuis un mois déjà, Emilienne habitait l'antique hôtel des Champfleury, un mois pendant lequel s'étaient opérés bien des changements. La jeune fille, elle-même, avait repris de vives couleurs; elle trouvait une suprême consolation à son deuil récent dans l'affection dévouée dont elle était entourée. Magnifiquement belle, d'une éducation raffinée, elle avait produit une profonde impression sur le jeune vicomte Raymond. Il n'était jusqu'au père lui-même qui n'eût modifié son genre de vie; depuis la présence d'Emilienne sous son toit, il avait négligé complètement ses amis du cercle pour se faire le guide de sa pupille dans la capitale; puis le soir, dans le grand salon, il s'attardait avec délices, écoutant, en fumant des cigares qu'il n'avait jamais trouvés si bons, la jeune fille lui parler de mille riens auxquels il prenait un intérêt considérable.

Il faisait maintenant une toilette plus soignée que jamais et constatait avec une évidente satisfaction, devant son miroir qu'il avait toujours fort grand air, et, de fait le Comte de Champfleury pouvait, à bon droit, passer pour ce que l'on appelle un bel homme dans toute l'acception du mot.

Enfin, un beau jour, il fut bien obligé d'en convenir, il dut s'avouer qu'il était amoureux de sa jolie pupille. Il n'oubliait pas pour cela sa chère morte, mais le nouvel amour qui remplissait son cœur avait été un puissant dérivatif à ses anciens chagrins et il sentait en lui-même que celle qui s'était en allée devait approuver, de là-haut, le choix qu'il avait fait et qui l'avait ramené dans le droit chemin.

Mais, Emilienne l'aimait-elle ? Angoissante question qu'il voulut résoudre sans plus tarder. Il avait déjà bien

remarqué qu'elle ne parlait plus de se consacrer à la vie religieuse et qu'elle paraissait au contraire heureuse de sa présence; mais n'y avait-il pas là qu'une simple attitude de convenance, une manière délicate de le remercier de tous les bons soins qu'il avait pour elle ?

Il ne pouvait plus attendre, il voulait savoir, et le cœur battant, il se dirigea vers le salon où il savait trouver Emilienne à cette heure-là.

Au même instant, Raymond se disposait à dire à son père l'amour que lui avait inspiré la jeune orpheline. Ah ! oui, il l'aimait de toute l'ardeur de sa jeunesse, comme avait dû aimer son père jadis... Il allait le lui dire... lui demander de plaider lui-même sa cause auprès de la jolie cousine... oui, il faudrait sans doute la plaider cette cause, car il avait bien remarqué que si Emilienne lui témoignait de l'affection, elle ne paraissait cependant pas éprouver pour lui un penchant qu'il aurait rêvé très doux. Au contraire, on eût dit que, parfois elle avait quelque peine secrète que traduisaient d'involontaires soupirs. Mais, pourquoi s'inquiéter ! N'était-ce pas le chagrin d'avoir perdu son père peu de temps avant et d'avoir quitté son pays qui assombrissait alors ses beaux yeux ?

Tout en réfléchissant, Raymond était arrivé dans le petit salon; par la porte légèrement entr'ouverte il entendit la voix douce et grave de son père... celle d'Emilienne tremblante d'émotion qui murmurait des mots d'amour... Et brusquement le voile se déchira devant ses yeux. Le changement subit de conduite de son père, l'attitude d'Emilienne, tout cela lui apparut plus nettement et lui démontra où l'amour avait passé.

La tête en feu, le cœur douloureusement oppressé, il rentra dans sa chambre...

Quelques heures plus tard, quand il en sortit, ses traits un peu tirés et ses yeux rougis auraient pu témoigner du violent combat qui s'était livré dans son âme. Il avait réfléchi à l'influence bienfaisante de sa jolie cousine sur son

père, pauvre père ! il avait trop souffert pendant de longues années, n'était-il pas juste qu'il retrouvât enfin le bonheur ! Au moins, il ne fallait pas que ce bonheur fût empoisonné par la certitude de l'avoir acquis en brisant un autre cœur ! Et résolu, maintenant, pleurant au-dedans de lui-même sur son rêve écroulé il sut commander à sa douleur et ce fut le visage un peu pâle mais presque indifférent qu'il reçut de son père l'annonce de son prochain mariage.

Les formalités légales furent accomplies dans les plus brefs délais ; deux semaines après cette journée fatale au pauvre Raymond, le mariage avait lieu.

Le Comte de Champfleury rayonnait de bonheur ; une seule chose l'attrista : son fils manifestait le désir de partir pour un voyage de longue durée à travers le monde.

Pourquoi partir ? lui reprochait-il, maintenant que notre demeure ne sera plus triste comme autrefois ; tu ne peux prendre ombrage de celle qui m'a redonné le bonheur car je crois qu'elle t'était sympathique...

— Certes, elle ne m'est pas indifférente, mon père, aussi n'est-ce point pour cela que je m'éloigne, mais bien parce que j'ai le désir de connaître du pays.

— Allons, reprit le comte en souriant, voyage, et quand tu auras épuisé cette belle fièvre de déplacement, reviens-nous, nous te marierons à ton tour... si cependant l'idée du mariage te vient quelque jour dans la tête !

Hélas ! Notre propre bonheur nous rend égoïste et nous empêche parfois de voir la souffrance des autres...

La Violette

Violette des bois, ô vivante améthyste,
Qui fêtes sans éclat le printanier réveil,
Mais sans rendre en parfums ses baisers au soleil,
Fleur dont la grâce tendre est douce à l'âme triste,

Fleur du soupir et du tremblant aveu,
Qui dois être cherchée et par les yeux conquise,
Des secrets ombrageux la confidente exquise,
Fleur d'espoir, de pardon, de rappel et d'adieu.

Ta nuance en douceur égal ton arôme
Et mêle sans offense au deuil un peu d'azur.
Ton cœur humble au cœur simple offre un asile sûr :
Pour toute plaie il offre à tout amour un baume.

LEON DIERX.

UNE HEUREUSE ERREUR

I

RIENT n'est plus complexe que le caractère d'une jeune fille. Que de nuances différentes dans l'âme de chacune d'elles ! Celle-ci, énergique, sous son enveloppe frêle, ne déviara pas d'un pas de la ligne de conduite qu'elle s'est tracée, et les objurgations de sa famille, l'autorité même d'un père, n'auront pas raison de sa volonté. Telle autre, plus craintive, docile aux conseils, inhabile à résister, se laissera diriger par les auteurs de ses jours, et bien souvent même le choix qu'elle fera d'un fiancé lui aura été imposé contre son gré.

C'est à cette seconde catégorie de jeunes filles qu'appartenait Aline Verneuil.

Ah ! si elle avait osé !

— Mes chers parents. quoique vous en disiez, et malgré tous vos beaux discours, je n'épouserai pas M. Ernest Rabot... et cela, par l'excellente raison que j'en aime un autre, M. Lucien Lirol !

Oui, voilà qui eût été net, voilà qui eût été franc !

Et devant un tel aveu, peut-être M. et Mme Verneuil auraient-ils renoncé à leur projet et eussent-ils laissé faire à leur fille le mariage de son choix.

Mais Aline, nous l'avons dit, avait trop peur de ses parents pour leur tenir un pareil langage.

D'ailleurs M. Verneuil ne lui avait pas demandé son avis.

Un jour, en présence de Mme Verneuil, il lui avait dit :

— Ecoute-moi, mon enfant... Tu as dix-huit ans à l'heure qu'il est ; il s'agit de te marier... Or, M. Ernest Rabot nous paraît être le mari qu'il te faut...

Fortune, relations, éducation, tout nous convient dans ce parti.

— Mais, papa... avait timidement hasardé Aline.

— Je ne suppose pas que ce projet puisse soulever de ta part la moindre objection. Tu connais M. Ernest Rabot pour t'être rencontrée avec lui dans le monde et avoir dansé avec lui. A maintes reprises déjà, sans toutefois t'avoir laissé soupçonner nos intentions, ta mère et moi, nous t'avons interrogée à son sujet ; chaque fois, tu nous as répondu que tu le trouvais fort agréable. Donc, la question d'antipathie entre vous ne peut être posée, puisque, d'autre part, nous savons qu'il éprouve pour toi une vive inclination.

— Mais, pourtant, es-tu bien sûr, papa?...

— Sûr de quoi ? fit avec impatience M. Verneuil dont les sourcils se fronçaient déjà.

Aline, toute tremblante, n'acheva sa phrase qu'en hésitant :

— ... Sûr que... sûr que les sentiments de M. Rabot à mon égard sont bien sincères... Tu es riche, et l'on sait que tu as l'intention de me donner une jolie dot... Alors, je me demande si ce n'est pas seulement pour ma fortune que M. Rabot tient à m'épouser...

M. Verneuil avait repris sa sérénité :

— Si c'est cela qui t'effraye, tu peux te rassurer, mon enfant. M. Rabot est plus riche que nous. Et c'est toi qui gagneras à ce mariage... Je t'avouerai même, puisque nous sommes sur ce terrain, que cette union sert mes intérêts matériels. Quand un homme est dans les affaires, — ce qui est mon cas, — il a toujours besoin, quelle que soit sa fortune, de garder par devers lui, à sa disposition, le plus de capitaux possibles. Or, M. Rabot accepte, moyennant

un intérêt de cinq pour cent, de laisser ta dot dans ma maison. Et cette dot, cela me gênerait de m'en dessaisir en ce moment... Qui sait si je trouverais un autre gendre dans les mêmes dispositions?... Tu vois donc que ce mariage est doublement heureux,—et pour toi, puisque ton prétendant est charmant à tous les points de vue, et pour moi, puisqu'il ne m'oblige pas à sortir de ma caisse une somme d'argent liquide, ce qui, je viens de te le dire, m'embarrasserait beaucoup.

—Ah! vraiment?... Cela t'embarrasserait?... Mais, alors, ce serait si simple de ne pas me donner de dot du tout!

—Pas de dot du tout! s'écria M. Verneuil. Y penses-tu? Mais ce serait de la folie!... Vois-tu que, dans le monde des affaires, on aille répandre le bruit que M. Verneuil ne donne pas de dot à sa fille!... Tout mon crédit me serait coupé du coup... Non, non! je veux te donner une dot... une très grosse même... Mais j'en verserai le montant un peu plus tard... Et je veux aussi que celui que tu épouseras soit riche, très riche, plus riche que moi... comme M. Rabot... De la sorte, non-seulement mon crédit ne sera pas diminué, mais il augmentera!

Aline, qui avait paru joyeuse un instant, laissa, après ces paroles, tomber ses bras en signe de résignation.

—Bien, papa! fit-elle.

Et elle pensa qu'elle n'avait pas le droit, quand ce mariage rendait service à son père, de s'y refuser. D'ailleurs, qu'avait-elle à dire contre M. Ernest Rabot? Rien. Elle le trouvait fort aimable, en effet, et d'excellente compagnie. Et son père ne venait-il pas de lui prouver que les amabilités de ce jeune homme ne s'adressaient pas, ainsi qu'elle l'avait cru tout d'abord, à la dot qu'elle devait apporter, mais bien à elle-même... puisque c'était elle la moins riche des deux?

Ah! sans doute, Lucien Lirol!...

Mais Lucien Lirol accepterait-il les arrangements pécuniaires dont M. Ernest Rabot s'accommodait?... Et puis,

du reste, Lucien ne s'était jamais déclaré... Qui sait, après tout, si elle avait bien deviné ses intentions? Peut-être s'était-elle trompée? Peut-être ne l'aimait-il pas?

Aline, en se posant ces questions, était dans une incertitude des plus pénibles.

Que faire?

Hélas! elle n'avait qu'à obéir à son père!

Aussi, non sans une profonde tristesse, non sans un regret amer, refoula-t-elle tout au fond de son cœur ce sentiment naissant qu'avait commencé à lui inspirer celui qui désormais ne devait être à ses yeux qu'un étranger.

Et voilà comment furent officiellement annoncées les fiançailles de Mlle Aline Verneuil avec M. Ernest Rabot.

II

Un grand dîner allait être donné à cette occasion par M. et Mme Verneuil.

Comme on dit vulgairement, les petits plats devaient être mis dans les grands.

La liste des personnes à inviter à ce repas dont on parlerait fut longtemps discutée. Il y aurait vingt-deux convives. Puis, la désignation de ces convives une fois faite, M. et Mme Verneuil eurent à se demander dans quelles conditions on opérerait.

Autrement dit, engagerait-on un "chef" pour venir confectionner les plats à la maison, ou bien s'adresserait-on tout simplement à la grande "cuisinerie" Vatel et Bonchamp?

Dans ce dernier cas, le dîner, tout prêt à être servi, arriverait à sept heures un quart et on n'aurait qu'à se mettre à table à sept heures et demie.

C'est là un système commode et très souvent employé. De la sorte la maîtresse de maison n'a pas, dès le matin, à s'occuper de son dîner, à surveiller ses domestiques; elle évite un souci constant. Et aucun risque d'assister à l'écroulement d'un entremets mal mon-

té ou de s'apercevoir, avec effroi, que la sauce mayonnaise sur laquelle on comptait a tourné au dernier moment! La "cuisinerie" Vatel et Bonchamp est renommée pour la sécurité culinaire. Jamais elle n'a manqué un plat. C'est une "cuisinerie" de tout repos!

—Va donc pour Vatel et Bonchamp! avait dit M. Verneuil.

Et Mme Verneuil, triomphante,—car elle en tenait pour ce système,—avait été s'entendre avec M. Vatel lui-même, l'un des patrons, pour régler avec lui le menu.

Ah! quel menu!

Rien qu'à le rédiger sous la haute direction de M. Vatel, Mme Verneuil, quoi qu'elle ne fût pourtant pas gourmande, se sentait venir l'eau à la bouche.

—Eh bien! es-tu satisfaite? dit-elle à Aline en rentrant.

Et elle montrait cette liste de plats tous plus savoureux les uns que les autres et longue de près d'une aune.

Mais Aline se contenta d'approuver tacitement d'un geste presque indifférent.

Un menu moins copieux, moins fin même, avec un fiancé plus à son goût, voilà qui eût mieux fait son affaire.

III

Enfin le grand soir est arrivé!

M. Ernest Rabot a fait à sa fiancée cadeau d'une superbe bague sur laquelle tout le monde s'extasie, et il contemple avec satisfaction cette jolie personne qui bientôt portera son nom.

Et, tout en la contemplant, il songe que les agréments physiques qu'elle lui apporte en mariage ne sont pas les seuls dont il profitera.

Cinq cent mille francs!... Voilà qui ne se trouve pas tous les jours, et ces cinq cent mille francs, bien que ne devant lui être servis qu'en rentes, ne sont pas à dédaigner. Cinq pour cent, c'est d'ailleurs un superbe revenu par le temps qui court. Et la fortune de M.

Verneuil est solide,—plus solide même que la sienne propre!

A cette pensée, Ernest Rabot sourit dans sa barbe.

Faut-il qu'il ait été malin, après avoir écorné en fredaines et folies de toutes sortes son patrimoine familial, pour être parvenu, aux yeux du monde, à continuer de passer pour riche!

S'il eût écouté son camarade Lucien Lirol, il aurait déménagé, il aurait habité un petit logement de deux pièces, afin, dépensant moins, de pouvoir payer ses dettes. Vieux jeu que cela! En suivant un tel conseil, il n'aurait plus trouvé un sou de crédit sur la place de Paris et il se serait vu fermer les portes des maisons à riches héritières.

Ah! comme il avait eu raison de traiter de nigaud Lucien Lirol et de lui répondre que son moyen était stupide! Epater les gens, jeter de la poudre aux yeux, voilà comment il fallait s'y prendre! Et les événements prouvaient bien qu'il avait raison,—puisque M. Verneuil, l'industriel millionnaire,—plusieurs fois millionnaire même, à ce qu'on disait,—venait de lui accorder la main de sa ravissante fille!

IV

—Monsieur et madame Gobichard!

—Monsieur, madame et mademoiselle Durampot!

Le domestique, ganté de blanc, stylé, annoncée à mesure les invités qui arrivent.

—Ah! chère madame, comme c'est gentil d'être venue!... Cher monsieur, comme c'est aimable!... Venez donc que je vous présente mon futur gendre!...

Saluts, poignées de mains, chuchotements, conversations, etc.

Sept heures et demie,—huit heures moins vingt-cinq,—huit heures moins vingt,—huit heures moins un quart...

Tous les invités sont arrivés maintenant.

Mais ce qui n'arrive pas... c'est le dîner!

De temps à autre, sous prétexte d'un ordre à donner, Mme Verneuil, inquiète, s'échappe du salon et court à la cuisine.

—Eh bien! Julie?...

—Rien encore, madame!

—C'est inconcevable!

—Qu'allons-nous faire, si rien n'arrive?

—Ah! Julie, ma fille, ne m'en parlez pas!

Et, ouvrant la porte de l'escalier de service, Mme Verneuil, toute de soie et de dentelle vêtue, se penche avec anxiété sur la rampe pour voir si le marmiton espéré n'est pas en vue au premier étage.

Avons-nous dit que c'était au cinquième qu'habitaient M. et Mme Verneuil?... Un cinquième avec ascenseur, s'entend... Un cinquième tout-à-fait chic, dans un superbe immeuble.

Mais aucun marmiton à l'horizon.

—Que devenir? murmure avec angoisse Mme Verneuil.

Et elle retourne au salon où,—disons-le à sa louange,—avec une force d'âme digne des anciennes Romaines, elle s'efforce de faire bonne figure.

—Eh bien! ma chère amie, dit tout haut M. Verneuil, en s'approchant de sa femme, tu nous fais pas bientôt dîner?

Oh! ces maris!... Ils n'en font jamais d'autres!

Bien entendu, M. Verneuil ne se doute pas du drame qui se joue dans la cuisine.

Mme Verneuil répond:

—Oui, mon ami, oui... on va servir... dans un instant!

Et elle sourit,—mais de quel sourire!

Huit heures... huit heures cinq... huit heures dix...

Nouvelle course folle à la cuisine.

—Toujours rien, Julie?

—Toujours rien, madame!

C'est à désespérer!

Et Mme Verneuil rentre de nouveau dans le salon, prête à défaillir cette fois.

Aucune erreur possible, cependant, sur le jour et la date de la commande!

Alors, quoi? Qu'est-ce qui pouvait bien être arrivé? Et où était passé le dîner?

C'est avec angoisse que Mme Verneuil se le demandait!

V

Où le dîner était passé?...

Si les Verneuil habitaient, comme nous l'avons dit, le cinquième étage d'un superbe immeuble, M. et Mme Ferneil habitaient le second.

Verneuil... Ferneil... Ces noms, à les dire, ont une certaine ressemblance... Et si l'on suppose une adresse mal donnée, un marmiton mal versé dans l'art de la prononciation, et, par-dessus le marché, une concierge distraite, on aura bientôt l'explication du problème.

Verneil... Ferneuil... ou quelque chose dans ce goût-là... tel était le nom qu'avait dû lancer le marmiton à la concierge, en passant devant la loge.

Et celle-ci, l'attention ailleurs, ou un peu dure d'oreille, avait dû répondre machinalement:

—Au deuxième étage!

Mais, allez-vous penser, comment les Ferneil,—puisque Ferneil il y a,—en voyant débarquer chez eux tout un attirail de cuisine inattendu, ne l'avaient-ils pas tout de suite refusé?

—Ce n'est pas pour nous, auraient-ils dû déclarer, car nous n'attendons personne: voyez ailleurs!

Oui, bien sûr, c'est là ce que vous auriez dit en pareille circonstance.

Mais il y a parfois des coïncidences étranges dans la vie.

M. et Mme Ferneil avaient justement des invités, eux aussi, tout un régiment de province qui, sans crier gare, s'était annoncé le matin même; et Mme Ferneil, pour parer au danger, c'est-à-dire pour être à même de nourrir ses hôtes, avait dit à son mari:

—Sois donc assez gentil, en allant à ton bureau tout-à-l'heure, pour passer

chez Vatel et Bonchamp demander qu'on nous envoie ce soir deux ou trois plats et un entremets quelconque!... Ça m'arrangerait bien... Tu commanderas pour douze couverts, n'est-ce pas?

—Bien, ma bonne! avait fait M. Ferneil, tout en mettant son chapeau et son paletot.

Mais il ne suffit pas de dire: "Bien, ma bonne!" pour que la commission soit faite. Il faut la faire. Et cette commission, M. Ferneil l'avait complètement oubliée.

Et, même, une fois rentré chez lui, elle n'était pas revenue à sa mémoire.

Mais comme Mme Ferneil, à l'heure voulue, avait vu arriver le dîner attendu, elle n'avait naturellement rien eu à dire à son mari. Tout était bien. Et en elle-même, seulement, elle avait murmuré:

—Peste! pour douze, ils servent largement chez Vatel et Bonchamp!

Et, aussitôt, ayant de quoi nourrir au moins le double de convives, elle avait téléphoné à son beau-frère et à sa belle-soeur, M. et Mme Jamel, pour les prier de venir partager ce repas pantagruélique.

Or,—que de coïncidences ce jour-là, bon Dieu! que de coïncidences!—M. et Mme Jamel avaient précisément un ami à dîner, M. Lucien Lirol; et, à cause de cela, ils refusaient de venir.

—Emmenez-le donc! avait fait Mme Ferneil...

—Ah! fort bien; comme cela, nous acceptons!

Et, de la sorte, Lucien Lirol était destiné à prendre sa part du dîner préparé en l'honneur d'Ernest Rabot, le fiancé de celle qu'il aimait!

Car Lucien Lirol aimait, adorait même Aline Verneuil. Vous vous en doutiez bien, d'ailleurs. Et s'il ne s'était pas déclaré jusque-là, c'était uniquement par timidité et dans la crainte d'être repoussé avec perte.

La nouvelle des fiançailles d'Aline avec son ami Rabot l'avait rendu malheureux à un point extraordinaire. Doublement malheureux même! D'abord de ne point épouser celle pour qui

il aurait donné sa vie, et, ensuite, de la savoir destinée à un homme d'une moralité trop facile, et, disons le mot, d'un caractère peu estimable.

Mais que pouvait-il contre cela?

Rien.

Il n'avait qu'à chasser de son cœur un amour sans espoir, il n'avait qu'à tâcher d'oublier!

Et le meilleur moyen pour y arriver, c'était de se distraire.

Voilà pourquoi il avait accepté l'invitation des Jamel,—invitation qui devait devenir celle des Ferneil.

Ça allait être, d'ailleurs, un dîner royal!

VI

Chez les Verneuil, on était dans la désolation.

Pauvre Mme Verneuil!

Forcé lui fut bien d'avouer la vérité à ses hôtes.

La marée, comme pour le vrai Vatel, l'ancêtre, n'était pas arrivée!

Tête des convives, si le mot "convive" peut être employée en la circonstance!

Et les mâchoires de se décrocher, il fallait voir ça!

Toutefois, la politesse exigeait qu'on ne laissât point paraître sa mauvaise humeur.

—Ne vous tourmentez donc pas, chère madame!...

—Ces choses-là peuvent arriver à tout le monde!...

—Nous n'étions pas venus pour manger, d'ailleurs; c'était pour le plaisir de passer un bon moment avec vous!

Mais, naturellement, peu à peu, chacun gagna doucement la porte de sortie.

Puisqu'il n'y avait pas de dîner, vite la poudre d'escampette!

Bref, sur le coup de neuf heures, le salon était vide.

M. et Mme Verneuil et leur fille Aline restaient seuls.

Quant à Ernest Rabot, faisant céder

le coeur à l'estomac, il avait également filé à "l'anglaise".

Il était furieux, du reste, furieux du ridicule dont venaient de se couvrir ses futurs beaux-parents, ridicule qu'il sentait un peu rejaillir sur lui-même.

Et puis, s'il faut tout dire, il avait été frappé par la beauté de Mlle Virginie Durampot, fille de M. et Mme Durampot, qui figuraient tout-à-l'heure au nombre des invités de M. et Mme Verneuil.

Empressons-nous d'ajouter qu'aux yeux d'Ernest Rabot, Mlle Virginie paraissait d'autant plus belle qu'elle devait être magnifiquement dotée.

En effet, quelqu'un, dans un coin du salon, lui avait chuchoté à l'oreille, en lui montrant la jeune fille :

—Elle aura un million et demi, le jour même où l'on signera son contrat de mariage !

Un million et demi payé comptant... eh ! eh ! voilà qui valait mieux que cinq cent mille francs dont on ne touche que la rente !

Et comme M. Durampot avait annoncé qu'il emmenait les siens dîner dans un restaurant de la Madeleine, Ernest Rabot n'avait pas hésité à suivre le mouvement.

Installé près de la famille à une table voisine, il trouverait bien un moyen de lier conversation... On causerait donc... Et alors, dame ! qui pouvait savoir ?...

VII

Coup de sonnette à la porte de la cuisine de l'appartement de M. et Mme Verneuil.

—Hein ? font à la fois les deux époux... Si c'était enfin de chez Vatel et Bonchamp !... Ah ! il serait bien temps maintenant !

C'était bien de chez Vatel et Bonchamp ; mais ce qu'on apportait, c'était les sirops et les gâteaux pour la soirée.

—Et le dîner, malheureux, le dîner ? demanda Mme Verneuil au marmiteux ahuri.

—Le dîner, madame ?... Mais on l'a apporté il y a deux heures.

—Où ça ?

—Je ne sais pas, moi ; c'est un de mes collègues qui est venu.

Explications, enquêtes, recherches chez la concierge, — et le mystère de s'éclaircir enfin !

—Ah ! c'est trop fort !... Les Ferneil qui ont mangé notre dîner !... Mais ça ne se fait pas, ces choses-là... C'est malhonnête !

La concierge, désolée de ce qui s'était produit, un peu par sa faute, s'était empressée d'aller prévenir les Ferneil.

Là aussi, explications mouvementées. Finalement, M. Ferneil s'écria :

—Je reconnais que c'est mal à nous de manger le dîner des Verneuil, mais que faire ?

—Va t'excuser ! conseilla Mme Ferneil.

Immédiatement, M. Ferneil monta chez M. et Mme Verneuil pour leur exprimer ses regrets du malentendu.

—Au moins, dit-il, venez partager... votre repas avec nous !

Contre la faim, rien ne résiste ; si ventre affamé n'a pas d'oreilles, il n'a guère de rancune non plus.

Et dix minutes après, — il était neuf heures trois quarts, — la famille Verneuil était attablée chez les Ferneil.

Par un extraordinaire hasard, — les hasards sont toujours extraordinaires, — c'est à côté de Lucien Lirol qu'on avait placé Mlle Aline.

—Je vous félicite de vos fiançailles, dit-il tout bas à la jeune fille.

Celle-ci rougit, baissa les yeux, — et deux larmes même perlèrent à ses cils.

Lucien comprit ; son rival l'emportait, mais, du moins, il n'était pas aimé !

Cette constatation l'enhardit, et il osa questionner :

—Pourquoi l'épousez-vous, puisqu'il ne vous plaît pas ?

—Mes parents exigent que je me marie... et personne d'autre n'avait demandé ma main !

—Et si je la demandais, moi ?

—Etes-vous riche?... Papa ne veut pas d'un gendre sans fortune.... Et M. Rabot, lui, est très riche!

Lucien Lirol, malgré lui, éclata de rire.

—Qu'est ce qui vous rend si gai? de manda au jeune homme M. Verneuil qui, à ce moment, le regardait.

— Une nouvelle que m'apprend à l'instant Mlle votre fille.

—Laquelle?

—Celle de la fortune subite de M. Ernest Rabot.

—La fortune d'Ernest Rabot? fit alors un des convives, qui était M. Jamel... Mais c'est tout nouveau!... Quelle chance!... Je vais donc rentrer en possession des dix mille francs qu'il me doit!

—Et moi, des quinze mille que je désespérais de me faire jamais rembourser! dit le voisin de M. Jamel.

—Et vous, Lirol, qui êtes millionnaire, de combien vous a-t-il "tapé"?... Avouez-le, allez!... De vingt-cinq à trente mille francs au moins, n'est-ce pas?... Ah! c'est qu'il sait s'y prendre, celui-là, pour vous extorquer de l'argent!

M. Verneuil avait pâli. Il n'en voulait pas savoir davantage. Ah! comme il se félicitait maintenant de la déconvenue du dîner! Sans ce malentendu, aurait-il jamais connu la vérité sur le caractère et la situation de celui qu'il allait prendre pour gendre?

—Diable! pensa-t-il, on a joliment bien fait de porter notre dîner aux Ferneuil!

Mme Verneuil, de son côté, se disait:

—Les marmitons n'ont quelquefois pas tort de se tromper!

Quant à Aline, son visage venait de s'épanouir.

Du coup, elle était débarrassée de l'homme qu'elle n'aimait pas, et celui qu'elle aimait—et dont elle était aimée—était assez riche pour lever tous les obstacles d'intérêts qui auraient pu contrecarrer leur union!

Aussi eut-elle un délicieux sourire pour Lucien Lirol, tandis que celui-ci se tenait à quatre pour ne pas lever son verre en s'écriant:

—Vive la "cuisinerie" Vatel et Bonchamp!

LES NIDS

Il est des nids blottis loin de la route blanche,
Des nids que nul ne voit, sur un rameau qui penche,
A l'abri d'une feuille, à l'ombre d'un lilas...
Il est des nids blottis loin de la route blanche,
Et les nids les plus chauds sont ceux qu'on ne voit pas...

Dans nos âmes, il est des mots tendres et roses;
Ils ne chantent jamais sur nos lèvres bien closes,
Mais demeurent dans l'ombre et murmurent tout bas...
Dans nos âmes, il est des mots tendres et roses,
Et les mots les plus doux sont ceux qu'on ne dit pas...

Emilia CUCHET-ALBARET.

EPHEMERE MARIAGE

I

MON premier mariage a duré quelques heures, sans interrompre mes fiançailles avec celle qui devait être ma vraie femme. Ce fut cependant un mariage officiel, et sans contredit la meilleure action de ma vie. Je me pardonne bien des fautes en faveur du bonheur que je donnai à mon éphémère petite femme!...

A cette époque, je dictais parfois des notes philosophiques à un vieux copiste qui habitait rue de l'Estrapade. C'était le plus honnête homme du monde, réduit à ce mode de vie par une rare série d'infortunes, qu'il avait la faiblesse de raconter à tous venants. Je l'écoutais volontiers, car il avait de l'accent et de la couleur, et tandis qu'il bavardait, sa fille, une timide silhouette blonde, copiait des papiers d'affaires. Je la trouvai seule deux ou trois fois : et je ne pus m'empêcher de remarquer que ma présence la troublait extraordinairement. Comme elle était assez jolie, surtout son beau regard de tendresse soumise, j'eus quelque vague inclination, que je chassai vite : il eût été affreux d'en faire ma maîtresse. Toutefois, je lui parlai avec douceur ; je dus laisser voir que je ne la trouvais pas déplaisante. Ma douceur tomba dans une âme profonde, si profonde que j'en eusse été effrayé, si j'avais pu l'entrevoir.

Sur ce entrefaites, je fis un petit voyage, je tombai amoureux, je me fiançai, puis je revins terminer quelques recherches à Paris. Le matin même de mon arrivée, on frappe à ma porte—je vois entrer mon pauvre copiste tout hagard. Il avait maigri, les yeux enflammés de larmes et les tempes caves :

—Monsieur, dit-il, vous m'excuserez de venir ainsi... mais vous avez toujours été si bon... ma fille se... se meurt!...

—En vérité! répondis-je avec plus de politesse que d'émotion.

—Elle est à l'hôpital, monsieur... je viens vous demander... vous dire...

Il s'interrompit, balbutiant, incohérent, les yeux pleins de prière,—et soudain, lâchant tout exorde :

—Ma fille vous aime!... Devant la mort prochaine j'ai cru pouvoir...

Et, sans me laisser le temps de me remettre de cette déclaration étrange, il commença une extraordinaire, prolixe et touchante histoire d'amour, tellement que je finissais par en avoir les larmes aux yeux.

—Voulez-vous la voir? Elle serait si heureuse!... Elle n'a que quelques semaines à vivre!

Trois quarts plus tard j'étais auprès de la jeune fille. Qu'elle était touchante! Un charme de mort était sur elle—de mort jeune et pleine de grâce. Ses yeux d'angoisse s'illuminèrent à ma vue, sa joie me fit palpiter. Et presque tout de suite, elle devina que son père avait parlé, elle m'entretint de son amour—elle me raconta son triste et doux roman. Oh! le pauvre roman de petite résignée, le roman des tendresses infinies! Oh! tous les parfums d'une âme—l'éveil des tendresses, la peur de n'être pas aimée, l'envie de mourir...

Toute une heure ainsi, la tête blonde sur l'oreiller clair, les jolis yeux, la bouche fine m'émurent et me poignirent. A la fin, une voix tremblante demandait :

—Et vous... est-ce que jamais... "jamais?"

Que dire? Que faire? Bourreau par

la vérité, consolateur par le mensonge... La pitié me conduisit :

Moi ! mais je vous aime depuis longtemps !

—Est-ce vrai ?

—Si c'est vrai !

Je vis la joie que je ne verrai plus en ce monde—la joie des désespérés ! Et dans ce moment-là si je ne l'aimais de passion, il y avait quelque chose de bien doux dans mon âme—un atome de cette bonté qui conduisit les grands mystiques à la mort.

II

Malheureusement, je ne sais quel instinct la poussa, les jours suivants, au doute. Elle me disait :

—Mais iras-tu jamais jusqu'à m'épouser ?

Je le lui jurai. Elle sourit avec adoration. Elle pria Dieu. Un jour sa douceur fut telle, mon émotion si profonde, que je voulus lui donner le bonheur : il m'en coûterait si peu, hélas !—n'était-elle pas irrémédiablement condamnée ?

—Je vais faire publier les bans, m'écriai-je.

Sa joie fut terrible. Sa face étincela d'une splendeur merveilleuse et tandis qu'elle me serrait contre sa frêle poitrine, tandis qu'elle riait et pleurait et me récitait l'oraison entrecoupée de son amour, tandis qu'elle me parlait comme les mystiques parlent au Christ, je sentis que je venais de donner à une créature humaine l'équivalent de toute une vie d'allégresse.

Je ne vous dirai pas comment je m'arrangeai pour obtenir le consentement de mon tuteur. Pour celui de ma fiancée, je m'en passai ; — je savais qu'elle me pardonnerait "après". Les bans furent publiés ; je fis tous les préparatifs d'un mariage en ordre.

Elle, durant les semaines qui suivirent, vécut dans l'extase. Son mal se ralentit. Une beauté profonde, une beauté de miracle s'épandit sur elle

comme une auréole. Elle m'éblouissait, elle m'emplissait d'une tendresse de sépulchre, la tendresse des mères pour les beaux enfants qui ne doivent pas vivre. Je l'avais fait transporter dans une chambre spéciale, où elle recevait les soins des premiers médecins, où une sœur de charité veillait sur elle nuit et jour. Je passais avec elle la plus grande partie de mon temps. Je ne pouvais me rassasier de ce regard adorant, de cette béatitude qui dispensait chacun de mes gestes, chacune de mes paroles. Oh ! certains crépuscules ! La face pâle s'enfonçait harmonieusement dans l'ombre, l'être frêle murmurait ses tendresses comme des versets de cantique :

—Mieux que Dieu !... Mieux que la Vierge !... Mieux que ma vie et la vie de l'univers !

Ainsi s'écoula le temps. Le jour vint. Après le mariage civil, on dressa un autel dans sa chambre. On la vêtit de la grande robe des épousées. Elle s'enveloppa de sa grâce et de son bonheur, elle resplendit comme un jour de mai à son déclin, quand une humide gloire s'élève sur les collines et sur les étangs, quand l'hymne des fleurs s'assoupit dans la grande agonie des lueurs pâles. Elle vécut vingt ans en une heure... Je n'ai qu'à fermer les yeux, je la revois. Ses yeux ont tout dévoré, si beaux qu'ils effacent le pâle visage. Un sourire de sainte exaucée erre sur sa lèvre. Ses petites mains sont jointes — elle écoute la voix du prêtre, la langue grave des liturgies. Nos doigts s'unissent—elle tremble de tous ses membres en prononçant enfin le grand "oui", elle y met toute sa religion, toutes les solennités de son être... Puis elle s'affaisse, sa force est finie— mais quelle épuisement délicieux ! quelle faiblesse suave ! Tendrement, elle chuchote, elle rêve, elle m'attire auprès de sa bouche. L'ombre meurtrière descend rapide. Elle s'éparpille dans l'au-delà ; sa joue se plombe ; sa tempe se creuse. Mais elle ne sent pas le trépas venir. Elle continue à aimer, à être heureuse, à s'oublier dans le songe divin. Et moi,

d'abord pris d'épouvante, je me rassure, je me résigne à cette agonie rapide, je tiens la tête de lumière, la tête aux yeux encore grandis, toujours grandis. Les cheveux brillent sur la dentelle pâle. La robe de mariée, la luxueuse robe de moire l'enveloppe comme une nuée et magnifie la mort.

Vers le soir, elle balbutie :

—Tu m'aimes, Jacques?... Tu aimes la pauvre fille? Mon Dieu!... Nous vivrons longtemps... Je sens que je ne puis mourir... Je ne puis plus mourir...

La voix arrive des lointains du mystère — comme les cloches sur la mer, comme le frisson des forêts dans l'abbaye. La petite tête s'immobilise sans souffrance—le corps déjà froidit dans son suaire luxueux. Elle répète :

—Je ne puis pas mourir!

Un vague sourire, un regard infini... et toujours ce vaste bonheur, cette béatitude sans ombre. Mon cœur se gonfle, puis s'apaise. En ce moment, je suis "tout ce qui aime" en ce monde: je suis une mère, je suis un père, un amoureux... Encore un bégayement :

—Je t'aime... Nous vivrons à la... campagne... les violettes...

Et elle passe, dans la joie.

Alors, c'est le soir. La ténèbre est venue. Je contemple la silhouette frêle dans son vêtement d'épousailles. Ma mélancolie est profonde autant que douce—et je sens qu'il me sera beaucoup pardonné pour avoir donné l'illusion à la pauvre amoureuse pour avoir mêlé le Bonheur à la Mort.

ÉTÉ

Dans ta robe de tussor
Tu fuyais, gerbe envolée,
Et la moisson désolée
Crut qu'on volait son trésor.

L'éteule et les boutons-d'or
T'ont bien des fois rappelée:
Dans ta robe de tussor
Tu fuyais, gerbe envolée.

Et les grands blés chauds encor,
Qui mouraient dans la vallée,
Enviaient la soeur ailée,
Quand tu prenais ton essor
Dans ta robe de tussor.

Edmond HARAUCOURT.

PRINTEMPS ET ÉTÉ 1911

ABONNEZ - VOUS
— A —
LA REVUE DE LA MODE
Le Seul Journal de Mode en Français
POUR
50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5c il est adressé un No spécimen de la "Revue de la Mode". à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

LE SAMEDI, 200 Boulevard St-Laurent, Montréal.

Coupon-Mode "Revue Populaire"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour **DEUX CAHIERS DE MODE** et 12 suppléments de 8 pages, tel que dit ci-haut.

Nom

Adresse

Adressez, Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

LE CANADORAMA

LES EBOULEMENTS



Les Eboulements, c'est, comme l'a dit un grand touriste américain, l'un des plus beaux joyaux de la série de villes d'eau qui fait la belle popularité de la rive nord du St-Laurent inférieur et non moins celle de la Compagnie Richelieu et Ontario.

La Malbaie l'emporte sur les Eboulements aux yeux des gens qui aiment le bruit, l'éclat, la grande vie.

Mais les Eboulements est un paradis pour ceux qui recherchent surtout le repos et les beautés naturelles que la main de l'homme a peu modifiées. Le village a conservé un grand cachet primitif par les gens et par les habitations.

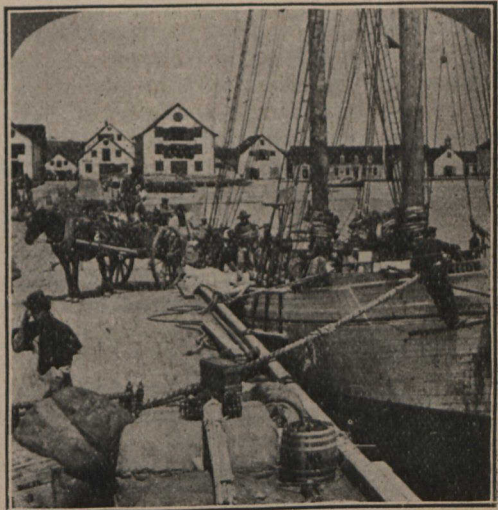
A PASPEBIAC

Paspébiac est sur la magnifique Baie des Chaleurs que tant de mortels privilégiés rechercheront bientôt, soit pour y séjourner pendant toute la belle saison, soit en passant.

Paspébiac n'a pas la réputation, comme ville d'eau, de certains points avoisinants mais ses charmes n'en sont pas moins réels.

Il s'y fait de grandes opérations de pêche et notre gravure nous montre un des nombreux déchargements de morues sèches apportées par des pêcheurs revenant de Terre-Neuve.

Ces cargaisons sont destinées à deux grands établissements qui font la richesse de Paspébiac par l'emploi qu'ils assurent à la population.



L'IDYLLE DU REPOSOIR

I

LES cloches de dimanche, qui troublaient de leurs voix graves, de leurs voix aiguës, le morne silence du ciel, qui s'appelaient et riaient au-dessus des toits de tuiles, qui éveillaient de lointains échos dans la campagne criblée de soleil, les cloches de Fête-Dieu qui annonçaient des venues d'âmes pures, d'enfants voilées de tulle blanc vers les autels, qui semaient sur toute la ville de la joie et de l'espoir, les cloches jeunes et vieilles qui se répondaient comme des oiseaux en cage dans la haute tour de la cathédrale, dans les églises des faubourgs, dans les chapelles des couvents, obsédaient Claude de Miradol. Il aurait voulu, d'un geste impérieux, les rendre muettes. Elles lui faisaient mal à en pleurer. C'était comme si des mains tourmenteuses eussent cherché la plaie de son cœur pour l'élargir, pour l'envenimer et le contraignaient, si dolent encore, si meurtri, n'ayant pas la force de les repousser, de se défendre, à retourner la tête vers le Calvaire, à revoir les ruines de ce qui avait été du Bonheur. Et, le menton dans les doigts, les yeux fixes, brûlés par les larmes et par la fièvre, au fond du jardin solitaire où s'écoulaient les lentes journées de sa convalescence d'âme, il se reprit à penser tout haut, à sangloter douloureusement :

“Que lui avais-je donc fait ? Pourquoi s'est-elle lassée de mes tendresses ? Pourquoi m'a-t-elle trompé, moi qui l'aimais à en mourir ?”

Il se rappelait jusque dans les moindres détails la fin lamentable et prompt de cet amour qui devait durer toute la vie, les scènes violentes de colère, d'amertume, de jalousie qui avaient

bientôt creusé entre Guite et lui un infranchissable fossé, les mensonges entêtés, dérisoires, les comédies navrantes, la rupture brusque, courageuse, pire que l'amputation d'un membre broyé par un obus, à la veille d'être lâche, de retomber plus soumis, plus aveugle sous le joug, et son retour d'enfant prodigue, en détresse, comme fouetté par une pluie d'orage, à bout de forces, de désillusions dans la petite ville natale, dans la paisible maison qui abritait la douce vieillesse de la meilleure des mères, une vieillesse souriante, enviable, étayée d'amitiés fidèles, hantée de chers souvenir et de consolantes croyances, l'accueil à bras ouverts, attendri, qui l'avait réchauffé. Mais déjà ce calme immuable, cette stagnation de chaland qui sommeille dans l'eau morte d'un canal lui étaient odieux. Il avait l'impression de s'être trompé de route, d'avoir échoué en un pays où personne ne le comprenait. Il étouffait comme sous un plafond trop bas de mansarde étroite. Il souffrait de ne pouvoir se plaindre et s'épancher. Il redoutait les réflexions hostiles, les airs d'indulgence et de vague pitié, les hochements de tête qui l'eussent sans doute interrompu au moindre essai d'aveu, nargué comme un malade dont la raison vacille et qui ne sait plus ce qu'il dit, qui marmonne d'in vraisemblables histoires. La disette absolue de plaisirs, l'ennui qui s'épaississait autour de son cerveau, le rejetaient dans le passé. Il aspirait à s'évader de la geôle d'exil où, volontairement, imprudemment, il s'était enfermé. Il avait hâte de prendre le train qui le ramènerait à Paris, de se perdre, de s'étourdir dans le mouvement des foules changeantes, d'interroger des camarades qui ne mentiraient pas, de savoir si l'infidèle le regrettait, avait eu quelque chagrin, quelque émoi

aux lendemains de leur brouille ou en avait pris insoucieusement son parti, s'accommodait d'avoir cherché ailleurs la joie d'aimer, était vraiment heureuse. Heureuse ! L'inconsolé répétait le mot désespérant avec une sourde angoisse, et il lui sembla que les battements de son cœur s'arrêtaient dans l'étreinte d'un étau, que sa bouche s'empoisonnait de fiel.

Le jardin était comme une robe d'épousée que les clartés des cierges pailletent de frissonnantes taches d'or. Des roses blanches, au parfum subtil d'amande, par centaines, par milliers, enguirlandaient les vénérables troncs des arbres et les charmillles, égayaient les socles des vases de marbre. Entre des bordures d'oeillets blancs se balançaient de magnifiques lis et des pavots immaculés. D'invisibles fauvettes mêlaient comme les trilles rieurs d'une flûte de cristal à la monotone et berceuse plainte du jet d'eau. Des flots de lumière ruisselaient du ciel, inondaient les choses et les embellissaient. On eût dit que les branches étaient irradiées de merveilleuses émeraudes, que de magiques prunelles y scintillaient, y cherchaient d'autres regards. Et autant que les cloches, ces épanouissements de calices, ces blancheurs éparses, ces tiges flexibles, ces scintillements de pierres précieuses, ces gazouillis d'oiseaux qui lui suggéraient tout ce qu'il avait aimé, lui suggéraient tout ce qu'il avait perdu, la taille souple, les yeux ensorceleurs, les épaules nacrées, l'adorable visage, la voix câline de Guite, l'irritaient, le brisaient. Il la sentait rôder autour de lui, comme un fantôme, s'approcher à petits pas. Elle se penchait lentement afin qu'il ne perdît pas une seule de ses paroles, murmurait phrase à phrase, avec des inflexions de raillerie, l'adieu désenchanté et désenchanteur qui avait été le dernier couplet de leur chanson d'amour, lui en enfonçait chaque mot dans le cœur et dans le cerveau, comme de longs clous rouillés.

« N'est-ce pas beaucoup, disait-elle, que je me sois laissé aimer, que vous m'ayez amusée un peu plus d'un mois ?

Vous seriez-vous imaginé par hasard que j'avais l'âme d'une grisette, que cet essayage se transformerait en amour à perpétuité, que je vous prierais de m'offrir votre nom. Ma première expérience du mariage m'a suffi. Vous commencez à me persécuter, à être jaloux, vous perdez la tête quand je souris au salut d'un ami, quand j'arrive en retard, quand je reçois une lettre. Vraiment, ce n'est plus drôle de "jouer avec vous" comme gouaille le clown Foottit, et il vaut mieux, avant les grandes scènes, baisser le rideau. On ferme, cher monsieur, on s'en retourne chacun chez soi ! »

Il défaillait comme un vagabond qu'écrase une charge trop lourde et qui n'a plus la force et le courage de finir l'étape, de gravir les côtes pierreuses. L'éternel repos de la mort l'attirait.

Le sable de l'allée craqua sous des galoches de servants. Philomène, qui depuis trente ans repassait et ravaudait le linge de la maison, surgit au seuil de la tonnelle, le bonnet de travers, les joues luisantes, le regard aux aguets derrière ses lunettes rondes.

« J'aurais dû me penser, bougonna-t-elle essouffée, que vous étiez à prendre le frais dans le jardin et ne pas vous chercher ailleurs comme une sotte... Autrement, Madame m'envoie vous dire, sauf votre respect, monsieur Claude, que ce n'est pas permis de rester les deux pieds dans un soulier un jour comme aujourd'hui, qu'on vous espère au reposoir de l'impasse Cantegraille... Ces demoiselles ont apporté de pleins paniers de fleurs, et ça travaille, ça rit, les cœurs mignons, comme si elles se figuraient gagner le Paradis ! »

Claude lui coupa la parole, fatigué par ce verbiage.

« Retourne vite les aider, je te suis.

— Bien sûr, monsieur ? » insista-t-elle.

Il haussa les épaules et répliqua d'un ton maussade :

« Je n'ai rien de mieux à faire ! »



Cependant, une émotion profonde,

inéluctable, l'envahit, le pénétra lorsque de la porte cochère, ouverte à deux battants, il vit la rue parée comme pour des noces de princesse, les façades de briques et les balcons de pier-

pavés et les ruisseaux et où d'adroites mains avaient dessiné des arabesques, de naïfs emblèmes, des blasons d'orgueil et de seigneurie ainsi que sur une page de missel, les voiles de navire ten-



Un instant, ils furent tout près l'un de l'autre au haut d'une échelle double...

re des vieux hôtels tendus de rideaux de soie, de draps où étaient épinglés des bouquets, des guirlandes de laurier et de myrthe, le tapis épais, féerique, de corolles effeuillées, qui cachait les

dues entre les toits et qui se gonflaient, qui avaient l'apparence d'une voûte d'église d'où s'épandent d'indécises et mystérieuses ombres, et les papillons, les abeilles, qui tournoyaient pris de

vertige, grisés par cette moisson de fleurs, qui voletaient dans l'air doré, pareils à de légers pétales. Il se croyait redevenu tout enfant. Il revivait des minutes d'émerveillement ingénu, d'innocence angélique, de foi ardente.

Il se redressait apaisé comme sous des bénédictions. A l'entrée de l'impasse, madame de Mirandol, assise dans une bergère en velours d'Utrecht, contemplait son oeuvre, aiguillonnait les jeunes filles qui étaient venues l'aider et riant aux éclats, musant, chantant, étendaient la nappe de dentelles, ajoutaient des roses aux roses, plantaient le tabernacle, étayaient les chandeliers.

L'une entre toutes, par sa jolie exquise et délicate, eût mérité d'entendre bruire à ses oreilles les plus exquis compliments. Elle n'était ni grande ni petite, avec des cheveux de soie d'un blond cendré, des bouclettes où l'on aurait cru que dormaient des rayons pâles de soleil automnal, de larges yeux de poupée comme remplis d'une eau limpide et bleuâtre de source, des lèvres veloutées d'une teinte de fruit qu'aucun contact n'a terni et qui rayonnaient, qui avaient le charme aural d'une bouche de baby. Elle portait une toilette très simple de mousseline. Un ruban rose lui servait de ceinture. Des brins de chèvrefeuille et de viorne s'enchevêtraient sur son chapeau de paille.

Les bruyantes travailleuses se turent et s'arrêtèrent. Le visage douloureux de Claude les intimidait, les troublait. Elles craignaient d'avoir les joues trop colorées, d'être décoiffées, de déplaire à ce visiteur inattendu, à ce personnage romanesque et misanthrope sur qui l'on chuchottait par la ville tant de choses et que l'on n'avait pas encore aperçu depuis qu'il était arrivé de Paris, ni dans quelque salon, ni aux offices de la cathédrale, ni sur le mail à la musique militaire. En hâte, confuses, gênées, inquiètes, elles dénouèrent les cordons de leurs tabliers de sacristaines.

Madame de Mirandol s'était levée, plaisantait :

"Tu te montres quand il n'y a plus rien à faire, paresseux fieffé!"

Il s'écria aimablement, dans un désir de les apprivoiser, de les rassurer :

"J'espère, Mesdemoiselles, que ma mère n'a pas bien regardé, que je puis me rendre utile."

Elles s'enhardirent, babillèrent en même temps.

"Mais certes oui, monsieur... Vous accrocherez les cordons du dais... Le Saint-Esprit ne tient pas... Nous ne serions jamais parvenues, toutes seules, à clouer le socle, ça abîme trop les doigts, les coups de marteau... Désirez-vous un tablier?"

Madame de Mirandol les gourmanda :

"Attendez au moins que je vous aie présenté Claude, mes petites belles."

Les jeunes filles s'avancèrent comme pour une distribution de prix.

"Mademoiselle Jacqueline de Fonfrède et sa soeur Bérengère, continua la douairière, qui observait son fils à la dérobée, mademoiselle Andrée de Vindrac, mademoiselle Thérèse de la Bastide, ta cousine."

Elle prit un temps avant de prononcer le nom de la dernière, de celle qui avait des cheveux si fins et des yeux si clairs.

"Mademoiselle Colette de Saint-Cirgue, Lilette qui vient de sortir du Sacré-Coeur, la fille de nos meilleurs amis."

La douce blonde salua monsieur de Mirandol d'une cérémonieuse révérence. Il sursauta comme ébloui par un brusque jet de lumière et soupira :

"Lilette, Lilette... Est-ce possible que ce soit vous, mademoiselle, vous qui aviez les cheveux dans le dos, qui sautiez à la corde avec des rires fous, qui vouliez toujours tenir ma main quand vous étiez malade, Lilette qui aimait tant les pralines et les contes de fées..."

—Je vous avais reconnu aussitôt, moi, fit-elle instinctivement coquette et affectueuse, mais j'étais fâchée que vous ne fussiez pas venu nous voir, que vous eussiez l'air de ne plus vous sou-

venir de votre petite amie, de l'enfant qui vous surnommait le "Monsieur joli", et vous mériteriez que je ne vous pardonne pas."

Thérèse de la Bastide, qui avait des allures fanfaronnes de garçon manqué, les sépara.

"Vous n'êtes pas ici, mon cousin, pour nous empêcher de travailler, dit-elle; voilà le marteau et les clous."

Madame de Mirandol s'était à nouveau enfoncée dans la moelleuse bergère, suivait des yeux Lillette et Claude. Un instant, ils furent tout près l'un de l'autre au haut d'une échelle double, et la jeune fille chuchota:

"Vous n'aviez pas cette mine défaite et ces mauvais yeux, autrefois; je devine que vous pleurez quand personne ne peut vous surprendre, et l'on ne pleure pas pour des bêtises, pour rien, à mon âge et au vôtre!"

—Mais pas du tout, mademoiselle, balbutia Claude. c'est la grosse chaleur, à laquelle je ne suis plus accoutumé et qui m'accable; soyez sûre que je n'ai pas le moindre ennui.

—Le jureriez-vous sur ma tête?

—Je ne jure que si cela en vaut la peine.

—Vilain menteur!

—Petite curieuse!"

Elle fit la moue et, presque fâchée, s'écria:

"Vous ne méritez pas que je m'intéresse à vous!"



Les trois bonnes de madame de Mirandol, la gouvernante de Vindrac et le cocher du marquis de Fonfrède accouraient affairés, les bras levés, la gorge sèche, comme des annonciateurs de victoire.

"Dépêchez-vous d'allumer les cierges, mesdemoiselles, s'écrièrent-ils, la procession sort de la place des Salenques, il ne reste que le reposoir des bonnes Soeurs de la Sainte-Enfance avant le nôtre."

Ce fut une envolée de jupes autour du tabernacle et des chandeliers, et bientôt l'éphémère autel resplendit

comme une châsse, les bottelées de fleurs, les voiles de guipures, les draperies de velours eurent une patine d'or, miroitèrent, s'animèrent d'une danse joyeuse de petites flammes jaunes. Les rauques et rythmiques roulements des tambours scandaient au loin la solennelle rumeur des psalmodies, les vibrations allègres des cantiques qu'entonnaient des voix d'écoliers et des voix de femmes.

Les fenêtres des maisons s'ouvraient, les domestiques apportaient sur les balcons des corbeilles de pétales et de feuilles. Et les bannières des paroisses, les drapeaux des confréries, les reliques précieuses, les statues vénérées des protecteurs de la cité, de la Vierge Noire et de saint Jude emplirent soudain toute la rue.

Les souliers de satin des premières communiantes, les grosses chaussures cloutées des pénitents, les bottines des congréganistes et des dévots écrasaient le délicieux tapis comme des grappes mûres de vendange. Tout était blanc. A voir ce cortège, on se fût imaginé que de frêles nuées, des débris d'avalanches onduleux entre les façades, traînaient refoulés par l'ostensoir que l'évêque tenait dans les mains. Et des mansardes, des fenêtres, des balcons, des porches, jaillirent de nouvelles fleurs sur les fleurs, et toutes ces parcelles de roses, de tubéreuses, de marguerites, d'hortensias, de phlox, s'accrochèrent aux ornements des prêtres, aux simarres des enfants de chœur, aux broderies du dais. La procession s'avancait comme sous des rafales d'une neige odorante et radiieuse.

Claude s'était agenouillé à côté de Lillette, et dans la fumée qui s'élevait des encensoirs, cependant que planait sur les têtes courbées l'auguste Signe de l'officiant, les mains jointes vers sa petite amie de jadis, il exhala de toute son âme angoissée cette oraison suprême:

"Dieu doit exaucer vos prières, Lillette; demandez-lui, je vous en supplie, du bonheur, de l'oubli pour le pauvre fou que je suis!"

II

Mademoiselle de Saint-Cirgue était à son piano lorsque Claude entra dans le salon, timidement, comme s'il eût pénétré dans une chapelle.

Les persiennes closes et les longs rideaux de mousseline tamisaient la lumière, et ces vagues ténèbres, où apparaissaient de solennelles alignées de portraits, des panneaux de tapisserie, de vieilles choses délicates et jolies, avaient une fraîcheur assoupissante de forêt.

leur émoi, cette musique douce, sentimentale de Chopin, et, sans que sa chère fiancée se doutât de sa présence, Claude l'écoutait en un ravissement de tout l'être, s'en grisait comme d'un philtre.

Ses yeux, peu à peu accoutumés à l'obscurité, distinguaient Lilette, l'épiaient, se délectaient de la voir, et il s'écria enfin d'une voix de reconnaissance et de tendresse :

"Je vous aime."

Elle se leva, avec un grand frisson, murmura :

"Oh ! que vous m'avez fait peur !"



Ils passaient leur vie à se répéter qu'ils s'aimaient. Et la petite blonde eut un baby qui ressemblait au grand fou...

Ainsi qu'en les Annonciations des maîtres mystiques, des rais de soleil semés d'atomes blonds qui tourbillonnaient, qui emplissaient l'air d'une vie mystérieuse, frôlaient les cheveux de la musicienne, y allumaient des luisances de bijou.

Troublée, elle aussi, anxieuse, s'élevant d'une attente où les coups de sonnette, le roulement d'une voiture dans la rue, les moindres bruits la faisaient tressaillir de la nuque aux talons, Lilette effleurait les touches d'ivoire de ses doigts fuselés. Elle était à l'unisson de leur rêve à tous deux, de

Il avait saisi les mains de Lilette. Il l'implorait.

"Ne me permettez-vous pas de vous embrasser, ma belle fiancée, mon amour ?"

Sans rien répondre, elle s'abattit d'un élan dans ses bras, lui accorda, dans un sourire extasié, sa jeunesse, sa beauté, son âme blanche. Et il la baisa dévotement sur le front, sur les paupières et derrière ses petites oreilles et dans ses cheveux follets, enveloppa tout ce visage adorable d'un voile de caresses.

"Je vous aime, mon coeur, répétait-

il, je vous aime, je vous aime.

—M'aimerez-vous toujours comme vous m'aimez aujourd'hui? demanda-t-elle.

—Toujours, mon aimée, toujours, et chaque jour davantage!"

Et les lèvres de Claude s'appuyèrent sur les lèvres de Lilette, passionnément et chastement, s'y purifièrent des anciennes souillures, y consacrerent leur serment, y reconquirent la joie de vivre, la confiance dans l'avenir, la foi.

La tête charmante de la jeune fille s'était renversée en arrière et les épingles d'écaïlle qui retenaient ses cheveux tombèrent une à une sur le sol. Ainsi décoiffée, elle ressemblait aux petites saintes des légendes dorées, qui convertissaient les malheureux pêcheurs, qui les guidaient vers le ciel de leur regard d'enchantement, qui leur rendaient la quiétude perdue, le bonheur vainement cherché sur les mauvaises routes.

III

Les fenêtres, encore éclairées, qui brillaient aux flancs des collines et sur les berges de la rivière, s'étaient éteintes une à une, et toutes les rumeurs qui tissent le silence des belles nuits chaudes de septembre, toute la vie mystérieuse qui palpite dans les ténèbres renaissaient, donnaient l'illusion d'une incessante et vague poussée lointaine des foules pèlerines qui guident les étoiles. De rauques cris de hiboux, des aboiements affolés de chiens, les grelots des charrettes, les chansons hoquetées des ivrognes interrompaient par instants la mélancolisante et endormante quiétude. Et les rainettes qui se reposaient au bord de l'eau faisaient penser à de magiques horloges où un timbre de cristal eût sonné les heures mortes, les heures roses et noires qui ne reviendront plus, invité l'âme à se recueillir, à rêver.

Claude s'attardait dans ces ténèbres qu'il aurait dû fuir comme un danger, se penchait sur la rampe de la terrasse,

comme s'il eût écouté quelqu'un qui parlait de lui.

Du salon, où elle venait d'écrire à sa mère, Lilette l'avait appelé à plusieurs reprises et il ne s'était pas dérangé, n'avait pas même tressailli.

O les veilles de départ, lorsque l'on quitte la maison de la première halte, le vieux logis qui se cache derrière la forêt, vous semble vouloir abriter d'initiales béatitudes, à n'entendre que les gazouillements des nids et les aveux d'amour, la chambre qui s'emplissait de la fraîche haleine des bois, d'une odeur de bouquet et de rosée, et d'une lumière si blonde, si limpide dès que les volets étaient ouverts, les fenêtres qui encadraient des ciels nacrés d'aube, des ciels étranges de crépuscule, des ciels profonds, constellés d'astres et les reflets fuyants, éphémères de l'eau, et le frisson des feuillages, et les belles lignes violettes et bleues des coteaux, les fenêtres qui servaient d'accoudoirs aux langueurs infinies, qui furent si propices aux causeries câlines, aux projets d'avenir, aux baisers délicieux! O l'arrière-pensée que l'on ne goûtera plus ailleurs de semblables joies, que l'on a épuisé d'un coup la somme de bonheur qui est réservée à chaque créature, qu'au tournant de la route, quand auront disparu, parmi les arbres et la poussière, les toits du gîte regretté, les jours mauvais, les jours incertains commenceront!

Qu'ils étaient fous de s'en aller ainsi, de ne pas avoir brûlé leurs malles; qu'il avait eu tort, cependant que Lilette ne demandait qu'à modeler ses désirs sur les siens, qu'à suivre ses conseils, de ne pas la décider à fuir l'agitation des villes, à s'isoler complètement avec lui, loin de tout, de l'attirer vers Paris!

Aurait-il la force de tenir ses serments, de ne pas succomber aux tentations si madame de Noctis le relançait, souffrait de leur rupture, mettait tout en jeu pour le reprendre? Était-il bien guéri de cet ancien amour? Avait-il suffisamment réfléchi avant d'engager son honneur dans ce mariage ro-

manesque?

Il aimait Lilette, il eût été malheureux au delà de tout de lui causer la peine la plus légère. Elle le ravissait par sa douceur passionnée, par sa joliesse idéale. Il se disait que ce serait commettre l'action la plus vile, la plus odieuse, que de la tromper, d'obéir aux suggestions de Guite. Et pourtant, si à cette heure, son ami le meilleur l'avait interrogé, les yeux dans les yeux, se fût écrié : "Claude, donne-moi ta parole d'honneur que tu rejetterais hors de ta vie cette femme, le jour où elle y reparaîtrait, où elle en appellerait à ton cœur", il eût, avec des rougeurs de honte, répondu tout bas :

"Je ne peux pas t'en donner ma parole d'honneur!"

Il frappa la terre du pied comme pour écraser une bête venimeuse, mais les bras nus de Lilette qui s'était approchée de lui à petits pas, se nouèrent à son cou et l'embrassant et le grondant à la fois, la jeune femme s'exclama :

"C'est gentil, monsieur, de ne pas répondre à sa petite Lilette, de lui fausser compagnie comme si vous aviez des raisons de la boudier... Vous mériteriez je ne sais quoi, tout ce qu'une femme doit faire de pire à un vilain homme... Ça vous amuse donc de contempler ces taches d'encre d'où s'envolent des chauves-souris... D'abord, quand on doit voyager, on se couche de bonne heure."

Il l'interrompit : "Nous ne partons plus."

—Tu ris! A présent que toutes les malles sont finies, que les ordres sont donnés!...

—Nous en serons quittes pour les défaire, on est admirablement ici, à quoi bon se remettre en route!

—Vraiment, vous avez décidé ça tout seul... Eh bien, moi, je voudrais déjà être arrivée à Paris dans notre "chez nous" et si vous tenez à moisir aux champs...

—Lilette, nous étions si heureux...

—Ne le serons-nous pas autant là-bas? Et puis merci, pour que vos bons

amis me prennent en grippe, m'accusent de vous séquestrer au moment des chasses, pour qu'on ne nous invite plus jamais nulle part... On part demain, dites tout de suite que le monsieur et la dame partent demain, ou je ne vous aime plus..."

Il murmura : "Puisque tu y tiens tant, nous partirons..."

Et ils rentrèrent dans leur chambre, tandis qu'à travers le grésillement des insectes, les friselis des feuilles de peupliers, les rainettes continuaient à égrener leur note brève et claire de cristal, à sonner les heures du passé...

IV

Madame de Noctis s'appuyait sur le bras de Claude avec une lassitude croissante, l'entraînait à petits pas le long de la jetée, tandis que les servantes de l'auberge achevaient de dresser la table dans un clos de pommiers.

"Alors, vous n'avez été, ni satisfait, ni ennuyé de cette farce du hasard, dit-elle, de rencontrer dans une partie de campagne votre toquée de Guite... Vrai, votre cœur n'a pas battu un tout petit peu plus fort?..."

Monsieur de Mirandol mordait ses lèvres à les faire saigner, s'entêtait à se dérober, à ne pas lui répondre. Avec des inflexions de mélancolie, une voix désolée, langoureuse de victime d'amour, elle revint à l'assaut :

"Comme vous m'aimiez peu, comme vous vous êtes détaché facilement de moi... Ce matin, quand vous vous êtes avancé sur le perron du château comme sans m'avoir vu, que votre ami et le mien, monsieur de Bayeux s'est écrié : "Venez donc, Claude, je tiens à vous présenter à la plus charmante de nos voisines, à madame de Noctis", je me demande comment je ne me suis pas évanouie, comment j'ai eu assez d'empire sur moi-même pour vous tendre la main, pour parvenir à répondre : "Mais monsieur de Mirandol est un de mes vieux amis". Ah! dans cette poignée de mains fiévreuse, tremblante, que de choses j'avais essayé de mettre, com-

bien de tendre amitié, combien de regrets, combien de joie !”

Claude fronça les sourcils, énervé, raidi, comme un cheval prêt à se cabrer.

“Et votre main, continua-t-elle, est restée comme morte dans la mienne, vous m’avez glacée par votre indifférence méchante, accueillie en trouble-fête.

—Vous savez trop que ce n’est pas vrai, que je ne suis pas, hélas ! guéri de vous !”

Guite fut secouée de tout son être par la violente réponse de monsieur de Mirandol, et les paupières entrecloses, elle s’assit sur le parapet, raya le sable du bout de son ombrelle.

“J’aurais donné je ne sais quoi, continua-t-elle pour être assise auprès de vous dans le mail-coach durant toute la promenade et je n’ai pas osé... Où et quand nous reverrons-nous, maintenant, seul à seul, comme ce soir, probablement jamais, puisque vous êtes marié !”

Il y eut un silence. Les flaques d’eau morte qui miroitaient entre les pierres vertes et dans les innombrables ridules de la grève avaient des teintes sinistres et tragiques, évoquaient, ainsi que ces bateaux immobiles, abandonnés sur le sable humide que léchait l’écume du reflux, quelque tuerie de trahison où le sang coula à grand flots des poitrines défoncées, des gorges pantelantes.

Et c’était aussi dans le ciel épouvanté comme de rouges fumées d’incendie, comme les braises éparpillées d’un bûcher, comme des ruines de palais qui s’écroulent et d’où ruissellent des torrents d’or en fusion, de pierres précieuses liquéfiées. Puis le crépuscule glissa, paisible, étendit ses voiles de crêpe sur les suprêmes lueurs qui palpaient et agonisaient à la crête des vagues, vers l’occident, se décolora, se métamorphosa comme sous une pluie de cendres et de violettes, tout devint peu à peu d’un gris mauve, fané, les falaises, les nuages, les champs de goémons et de galets, les flaques figées, le sable, l’in-

fini. Des voiles fantômales fuyaient à l’horizon comme des chauves-souris. Et les ténèbres s’épaissirent, les lignes des constellations scintillèrent incertaines, pâles, des éclats de lumière jaillis d’un phare lointain trouèrent la brume. La mer semblait un abîme de tristesse. Des sanglots étouffés, des plaintes défaillantes montaient de cette nappe obscure, mêlés à l’immensité du ciel, se prolongeaient en échos dans la voix de Guite, la voix brisée qui pleurait l’Irrémédiable.

“D’autres se sont chargés de me l’apprendre, continua-t-elle amèrement, comme ulcérée de rancunes, ce mariage si promptement décidé et dont le secret avait été si bien gardé... D’autres qui tenaient à savoir comment je supporterai un tel coup... Je vous suis reconnaissante de ne pas me l’avoir annoncé vous-même...”

Il la regarda bien en face, comme un ennemi d’angereux dont on affronte les trahisures et les embûches.

“Si vous avez souffert comme vous me l’affirmez, soyez certaine que votre douleur n’a pas été plus profonde, plus cruelle que la mienne... Je vous eusse aimée, je le jure, jusqu’à la mort ; je ne suis parti que parce que vous me l’ordonniez, parce que vos lettres, vos impitoyables lettres...”

Elle crispa ses doigts comme un bâillon sur la bouche de Claude.

“Je vous en prie, Claude... Pardonnez-moi... J’ai été trop coquette, trop femme... Je jouais avec votre cœur si tendre, j’espérais, par ces comédies, par ces mensonges, vous retenir, vous river à moi, vous rendre l’aveu de mon entier amour plus désirable et meilleur.”

Il la repoussa brutalement.

“Soit, oublions tout cela ! n’est-ce pas d’ailleurs aussi loin de nous que les voiles qui s’enfoncent là-bas dans la nuit. Vous vous êtes consolée, je le suppose...”

—Non, Claude, je ne me suis pas consolée, et j’aime ma peine puisqu’elle me vient de vous...”

Elle le fascinait de ses yeux verts, de sa bouche charnue d’où les paroles

tombaient une à une comme des gouttes de parfum.

Il chancelait, épuisé par cette lutte, et cria : "Taisez-vous, taisez-vous, je ne peux plus, je ne dois plus vous aimer."

Guite roucoula, souriante, d'un air de défi : "Elle est donc plus jolie, elle sait mieux aimer que moi, mon Claude?"

La trompe du guard sonnait le dîner, rappelait les couples égaillés dans la campagne et devant la mer. Madame de Noctis reprit le bras de monsieur de Mirandol, se dirigea du côté de l'auberge, et comme ils touchaient à la grille de l'enclos, elle s'exclama avec un accent persifleur : "Vous avez bien raison, cher ami... où cela nous mène-t-il?"

Mais, après le dîner, en lui offrant un verre de calvados, elle murmura, hâlante : "Quand partez-vous?"

—Demain...

—Et vous ne reviendrez pas chez monsieur de Bayeux... bientôt... le plus tôt que vous le pourrez...

—Vous le désirez donc vraiment, Guite?

—Je vous en supplie...

V

Lillette rêvait au milieu des coussins de pâle velours et de vieille soie fanée qui étaient amoncelés derrière sa tête blonde sur la chaise longue. Elle se souleva et fit un peu de place à Claude.

Et, l'entourant de ses bras comme d'un collier, joyeuse, puérile, ne s'apercevant pas, dans son bonheur, du pli de remords et d'angoisse qui se creusait entre les sourcils contractés du coupable et qu'il ne l'embrassait pas, qu'il semblait ne plus oser la regarder, avoir sur le coeur un poids qui l'étouffait, elle s'écria :

"Comme tu as eu raison, mon chéri, d'aller chasser chez cet excellent Bayeux... Nous ne nous étions jamais quittés depuis que nous sommes mariés, pas une minute de rien du tout, et je ne pouvais savoir la place que tu tiens dans ma vie et combien je t'aime, com-

me j'ai besoin de te posséder pour être heureuse."

Claude l'interrompit âprement :

"Tu n'aurais pas dû me laisser partir seul!"

Elle eut aux lèvres un délicieux sourire qui creusa les fossettes de ses joues, murmura :

"Tu penses que ce n'est pas l'envie qui m'en a manqué; mais ce n'aurait été ni sage ni prudent.

—Ni sage, ni prudent, je ne m'explique pas pourquoi..."

—Quand j'étais toute petite, te rappelles-tu les belles histoires que tu me racontais et que j'écoutais émerveillée... Elles débutaient toujours par la même phrase :

"Il était un roi et une reine", et elles se terminaient invariablement ainsi : "Ils s'aimèrent et ils eurent beaucoup d'enfants..."

Des larmes d'émoi affluaient aux paupières de monsieur de Mirandol et il avait la gorge si serrée qu'il lui eût été impossible de prononcer une parole.

Et rougissant, baissant les yeux, Lillette lui confia le doux secret qui l'emparadisait.

"C'est moi qui raconterai l'histoire aujourd'hui... Ecoute bien... Il était une petite blonde qui aimait à l'adoration un grand fou qu'elle avait rencontré en chemin et le grand fou lui rendait cet amour au centuple... Du moins la petite blonde se l'imaginait... Ils passaient la vie à s'embrasser et à se répéter qu'ils s'aimaient... Et la petite blonde eut un baby qui ressemblait au grand fou."

Claude s'était effondré dans les coussins, couvrait de baisers les doigts, le front, les lèvres de Lillette, sanglotait, et des actions de grâces, des mots déliants de joie, de tendresse, de ferveur montaient de son coeur à sa bouche comme s'il se fût guéri tout à coup d'un mal incurable dans une miraculeuse piscine, comme si quelque blanche apparition céleste l'eût conduit hors d'un gouffre boueux, délivré des sortilèges captieux d'une magicienne.

PROF. LA VOIE

Maison fondée en 1860

Perruquier

Satisfaction assurée

Perruques et Toupets
pour Dames et Messieurs.

SPECIALITE

Cheveux teints de toutes
les couleurs, coiffures pour
Bals et Soirées.



SANS

Toujours en mains un assorti-
ment complet de Perruques, Tou-
pets, Tresses et Boucles en che-
veux naturels.

Importateur direct de Paris,
Londres et New-York.



Tél. M. 6106



AVEC

Aussi Peignes et Ornaments de
tous genres pour cheveux, ainsi
que les articles de toilettes des
meilleures marques pour l'Em-
bellissement du Teint et Conser-
vation de la Chevelure.

8, NOTRE-DAME OUEST, MONTREAL, CAN.

Mesdames,

Voulez-vous unir **L'ELEGANCE**
au **CONFORT** ? Il n'y a qu'un
moyen ; c'est de porter les merveil-
leux

Corsets- Ceintures

de A. CLAVERIE, de Paris

Etablis strictement sur mesure.

Magnifique brochure illustrée envoyée
gratuitement.

A. CLAVERIE,

970 rue St-Denis, Montréal.

Office et ateliers

COTE-DES-NEIGES, MONTREAL

Propriétaire de carrières de granit.

Jos. BRUNET

Fabricant et Importateur

Constructions de Granit
et tous genres de tra-
vaux de Cimetières

Estimations sur demande.

Gros et détail.

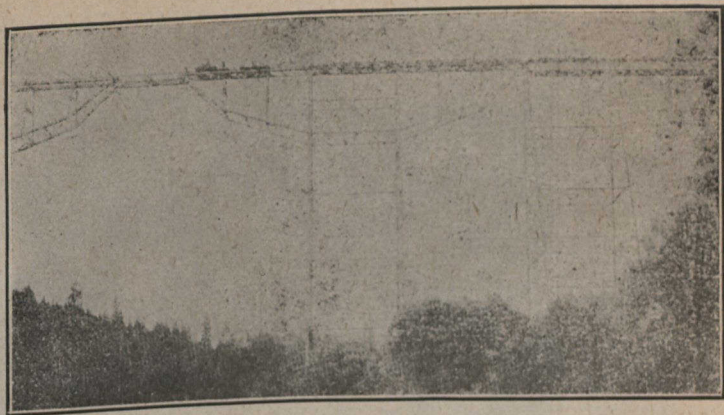
Tel. Up. 1466

Atelier moderne défiant toute com-
pétition.

Ou il est Question de Ponts

Par

Mistigris



SI vous recherchez la meilleure détermination de ce qu'est un pont, vous en arriverez, je crois, à considérer celle-ci comme la meilleure: "Un pont est une construction destinée à mettre en communication deux points séparés par un cours d'eau ou une dépression de terrain." C'est court, simple et clair.

Mais il y a pont et pont, comme il y a fagots et fagots, selon l'amusante et profonde distinction établie par un personnage de Molière.

En effet, il y a le pont rudimentaire établi, comme dans nos campagnes, au petit hasard, fait de matériaux dont la plus directe fonction est de fléchir, de se distendre et d'être toujours à recommencer.

Puis il y a ces ponts qui sont comme autant de merveilles et dont l'agencement tient, pour le vulgaire esprit, de la magie pure.

Et entre ces deux types, il y en a tant que des volumes et des volumes ont été écrits pour les énumérer et les expliquer sans que le sujet ne paraisse jamais épuisé.

Jamais peut-être, dans notre pays, l'intérêt de tous au sujet des ponts, n'a été aussi vivement mis en éveil que depuis quelques années.

Il y a d'abord dans tout le Canada une floraison de ponts métallurgiques, audacieux ou simplement ingénieux.

Dans notre province, depuis quelques années, il y a "une politique des

ponts". Ils sont tous de type dernier genre, en métal quant à la superstructure et tout en paraissant coûter plus cher feront réaliser une réelle économie.

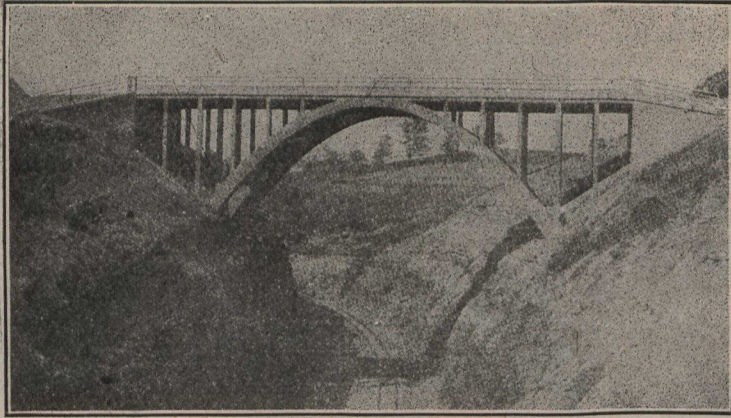
En effet, telle construction destinée "à mettre en communication deux points" dans notre province était faite de matériaux si précaires et selon des principes d'agencement tellement peu en accord avec les lois du génie civil que, chaque printemps, la descente des glaces les entraînait avec eux. Et c'était à recommencer.

C'est l'histoire des ponts sur le beau cours d'eau de la Beauce, et surtout celle des ponts sur la rivière Yamaska.

Mais notre attention à ce sujet a surtout été fouettée par tout ce qui touche au pont de Québec—structure grandiose, pour laquelle on ne voulut ménager ni science, ni argent, et dont le premier essai se dénoua en tragédie.

En ce moment, on tente le second essai, sans mesquinerie à l'article argent, et encore moins au point de vue "science" puisque le gouvernement a convié les spécialistes reconnus les plus compétents, les uns à fournir les données de construction et les autres à en surveiller la mise en oeuvre.

C'est donc une question de la plus haute actualité que celle des ponts, et c'est ce qui m'a donné l'idée d'offrir aux lecteurs de la "Revue Populaire" quelques spécimens fort différents de



Un pont de l'Etat de la Pennsylvanie.

ponts, appuyés de quelques explications auxiliaires.

*
* *

La Californie passe pour l'une des régions les plus audacieuses sous le rapport des ponts. Sa condition physique s'y prête.

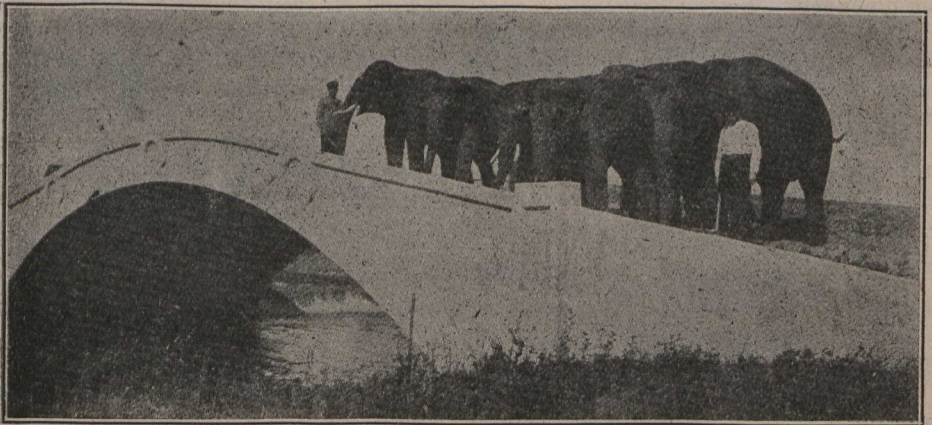
La première et la dernière des gravures qui accompagnent cet article nous représentent, sous les deux aspects les plus propres à nous en donner une juste idée, ce qu'est le pont de Grass

Valley, le plus élevé de tous ceux de la Californie.

L'un de ses traits particuliers, c'est que de chaque côté, il n'a pas d'approches, en d'autres termes, à part d'être très élevés, les deux points opposés sont escarpés presque autant que des murs.

La distance entre chacun est de 800 pieds, là n'est pas la chose remarquable; mais la hauteur du tablier au-dessus des eaux est de 200 pieds, soit 100 de plus que la superstructure d'autrefois.

Ce pont sert à un chemin de fer dont le niveau de voie a été amélioré

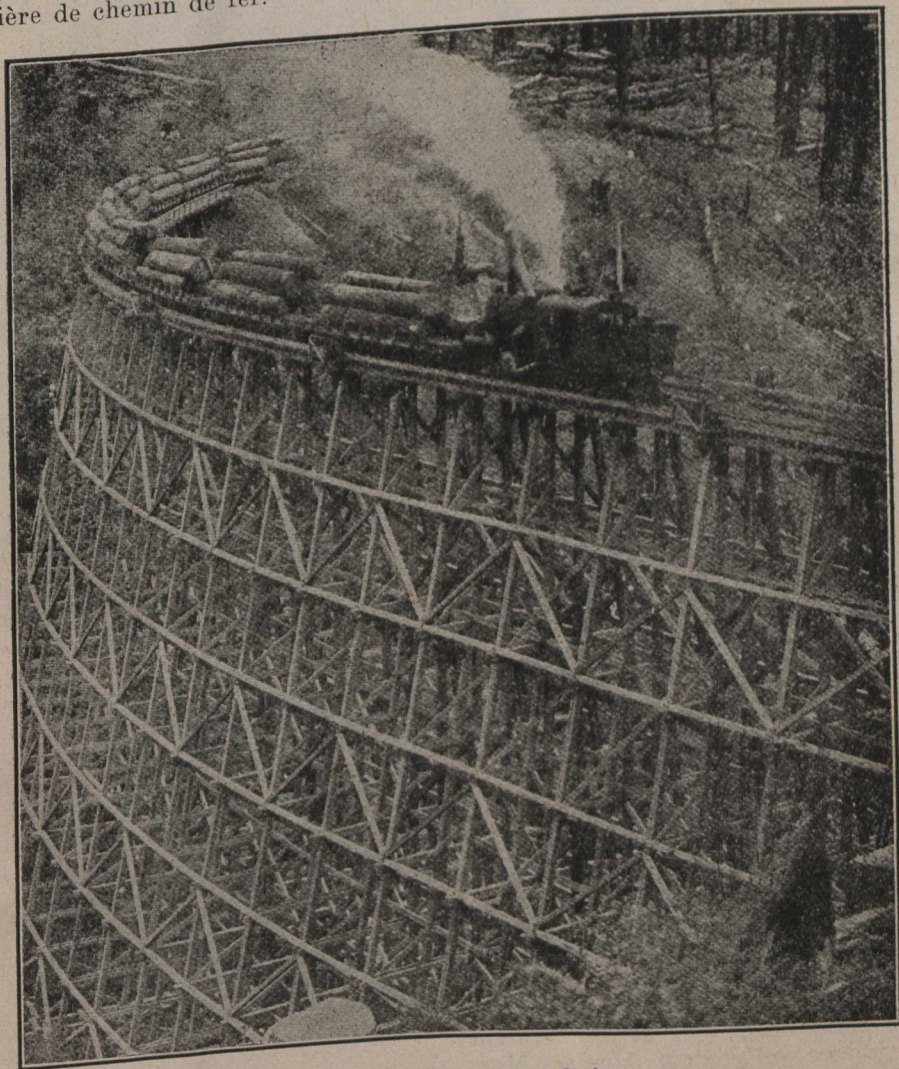


Epreuve d'un pont par poids d'éléphants.

sur terre ferme, ce qui a nécessité pareille et adéquate modification pour le dit pont. Cette modification a diminué de trois milles le parcours des trains, longueur toujours très appréciable en matière de chemin de fer.

tique. C'est le point qui importe.

Il s'élève sur une crique très profonde artificiellement produite par la Compagnie du Pennsylvania R. R., quand elle construisit un embranchement destiné à desservir la fameuse



Pont sur tréteaux en bois.

Le pont choisi comme type dans l'Etat de la Pennsylvanie ne vous dirait rien par la gravure seule; il semble, n'est-ce pas? que chacun de nous en a vu des douzaines de ce genre. Mais il y a ceci: celui-ci est en ciment élas-

mine Marianna.

L'arc de ce pont a une longueur de 90 pieds et une largeur de 36.

Ce mode d'élasticité en matière de ciment constituait une expérience. On fit franchir le pont par un ensemble de

charges dépassant le chiffre scientifiquement prévu; la structure fléchit sous le poids, puis, une fois le fardeau disparu, elle revint à sa position normale. Le succès fut considéré comme complet et concluant.

Ce pont n'a coûté que \$16,480, tout compté.

*
* *

Je viens de parler de l'épreuve d'un pont par poids excessif. Je vous offre maintenant l'épreuve d'un autre pont par poids choisi au hasard et fourni par des éléphants.

Elle a été faite en Californie, sur un des canaux, imités de ceux de Venise, qui font l'ornement d'une petite cité du même nom sur la baie de Santa Monica.

Ce pont est en ciment armé et comme il y avait des doutes sur sa solidité, on l'a soumis à une épreuve qui comportait poids, choc, et vibration naturellement.

Les éléphants s'y livrèrent avec une certaine hésitation (hesitating step, dit le rapport), comme ayant l'instinct de la tâche toute de témérité à laquelle on le faisait se prêter.

Cette épreuve aussi fut heureuse à tous points de vue.

*
* *

De toutes ces gravures, celle qui représente le pont en courbe sur tréteaux en bois est bien sûre d'attirer et de retenir davantage le regard. C'est là, je crois, le record du genre.

Ce genre de pont n'est pas rare sur les rivières qui coulent dans les Montagnes Rocheuses. J'en ai vu quelques-uns en 1885. Celui-ci est sur la rivière Columbia, mais du côté américain.

Il a une hauteur de 150 pieds et sert à une voie ferrée sur laquelle ne passent que des trains transportant des bois de construction.

Le train que nous montre la gravure



Le plus haut pont de la Californie.

se compose de 25 wagons lourdement chargés, traînés par une locomotive pesante 57 tonnes, ce qui donne une bonne idée de la solidité d'une structure uniquement posée de pièces de bois rudimentairement agencés.

Cette voie n'a que 19 milles de long; il y passe quatre trains par jour dont deux sans charge.

Ce pont est à juste titre considéré comme une brillante victoire du génie civil sur des difficultés naturelles de premier ordre.

Il ne faut pas juger certains hommes sur ce qui gronde dans leurs bas-fonds.



Nos DENTS sont très belles naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (incorporé).

162, RUE ST-DENIS. -
- - - MONTREAL

W. LEGAULT

Horloger, Bijoutier et Opticien

Tient un stock des plus variées et des plus modernes.

Toutes réparations : celles des montres est une spécialité de l'établissement.



Le Département d'Optique est complet, up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES.

626 PARC LAFONTAINE,
MONTREAL.

LA PHARMACIE CHIC

Au centre des beaux quartiers

La Pharmacie Moisan est reconnue comme la pharmacie chic du centre de la ville. Le site est admirable, le service distingué et les produits ultra selectos.

Les Capsules Anti-Chill pour l'influenza (la grippe), frissons, accès de fièvres sont sans rivaux devraient aussi être employées comme Préventifs. En vente partout. Si votre pharmacien ne les a pas adressez-vous à la Pharmacie Moisan.

PRESCRIPTIONS

Sous le rapport des prescriptions remplies avec célérité et minutie, en n'usant que des meilleurs ingrédients, la Pharmacie Moisan n'a pas de rivale.

On y trouve tous les accessoires pour photographie.

Téléphonez si vous voulez que le messager de l'établissement aille chercher chez vous les ordonnances à remplir: il retournera avec les médicaments.

S. MOISAN, Pharmacien,
Angle St-Laurent et Sherbrooke
Tel. Bell Est 4730

Le Samedi

Numéro de Pâques

Comme chaque année à pareille époque, le Samedi édite un numéro exceptionnel où de magnifiques gravures rivalisent d'intérêt avec une abondante chronique.

Malgré les sacrifices qu'impose la publication d'un semblable numéro, le prix reste invariablement fixé à 5 cents.

C'est une bonne aubaine dont il faut profiter et faire profiter vos amis.

En vente dans tous les dépôts, au prix de 5 cents, ou chez les Editeurs-Propriétaires,

POIRIER, BESSETTE & Cie,

200, Bld. St-Laurent, Montréal.

Une table bien servie

L'ambition de toute maîtresse de maison est d'offrir à ses hôtes un menu choisi—à quelques minutes d'avis. Voici des produits—prêts à servir—à cinq minutes d'avis, produits de choix et dont la qualité est toujours strictement maintenue:

Conserves de Légumes "**SOLEIL**"

Petits Pois "**SOLEIL**"

Flageolets "**SOLEIL**" Fonds d'Artichaut "**SOLEIL**"

Macédoines de Légumes "**SOLEIL**", et les Fameuses

Soupes "**SOLEIL**", au Cerfeuil, aux Pois,

Julienne et aux Tomates.

CHAMPIGNONS LECOURT, de A. & L. LEHUCHER, PARIS.

COGNAC PH. RICHARD, Ph. Richard, Cognac.
SCOTCH WHISKY MITCHELL, Mitchell Bros., Glasgow.
IRISH WHISKY MITCHELL, Mitchell & Co., Belfast.
WHISKY CANADIEN, J. P. Wiser & Sons, Prescott.

CHAMPAGNE,

PIPER-HEIDSIECK

Kunkelman &
Co., Reims.

VINS CLARETS ET SAUTERNES, VIGNEAU & CAMBOURS,
Bordeaux.

CLARET ESPAGNOL, Companhia Vinicola Del Norte, Espagne.

VINS DE BOURGOGNE, MORIN, PERE ET FILS, Beaune.

VINS DU RHIN, Frédérick Krote, Coblenz.

VINS DE PORT, F. Bartissol, Portugal.

VINS DE PORT, Réal Compenhia Vinicola, Portugal.

VIN SHERRY "FAVORITO", DIEZ HERMANOS, Jérés de la
Frontera.

VIN DE MALAGA, GARRETT & Co., Malaga.

VIN DE BANYULS, Soc. des Vins Banyuls Bartissol, Banyuls-
sur-Mer.

Votre fournisseur vous procurera tous ces produits.

LAPORTE, MARTIN & CIE, LIMITEE,

Distributeurs Généraux,

Montréal.